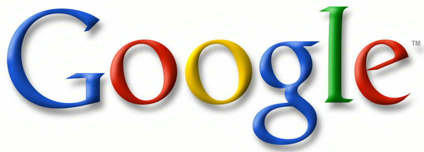
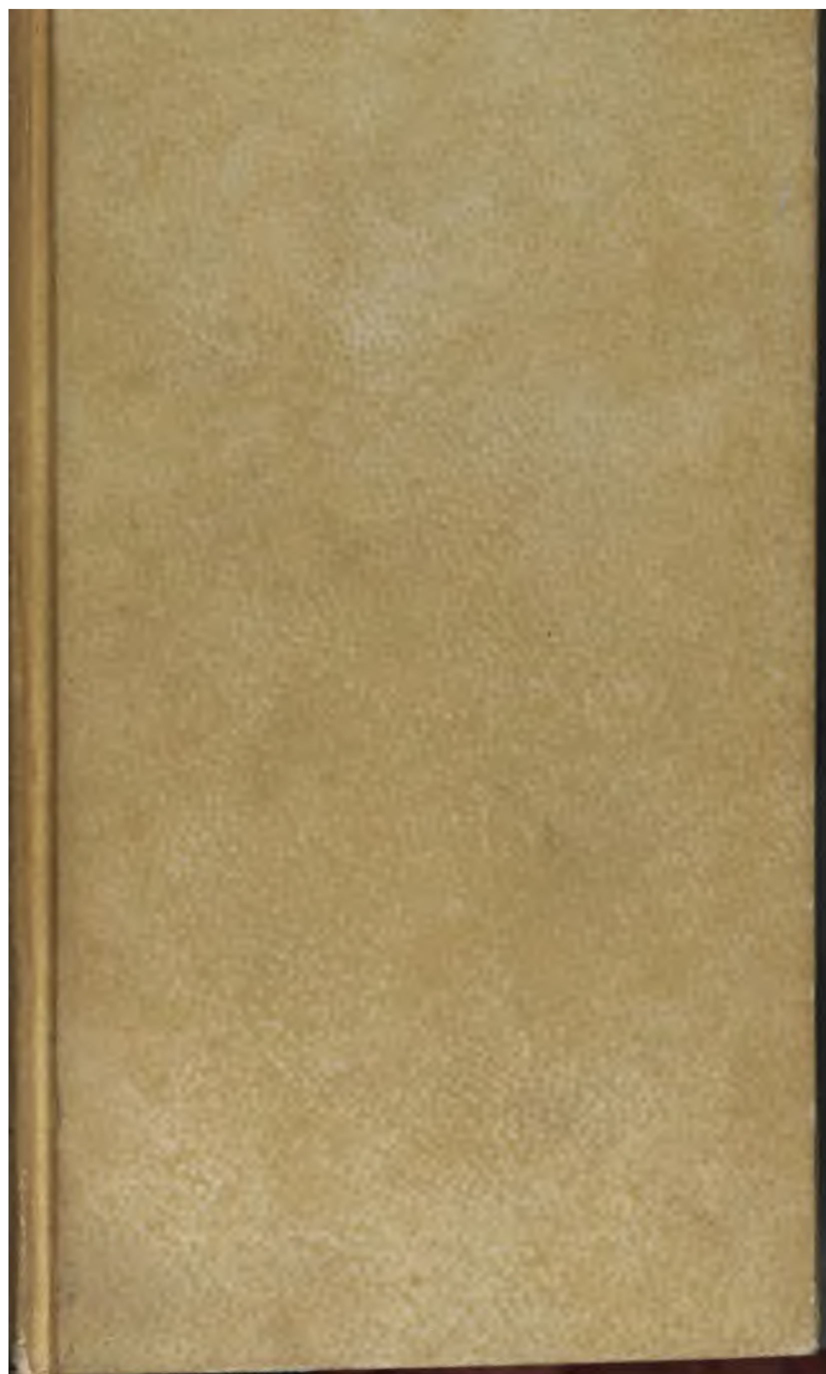










THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

THÉATRE
COMPLET
DE M. DE VOLTAIRE,

Conforme à la dernière Édition.

TOME SECOND,

Contenant ZAÏRE, ADELAÏDE DU GUESCLIN, AMÉLIE, LA MORT DE CÉSAR, & ALZIRE.



A CAEN,

CHEZ G. LE ROY, Imprimeur du Roi, ancien Hôtel-des-Monnaies.

M. DCC. LXXXVIII.

AVEC PERMISSION.

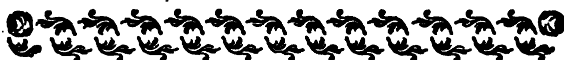
ZAÏRE,

TRAGÉDIE,

Repréſentée, pour la première fois, le 13 Auguſte 1732.

AVERTISSEMENT.

Ceux qui aiment l'hiſtoire littéraire ſeront bien ai[j] de ſavoir comment cette pièce fut faite. Pluſieurs dame avaient reproché à l'auteur qu'il n'y avait pas aſſez d'a mour dans ſes tragédies : il leur répondit qu'il ne croyai pas que ce fût la véritable place de l'amour ; mais qu puiſqu'il leur fallait abſolument des héros amoureux, il e ferait tout comme un autre. La pièce fut achevée en vingt deux jours : elle eut un grand ſuccès. On l'appelle à Pa ris tragédie chrétienne, *& on l'a jouée fort ſouvent à la place de Polyeucte.*



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. FALKENER,

Négociant Anglais, depuis Ambassadeur à Constantinople.

VOUS êtes anglais, mon cher Ami, & je suis né en France; mais ceux qui aiment les arts sont tous concitoyens. Les honnêtes-gens qui pensent ont à-peu-près les mêmes principes, & ne composent qu'une république: ainsi, il n'est pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie française dédiée à un anglais, ou à un italien, que si un citoyen d'Ephèse ou d'Athènes avait autrefois adressé son ouvrage à un grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouis en même tems du plaisir de pouvoir dire à ma nation, de quel œil les négocians sont regardés chez vous; quelle estime on sait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'État; & avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur patrie dans leur parlement, & sont au rang des législateurs.

Je sais bien que cette profession est méprisée de nos petits-maîtres; mais vous savez aussi que nos petits-maîtres & les vôtres sont l'espèce la plus

ridicule qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre.

Une raiſon encore qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un anglais plutôt qu'avec un autre, c'eſt votre heureuſe liberté de penſer; elle en communique à mon eſprit; mes idées ſe trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble diſpoſer de mon ame:
S'il ſent vivement, il m'enflamme;
Et s'il eſt fort, il me ſoutient.
Un courtiſan pétri de feinte,
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte;
Mais un eſprit libre & ſans crainte
M'enhardit & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumière:
Ainſi qu'un jeune peintre, inſtruit
Sous le Moine & ſous Largillière,
De ces maîtres qui l'ont conduit,
Se rend la touche familière;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi Virgile ſe fit
Un devoir d'admirer Homère;
Il le ſuivit dans ſa carrière,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce, je vous en faſſe une longue apologie: je pourrais vous dire pourquoi je n'ai pas donné à *Zaïre* une vocation plus determinée au chriſtianiſme, avant

qu'elle reconnût ſon père, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon amant, &c.; mais les eſprits ſages, qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons ſans que je les indique : pour les critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſerait peine perdue que de les leur dire.

Je me vanterai ſeulement avec vous d'avoir fait une pièce aſſez ſimple ; qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages.
Sur votre théâtre, infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images.
Addiſſon l'a déjà tenté;
C'était le poète des ſages :
Mais il était trop concerté;
Et, dans ſon *Caton* ſi vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.
Imitez, du grand Addiſſon,
Seulement ce qu'il a de bon;
Poliſſez la rude action
De vos Melpomènes ſauvages;
Travaillez pour les connaiſſeurs
De tous les tems, de tous les âges;
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que messieurs les Poëtes anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zaïre* pour modèle : je leur prêche la simplicité naturelle & la douceur des vers; mais je ne me fais point-du-tout le saint de mon sermon. Si *Zaïre* a eu quelque succès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage, qu'à la prudence que j'ai eûe de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été possible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on est assez sûr de réussir, quand on parle aux passions des gens plus qu'à leur raison. On veut de l'amour, quelque bon chrétien que l'on soit; & je suis très-persuadé que bien en prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné, dans son Polyeucte, à faire-casser les statues de *Jupiter* par les néophytes ; car telle est la corruption du genre-humain, que peut-être

De Polyeucte la belle ame
Aurait faiblement attendri ;
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce païen son favori,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.

Même aventure à-peu-près est arrivée à *Zaïre*. Tous ceux qui vont aux spectacles m'ont assuré que, si elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéressé; mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait sa fortune. Cependant il s'en faut bien que j'aie échappé à la censure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vétillé, m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraifemblable,
Dans ma cervelle fabriqué ;
Que le fujet en eft tronqué,
Que la fin n'eft pas raifonnable ;
Même on m'avait pronoftiqué
Ce fifflet tant épouvantable
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur miférable.
Cher ami, je me fuis moqué
De leur cenfure infupportable.
J'ai mon drame en public rifqué,
Et le parterre favorable
Au lieu de fiffler m'a claqué.
Des larmes même ont offufqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne fuis point requinqué
Par un fuccès fi defirable :
Car j'ai, comme un autre, marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je fais qu'il eft indubitable
Que, pour former œuvre parfait,
Il faudrait fe donner au diable ;
Et c'eft ce que je n'ai pas fait.

Je n'ofe me flatter que les Anglais faffent à Zaïre le même honneur qu'ils ont fait à Brutus, (*a*) dont

---

(*a*) M. de *Voltaire* s'eft trompé : on a traduit & joué Zaïre en Angleterre avec beaucoup de fuccès.

on a joué la traduction ſur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni aſſez dévots pour vous ſoucier beaucoup du vieux *Luſignan*, ni aſſez tendres pour être touchés de *Zaïre*. Vous paſſez pour aimer mieux une intrigue de conjurés qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *Patrie*, & chez nous à celui d'*Amour*; cependant la vérité eſt que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'eſt pas que vos héros de théâtre ne ſoient amoureux; mais c'eſt qu'ils expriment rarement leur paſſion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encore qu'en poëtes.

Si vous permettez que les Français ſoient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choſes en récompenſe que nous pourrions prendre de vous. C'eſt au théâtre anglais que je dois la hardieſſe que j'ai eûe de mettre ſur la ſcène les noms de nos rois & des anciennes familles du royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la ſource d'un genre de tragédie qui nous eſt inconnu juſqu'ici, & dont nous avons beſoin. Il ſe trouvera ſans doute des génies heureux qui perfectionneront cette idée, dont Zaïre n'eſt qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons aſſez d'écrivains. La nature forme preſque toujours des hommes en tout genre de talent; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais ſi ceux qui ſe diſtinguent un

peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, & par l'attrait plus flatteur de la considération, tous les beaux-arts pourraient bien dépérir au milieu des abris élevés pour eux, & ces arbres plantés par *Louis XIV* dégénéreraient, faute de culture : le public aurait toujours du goût, mais les grands-maîtres manqueraient. Un sculpteur dans son académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, & n'élèverait pas sa pensée jusqu'à *Girardon* & au *Puget*; un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrère, & ne songerait pas à égaler *le Poussin.* Puissent les successeurs de *Louis XIV* suivre toujours l'exemple de ce grand Roi, qui donnait d'un coup-d'œil une noble émulation à tous les artistes! Il encourageait à-la-fois un *Racine* & un *van-Robais.* . . . . Il portait notre commerce & notre gloire par-delà les Indes ; il étendait ses grâces sur des étrangers, étonnés d'être connus & récompensés par notre cour. Par-tout où était le mérite, il avait un protecteur dans *Louis XIV*;

Car de son astre bienfesant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et sous les glaces Boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaisir ses mains royales
Répandaient la gloire & l'argent :
Le tout sans brigue & sans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleste Cassini,
Auprès des Lis venaient se rendre,
Et quelque forte pension

Vous aurait pris le grand Newton,
Si Newton avait pu ſe prendre,
Ce ſont-là les heureux ſuccès
Qui feſaient la gloire immortelle
De Louis & du nom français.
Ce Louis était le modèle
De l'Europe & de vos Anglais.
On craignait que, par ſes progrès,
Il n'envahît à tout jamais
La monarchie univerſelle;
Mais il l'obtint par ſes bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de la munificence de nos rois; mais votre nation y ſupplée. Vous n'avez pas beſoin des regards du maître pour honorer & récompenſer les grands talens en tout genre. Le chevalier *Steele* & le chevalier *Wanbrouck* étaient en même tems auteurs comiques & membres du parlement. La primatie du docteur *Tillotſon*, l'ambaſſade de M. *Prior*, la charge de M. *Newton*, le miniſtère de M. *Addiſſon*, ne ſont que les ſuites ordinaires de la conſidération qu'ont chez vous les grands-hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mauſolées & des ſtatues après leur mort; il n'y a point juſqu'aux actrices célèbres qui n'aient chez vous leur place dans les temples à côté des grands poëtes.

Votre Olfield (*b*), & ſa devancière
Bracegirdle la minaudière,

(*b*) Fameuſe actrice, mariée à un ſeigneur d'Angleterre.

Pour avoir ſu dans leurs beaux jours
Réuſſir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent, avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poële de velours,
Dans votre égliſe pour toujours
Loger de ſuperbe manière.
Leur ombre en paraît encor fière,
Et s'en vante avec les Amours :
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,
A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetière ;
Et que l'aimable le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une bière ;
Et que monſieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois ſi vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas à ce récit
L'Amour irrité qui gémit,
Qui s'envole en briſant ſes armes,
Et Melpomène toute en larmes,
Qui m'abandonne & ſe bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si long-tems de ſes nobles charmes ?

Tout ſemble ramener les Français à la barbarie dont *Louis XIV* & le cardinal de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaiſſent

pas le prix des beaux-arts ! La terre eſt couverte de nations auſſi puiſſantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons preſque toutes avec peu d'eſtime ? c'eſt par la raiſon qu'on mépriſe dans la ſociété un homme riche, dont l'eſprit eſt ſans goût & ſans culture. Sur-tout ne croyez pas que cet empire de l'eſprit & cet honneur d'être le modèle des autres peuples ſoit une gloire frivole : ce ſont les marques infaillibles de la grandeur d'un peuple. C'eſt toujours ſous les plus grands princes que les arts ont fleuri, & leur décadence eſt quelquefois l'époque de celle d'un État. L'hiſtoire eſt pleine de ces exemples ; mais ce ſujet me mènerait trop loin. Il faut que je finiſſe cette lettre, deja trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage qui trouve naturellement ſa place à la tête de cette tragédie. C'eſt une épître en vers à celle qui a joué le rôle de *Zaïre* : je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en eſt acquittée :

Car le prophète de la Mecque
Dans ſon ſérail n'a jamais eu
Si gentille arabeſque ou grecque ;
Son œil noir, tendre & bien fendu,
Sa voix & ſa grâce intrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebèque :
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans ſa bibliothèque,
Tout mon honneur ſera perdu.

Adieu, mon ami ; cultivez toujours les lettres &

la philoſophie, ſans oublier d'envoyer des vaiſſeaux dans les Echelles du Levant. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

VOLTAIRE.



ÉPITRE

A

MADEMOISELLE GAUSSIN,

Jeune Actrice, qui a repréſenté le rôle de Zaïre avec beaucoup de ſuccès.

JEUNE GAUSSIN, reçois mon tendre hommage;
Reçois mes vers au théâtre applaudis;
Protège-les : ZAÏRE eſt ton ouvrage;
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du critique ont fait-tomber les armes.
Ta ſeule vue adoucit les cenſeurs.
L'illuſion, cette reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les alarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.

Le Dieu des vers qu'on allait dédaigner,
Eſt par ta voix aujourd'hui sûr de plaire;
Le Dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,

Eſt par tes yeux bien plus sûr de régner.
Entre ces Dieux déſormais tu vas vivre :
Hélas ! long-tems je les ſervis tous deux ;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peût te voir & t'entendre,
Que tû reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux
Qui, pénétré de leur feu qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore :
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers !



SECONDE LETTRE

Au même M. FALKENER, alors ambaſſadeur à Conſtantinople;

Tirée d'une ſeconde édition de Zaïre.

MON cher Ami; (car votre nouvelle dignité d'ambaſſadeur rend ſeulement notre amitié plus reſpectable, & ne m'empêche pas de me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre de miniſtre : le nom d'Ami eſt bien au-deſſus de celui d'Excellence.)

Je dédie à l'ambaſſadeur d'un grand Roi & d'une nation libre, le même ouvrage que j'ai dédié au ſimple citoyen, au négociant anglais. (*a*)

Ceux qui ſavent combien le commerce eſt honoré dans votre patrie, n'ignorent pas auſſi qu'un négociant y eſt quelquefois un légiſlateur, un bon officier, un miniſtre public.

Quelques perſonnes, corrompues par l'indigne uſage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont eſſayé de jetter un ridicule ſur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a oſé, ſur un théâtre conſacré au mauvais

(*a*) Ce que M. de *Voltaire* avait prévu dans ſa dédicace de Zaïre eſt arrivé : M. *Falkener* a été un des meilleurs miniſtres, & eſt devenu un des hommes les plus conſidérables de l'Angleterre. C'eſt ainſi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'eſclave à des gens dignes de l'être.

goût & à la médisance, insulter à l'auteur de cette dédicace, & à celui qui l'avait reçue; on a osé lui reprocher d'être (*b*) un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une grossièreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les magistrats qui veillent parmi nous sur les mœurs, & qui sont continuellement occupés à réprimer le scandale, furent surpris alors; mais le mépris & l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité, sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple, sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis & grossiers; & on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils sont oubliés du public; & recevez ce second hommage: je le dois d'autant plus à un anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théâtre avec tant de politesse & de bonté, que j'en

(*b*) On joua une mauvaise farce à la comédie italienne de Paris, dans laquelle on insultait grossièrement plusieurs personnes de mérite, & entr'autres M. *Falkener*. Le sieur *Héraut*, lieutenant de police, permit cette indignité, & le public la siffla. C'est ce même *Héraut* à qui M. de *Voltaire* disait un jour « Monsieur, que fait-on à ceux qui fabriquent de fausses lettres » de cachet? -- On les pend. -- C'est toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en signent de vraies. »

dois ici un remerciment public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les ſingularités de la traduction & de la repréſentation de Zaïre ſur le théâtre de Londres.

Monſieur *Hill*, homme-de-lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire ma pièce, dans le deſſein d'introduire ſur votre ſcène quelques nouveautés, & pour la manière d'écrire les tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la repréſentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient ſouvent plus en poëtes ſaiſis d'enthouſiaſme, qu'en hommes que la paſſion inſpire. Beaucoup de comédiens avaient encore outré ce défaut; ils déclamaient des vers empoulés, avec une fureur & une impétuoſité, qui eſt au beau naturel ce que les convulſions ſont à l'égard d'une démarche noble & aiſée.

Cet air d'empreſſement ſemblait étranger à votre nation; car elle eſt naturellement ſage, & cette ſageſſe eſt quelquefois priſe pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne ſe permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans ſon plaidoyer. Les ſeuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs, & ſur-tout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années: ce fut mademoiſelle *le Couvreur*

qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'efprit & de fens.

« La legiadra Couvreur fola non trotta
» Per quella ftrada dove i fuoi compagni
» Van di galoppo tutti quanti in frotta,
» Se avvien ch'ella pianga, o che fi lagni
» Senfa quegli urli fpaventofi loro,
» Tu muove fi che in pianger l'accompagni. »

Ce même changement que mademoifelle *le Couvreur* avait fait fur notre fcène, mademoifelle *Cibber* vient de l'introduire fur le théâtre anglais, dans le rôle de *Zaïre*. Chofe étrange, que dans tous les arts ce ne foit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au fimple!

Une nouveauté qui va paraître plus fingulière aux Français, c'eft qu'un gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune & de la confidération, n'a pas dédaigné de jouer fur votre théâtre le rôle d'*Orofmane*. C'était un fpectacle affez intéreffant, de voir les deux principaux perfonnages remplis, l'un par un homme de condition; & l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encore récité un vers en fa vie.

Cet exemple d'un citoyen qui a fait ufage de fon talent pour la déclamation, n'eft pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de furprenant en cela, c'eft que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion, que toutes les chofes de ce monde dépendent de l'ufage & de l'opinion. La cour de France a danfé fur le théâtre avec

les acteurs de l'Opéra, & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, ſinon que la mode de ces divertiſſemens ait fini. Pourquoi ſera-t-il plus étonnant de réciter que de danſer en public ? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit a quelque part ſont au-deſſus de ceux du corps ? Je le répète encore, & je le dirai toujours : Aucun des beaux-arts n'eſt mépriſable ; & il n'eſt véritablement honteux, que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préſent à la traduction de Zaïre, & au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume, à laquelle M. *Addiſſon*, le plus ſage de vos écrivains, s'eſt aſſervi lui-même : tant l'uſage tient lieu de raiſon & de loi ! Cette coutume peu raiſonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reſte de la piéce, & ces vers devaient néceſſairement renfermer une comparaiſon. *Phèdre*, en ſortant du théâtre, ſe comparait poëtiquement à une biche, *Caton* à un rocher, *Cléopâtre* à des enfans qui pleurent juſqu'à ce qu'ils ſoient endormis.

Le traducteur de Zaïre eſt le premier qui ait oſé maintenir les droits de la nature contre un goût ſi éloigné d'elle. Il a proſcrit cet uſage : il a ſenti que la paſſion doit parler un langage vrai, & que le poëte doit ſe cacher toujours, pour ne laiſſer paraître que le héros.

C'eſt ſur ce principe qu'il a traduit, avec naïveté

& ſans aucune enflure, tous les vers ſimples de la pièce, que l'on gâterait ſi on voulait les rendre beaux.

On ne peut déſirer ce qu'on ne connaît pas.

J'euſſe été près du Gange eſclave des faux-dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.

Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.

Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop-peu fait pour l'amour.

Je me croirais haï, d'être aimé faiblement.

Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.

L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui ſont dans ce goût ſimple & vrai, ſont rendus mot-à-mot dans l'anglais. Il eût été aiſé de les orner; mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes: il a aimé & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le ſtyle doit être conforme au ſujet. Alzire, Brutus & Zaïre demandaient, par exemple, trois ſortes de verſifications différentes.

Si *Bérénice* ſe plaignait de *Titus*, & *Ariane* de *Théſée*, dans le ſtyle de Cinna; *Bérénice* & *Ariane* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, ſi l'on cherche d'autres ornemens que la ſimplicité & la vérité.

Il n'eſt pas queſtion ici d'examiner s'il eſt bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce ſoit une faute, elle eſt & ſera univerſelle; & je ne ſais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre-humain.

Ce qui eſt certain, c'eſt que, dans ce défaut, les Français ont réuſſi plus que toutes les autres nations anciennes & modernes miſes enſemble. L'amour paraît ſur nos théâtres avec des bienſéances, une délicateſſe, une vérité qu'on ne trouve point ailleurs. C'eſt que, de toutes les nations, la françaiſe eſt celle qui a le plus connu la ſociété.

Le commerce continuel, ſi vif & ſi poli, des deux ſexes, a introduit en France une politeſſe aſſez ignorée ailleurs.

La ſociété dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer, ſont inſociables. Et des mœurs encore auſtères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendus farouches, vous ôtèrent, juſqu'au tems de *Charles II*, la douceur de la ſociété, au milieu même de la liberté. Les poëtes ne devaient donc ſavoir, ni dans aucun pays, ni même chez les anglais, la manière dont les honnêtes-gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée juſqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer ſur le théâtre des ſentimens vrais & délicats fut ignoré juſqu'à *Racine*; parce

que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur tems. Un poëte, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent odes & cent épîtres, qu'une scène où il faut faire-parler la nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences, deux choses également opposées à la tendresse.

Si M. *Racine* fait-dire à *Titus*:

« Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
» Et crois toujours la voir pour la première fois. »

votre *Dryden* fait dire à *Antoine*:

« Ciel! comme j'aimai! Témoins les jours & les » nuits qui suivaient en dansant sous vos pieds. Ma » seule affaire était de vous parler de ma passion: » un jour venait & ne voyait rien qu'amour; un » autre venait, & c'était de l'amour encore. Les » soleils étaient las de nous regarder, & moi je » n'étais point las d'aimer. »

Il est bien difficile d'imaginer qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils discours à *Cléopâtre*.

Dans la même pièce, *Cléopâtre* parle ainsi à *Antoine*:

» Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher » soldat; j'ai été trop long-tems privée de vos ca- » resses. Mais quand je vous embrasserai, quand » vous serez tout à moi, je vous punirai de vos

» cruautés, en laissant sur vos lèvres l'impression de
» mes ardens baisers. »

Il est très-vraisemblable que *Cléopâtre* parlait souvent dans ce goût; mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une audience respectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire : c'est la pure nature. On doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin.

Ce n'est pas même connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licencieuses ; au contraire, c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié ; il ne reste plus rien à chercher, rien à désirer, & on arrive tout-d'un-coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas.

Les spectateurs, en ce cas, sont comme les amans qu'une jouissance trop prompte dégoûte : ce n'est qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées, qui feraient-rougir, présentées de trop près. C'est ce voile qui fait le charme des honnêtes-gens; il n'y a point pour eux de plaisir sans bienséance.

Les Français ont connu cette règle plutôt que les autres peuples, non parce qu'ils sont *sans génie & sans hardiesse*, comme le dit ridiculement l'inégal & impétueux *Dryden* ; mais parce que, depuis la régence d'*Anne d'Autriche*, ils ont été le peuple

le plus ſociable & le plus poli de la terre : & cette politeſſe n'eſt point une choſe arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité; c'eſt une loi de la nature, qu'ils ont heureuſement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de Zaïre a reſpecté preſque par-tout ces bienſéances théâtrales, qui vous doivent être communes comme à nous; mais il y a quelques endroits où il s'eſt livré encore à d'anciens uſages.

Par exemple, lorſque dans la pièce anglaiſe *Oroſmane* vient annoncer à *Zaïre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zaïre* lui répond en ſe roulant par terre. Le ſultan n'eſt point ému de la voir dans cette poſture ridicule & de déſeſpoir, & le moment d'après il eſt tout étonné que *Zaïre* pleure.

Il lui dit cet hémiſtiche :

Zaïre, vous pleurez !

Il auroit dû lui dire auparavant :

Zaïre, vous vous roulez par terre !

Auſſi ces trois mots, *Zaïre, vous pleurez*, qui font un grand effet ſur notre théâtre, n'en ont fait aucun ſur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expreſſions familières & naïves tirent toute leur force de la ſeule manière dont elles ſont amenées *Seigneur, vous changez de viſage* ! n'eſt rien par ſoi-même; mais le moment où ces paroles ſi ſimples ſont prononcées dans Mithridate, fait-frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la manière dont il le faut, eſt, ce me ſemble, un mérite dont les

Français,

Français, si vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains dans les autres pays. C'est, je crois, sur cet art que notre nation doit en être crue. Vous nous apprenez des choses plus grandes & plus utiles : il serait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier *Newton* sur la lumière, en rougissent; ceux qui combattent la gravitation, en rougiront bientôt.

Vous devez vous soumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embrasser votre philosophie. Nous avons fait d'aussi bonnes expériences sur le cœur humain, que vous sur la physique. L'art de plaire semble l'art des Français, & l'art de penser paraît le vôtre. Heureux, Monsieur, qui comme vous les réunit ! &c.



LETTRE

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

Sur la tragédie de Zaïre, 1732.

QUOIQUE pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, Monſieur, de faire les extraits des pièces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce ſoit moi qui parle de Zaïre. Il me ſemble que je vois M. *le Normand*, ou M. *Cochin*, réduire un de leurs cliens à plaider ſa cauſe. L'entrepriſe eſt dangéreuſe; mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi, par la ſincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre eſt la première pièce de théâtre dans laquelle j'aie oſé m'abandonner à toute la ſenſibilité de mon cœur; c'eſt la ſeule tragédie tendre que j'aie faite. Je croyais, dans l'âge même des paſſions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faibleſſe que comme un défaut charmant qui aviliſſait l'art des *Sophocle*. Les connaiſſeurs qui ſe plaiſent plus à la douceur élégante de *Racine* qu'à la force de *Corneille*, me paraiſſent reſſembler aux curieux qui préfèrent les nudités du *Corrège* au chaſte & noble pinceau de *Raphaël*.

Le public qui fréquente les ſpectacles, eſt aujourd'hui plus que jamais dans le goût du *Corrège*.

Il faut de la tendreſſe & du ſentiment ; c'eſt même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans les rôles d'*Andronic* & d'*Hippolyte*, & à peine un ſeul qui réuſſiſſe dans ceux de *Cinna* & d'*Horace* Il a donc fallu me plier aux mœurs du tems, & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette paſſion de toute la bienſéance poſſible ; & pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus reſpectable. L'idée me vint de faire contraſter dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naiſſance, la patrie, la religion ; & de l'autre, l'amour le plus tendre & le plus malheureux ; les mœurs des mahométans & celles des chrétiens ; la cour d'un ſoudan & celle d'un roi de France ; & de faire-paraître, pour la première fois, des français ſur la ſcène tragique. Je n'ai pris dans l'hiſtoire que l'époque de la guerre de St *Louis* ; tout le reſte eſt entièrement d'invention. L'idée de cette pièce étant ſi neuve & ſi fertile, s'arrangea d'elle-même ; & au lieu que le plan d'*Eryphile* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zaïre* fut fait en un ſeul jour : & l'imagination échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la pièce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où eſt l'artiſte ſans amour-propre ?) mais je devais cette excuſe au public, des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux ſans doute d'attendre à la faire repréſenter, que j'en euſſe châtié le ſtyle ; mais des raiſons,

dont il eſt inutile de fatiguer le public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, Monſieur, le ſujet de cette pièce.

La Paleſtine avait été enlevée aux princes chrétiens par le conquérant *Saladin*. *Noradin*, tartare d'origine, s'en était enſuite rendu maître. *Oroſmane*, fils de *Noradin*, jeune-homme plein de grandeur, de vertus & de paſſions, commençait à régner avec gloire dans Jéruſalem. Il avait porté ſur le trône de la Syrie, la franchiſe & l'eſprit de liberté de ſes ancêtres. Il mépriſait les règles auſtères du ſérail, & n'affectait point de ſe rendre inviſible aux étrangers & à ſes ſujets, pour devenir plus reſpectable. Il traitait avec douceur les eſclaves chrétiens, dont ſon ſérail & ſes Etats étaient remplis. Parmi ſes eſclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au ſac de Céſarée, ſous le règne de *Noradin*. Cet enfant ayant eté racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au roi St *Louis*, qui avait daigné prendre ſoin de ſon éducation & de ſa fortune. Il avait pris en France le nom de *Néreſtan*; &, étant retourné en Syrie, il avait été fait priſonnier encore une fois, & avait été renfermé parmi les eſclaves d'*Oroſmane*. Il retrouva dans la captivité une jeune perſonne, avec qui il avait été priſonnier dans ſon enfance, lorſque les chrétiens avaient perdu Céſarée. Cette jeune perſonne, à qui l'on avait donné le nom de *Zaïre*, ignorait ſa naiſſance, auſſi-bien que *Néreſtan*, & que tous ces enfans de tribut qui ſont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, & qui ne connaiſſent de famille & de patrie que le ſérail. *Zaïre* ſavait

ſeulement qu'elle était née chrétienne ; *Néreſtan* & quelques autres eſclaves un peu plus âgés qu'elle, l'en aſſuraient. Elle avait toujours conſervé un ornement qui renfermait une croix, ſeule preuve qu'elle eût de ſa religion. Une autre eſclave, nommée *Fatime*, née chrétienne, & miſe au ſérail à l'âge de dix ans, tâchait d'inſtruire *Zaïre* du peu qu'elle ſavait de la religion de ſes péres. Le jeune *Néreſtan*, qui avait la liberté de voir *Zaïre* & *Fatime*, animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers français, touché d'ailleurs pour *Zaïre* de la plus tendre amitié, la diſpoſait au chriſtianiſme. Il ſe propoſa de racheter *Zaïre*, *Fatime* & dix chevaliers chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, & de les amener à la cour de St *Louis*. Il eut la hardieſſe de demander au ſoudan *Oroſmane* la permiſſion de retourner en France ſur ſa ſeule parole, & le ſoudan eut la généroſité de le permettre. *Néreſtan* partit, & fut deux ans hors de Jéruſalem.

Cependant la beauté de *Zaïre* croiſſait avec ſon âge, & la naïveté touchante de ſon caractère la rendait encore plus aimable que ſa beauté. *Oroſmane* la vit & lui parla. Un cœur comme le ſien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il réſolut de bannir la moleſſe qui avait efféminé tant de rois de l'Aſie, & d'avoir dans *Zaïre* une amie, une maitreſſe, une femme, qui lui tiendrait lieu de tous les plaiſirs, & qui partagerait ſon cœur avec les devoirs d'un prince & d'un guerrier. Les faibles idées du chriſtianiſme, tracées à peine dans le cœur de *Zaïre*, s'évanouirent

bientôt à la vue du ſoudan ; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, ſans que l'ambition ſe mêlât en rien à la pureté de ſa tendreſſe.

Néreſtan ne revenait point de France. *Zaïre* ne voyait qu'*Oroſmane* & ſon amour ; elle était prête d'épouſer le ſultan, lorſque le jeune français arriva. *Oroſmane* le fait-entrer en préſence même de *Zaïre*. *Néreſtan* apportait, avec la rançon de *Zaïre* & de *Fatime*, celle de dix chevaliers qu'il devait choiſir. « J'ai ſatisfait à mes ſermens, dît-il au ſoudan : c'eſt à toi de tenir ta promeſſe, de me remettre *Zaïre*, *Fatime* & les dix chevaliers ; mais apprends que j'ai épuiſé ma fortune à payer leur rançon : *Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte* ; je viens me remettre dans tes fers.» Le ſoudan, ſatisfait du grand courage de ce chrétien, & né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au lieu de dix, & le combla de préſens ; mais il lui fit-entendre que *Zaïre* n'était pas faite pour être rachetée, & qu'elle était d'un prix au-deſſus de toute rançon. Il refuſa auſſi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de *Luſignan*, fait eſclave depuis long-tems dans Céſarée.

Ce *Luſignan*, le dernier de la branche des rois de Jéruſalem, était un vieillard reſpecté dans l'Orient, l'amour de tous les chrétiens, & dont le nom ſeul pouvait devenir dangéreux aux Sarraſins. C'était lui principalement que *Néreſtan* avait voulu racheter ; il parut, devant *Oroſmane*, accablé du refus qu'on lui

fefait de *Lufignan* & de *Zaïre*; le foudan remarqua ce trouble; il fentit dès ce moment un commencement de jaloufie que la générofité de fon caractère lui fit-étouffer : cependant il ordonna que les cent chevaliers fuffent prêts à partir le lendemain avec *Néreftan*.

Zaïre, fur le point d'être fultane, voulut donner au moins à *Néreftan* une preuve de fa reconnaiffance; elle fe jette aux pieds d'*Orofmane* pour obtenir la liberté du vieux *Lufignan*. *Orofmane* ne pouvait rien refufer à *Zaïre*; on alla tirer *Lufignan* des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec *Néreftan* dans les appartemens extérieurs du férail; ils pleuraient la deftinée de *Lufignan*: fur-tout le chevalier de *Chatillon*, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait fe réfoudre à accepter une liberté qu'on refufait à fon ami & à fon maître; lorfque *Zaïre* arrive, & leur amène celui qu'ils n'efpéraient plus.

Lufignan, ébloui de la lumière qu'il revoit après vingt années de prifon, pouvant fe foutenir à peine, ne fachant où il eft & où on le conduit, voyant enfin qu'il eft avec des français, & reconnaiffant *Chatillon*, s'abandonne à cette joie mêlée d'amertume, que les malheureux éprouvent dans leur confolation. Il demande à qui il doit fa délivrance? *Zaïre* prend la parole en lui préfentant *Néreftan* : « C'eft à ce jeune français, dit-elle, que vous, & tous les chrétiens, devez votre liberté. » Alors le vieillard apprend que *Néreftan* a été élevé dans le férail avec *Zaïre*; & fe tournant vers eux: « Hélas! dit-il, puifque vous avez

pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage; inſtruiſez-moi du ſort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau, lorſque je fus pris dans Céſarée; deux autres furent maſſacrés devant moi avec leur mère. O mes fils! ô martyrs! veillez du haut du ciel ſur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore. Hélas! j'ai ſu que mon dernier fils & ma fille furent conduits dans ce ſérail. Vous qui m'écoutez, *Néreſtan*, *Zaïre*, *Chatillon*, n'avez-vous nulle connaiſſance de ces triſtes reſtes du ſang de *Godefroi* & de *Luſignan*? »

Au milieu de ces queſtions qui déjà remuaient le cœur de *Néreſtan* & de *Zaïre*, *Luſignan* apperçut au bras de *Zaïre* un ornement qui renfermait une croix: il ſe reſſouvint que l'on avait mis cette parure à ſa fille, lorſqu'on la portait au baptême; *Chatillon* l'en avait ornée lui-même, & *Zaïre* avait été arrachée de ſes bras avant que d'être baptiſée. La reſſemblance des traits, l'âge, toutes les circonſtances, une cicatrice de la bleſſure que ſon jeune fils avait reçue, tout confirme à *Luſignan* qu'il eſt père encore; & la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, & s'expliquant par les larmes: « Embraſſez-moi, mes chers enfans, s'écria *Luſignan*, & revoyez votre père! » *Zaïre* & *Néreſtan* ne pouvaient s'arracher de ſes bras. « Mais, hélas! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu chrétienne»? *Zaïre* rougit & frémit à ces paroles. *Luſignan* vit ſa honte & ſon malheur, & *Zaïre* avoua qu'elle était muſulmane. La douleur, la religion & la nature donnèrent en ce moment des

forces à *Lusignan* ; il embrasse sa fille, & lui montrant d'une main le tombeau de JESUS-CHRIST, & le ciel de l'autre, animé de son désespoir, de son zèle, aidé de tant de chrétiens, de son fils & du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle; elle se jette à ses pieds, & lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du sérail, qui sépare *Zaïre* de son père & de son frère, & qui arrête tous les chevaliers français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'*Orosmane*. La flotte de St *Louis* était partie de Chypre, & on craignait pour les côtes de la Syrie; mais un second courrier ayant apporté la nouvelle du départ de St *Louis* pour l'Egypte, *Orosmane* fut rassuré; il était lui-même ennemi de soudan d'Egypte. Ainsi n'ayant rien à craindre, ni du roi, ni des français qui étaient à Jérusalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur roi, & ne songea plus qu'à réparer, par la pompe & la magnificence de son mariage, la rigueur dont il avait usé envers *Zaïre*.

Pendant que le mariage se préparait, *Zaïre* désolée demanda au soudan la permission de revoir *Nérestan* encore une fois. *Orosmane*, trop heureux de trouver une occasion de plaire à *Zaïre*, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. *Nérestan* revit donc *Zaïre*: mais ce fut pour lui apprendre que son père était près d'expirer; qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ses enfans, & l'amertume d'ignorer si *Zaïre* serait chrétienne; & qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptisée ce jour-là-même de la main du pontife

de Jérufalem. *Zaïre*, attendrie & vaincue, promit tout, & jura à fon frère qu'elle ne trahirait point le fang dont elle était née, qu'elle ferait chrétienne, qu'elle n'épouferait point *Orofmane*, qu'elle ne prendrait aucun parti avant d'avoir été baptifée.

A peine avait-elle prononcé ce ferment, qu'*Orofmane*, plus amoureux & plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la mofquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que *Zaïre*; elle était partagée entre fon Dieu, fa famille & fon nom, qui la retenaient, & le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne fe connut plus; elle céda à la douleur, & s'échappa des mains de fon amant, le quittant avec défefpoir, & le laiffant dans l'accablement de la furprife, de la douleur & de la colère.

Les impreffions de jaloufie fe réveillèrent dans le cœur d'*Orofmane*. L'orgueil les empêcha de paraître, & l'amour les adoucit. Il prit la fuite de *Zaïre* pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chofe enfin que pour une trahifon. Il vit encore *Zaïre*, lui pardonna, & l'aima plus que jamais. L'amour de *Zaïre* augmentait par la tendreffe indulgente de fon amant. Elle fe jette en larmes à fes genoux, le fupplie de différer le mariage jufqu'au lendemain. Elle comptait que fon frére ferait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de réfifter: elle fe flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme fi tendre, fi généreux, fi vertueux, à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées,

elle parlait à *Orosmane* avec une tendresse si naïve & une douleur si vraie, qu'*Orosmane* céda encore, & lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé ; il était heureux dans cette idée, & fermait les yeux sur le reste.

Cependant, dans les premiers mouvemens de jalousie, il avait ordonné que le sérail fût fermé à tous les chrétiens. *Nérestan* trouvant le sérail fermé, & n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à *Zaïre* : il lui mandait d'ouvrir une porte secrète qui conduisait vers la Mosquée, & lui recommandait d'être fidelle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à *Orosmane*. Le soudan en crut à peine ses yeux. Il se vit trahi ; il ne douta pas de son malheur & du crime de *Zaïre*. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits ; avoir donné son cœur, sa couronne à une fille esclave, lui avoir tout sacrifié ; ne vivre que pour elle, & en être trahi pour ce captif même ; être trompé par les apparences du plus tendre amour ; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître ; c'était sans doute un état horrible : mais *Orosmane* aimait, & il souhaitait de trouver *Zaïre* innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que *Zaïre* pouvait ne point écouter *Nérestan* ; *Nérestan* seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne, & il va à l'heure & à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre est rendue à *Zaïre ;* elle la lit en tremblant, & après avoir long-tems hésité ; elle dit enfin à l'esclave qu'elle attendra *Nérestan*, & donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à *Orosmane.*

Le malheureux soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire son poignard, & il pleure. *Zaïre* vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. *Orosmane* entend sa voix, & son poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle *Nérestan*, & à ce nom *Orosmane* la poignarde.

Dans l'instant on lui amène *Nérestan* enchaîné, avec *Fatime* complice de *Zaïre. Orosmane*, hors de lui, s'adresse à *Nerestan*, en le nommant son rival : « C'est toi qui m'arraches *Zaïre*, dit-il ! regarde-la avant que de mourir ; que ton supplice commence avec le sien : regarde-la, te dis-je ! » *Nérestan* approche de ce corps expirant. « Ah ! que vois-je ? ah ! ma sœur ! Barbare, qu'as-tu fait ?...... » A ce mot de sœur, *Orosmane* est comme un homme qui revient d'un songe funeste ; il connaît son erreur ; il voit ce qu'il a perdu ; il s'est trop abymé dans l'horreur de son état pour se plaindre. *Nérestan* & *Fatime* lui parlent ; mais, de tout ce qu'ils disent, il n'entend autre chose sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de *Zaïre*, il court à elle, on l'arrête ; il retombe dans l'engourdissement de son désespoir. « Qu'ordonnes-tu de moi, lui dit *Nérestan* ? » Le soudan, après un long silence, fait ôter les fers à *Nérestan*, le comble de largesses, lui & tous les chrétiens, & se tue auprès de *Zaïre.*

Voilà, Monſieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie, que j'expoſe avec toutes ſes fautes. Je ſuis bien loin de m'enorgueillir du ſuccès paſſager de quelques repréſentations. Qui ne connaît l'illuſion du théâtre ? qui ne ſçait qu'une ſituation intéreſſante, mais triviale, une nouveauté brillante & hazardée, la ſeule voix d'une actrice, ſuffiſent pour tromper quelque tems le public ? Quelle diſtance immenſe entre un ouvrage ſouffert au théâtre, & un bon ouvrage ! J'en ſens malheureuſement toute la différence. Je vois combien il eſt difficile de réuſſir au gré des connaiſſeurs. Je ne ſuis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même, & ſi j'oſe travailler, c'eſt que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore ſur la connaiſſance que j'ai de mon peu de talent.





PERSONNAGES.

OROSMANE, ſoudan de Jéruſalem.

LUSIGNAN, prince du ſang des rois de Jéruſalem.

ZAIRE, } eſclaves du ſoudan.
FATIME, }

NERESTAN, } chevaliers Français.
CHATILLON, }

CORASMIN, } officiers du ſoudan.
MELEDOR, }

Un ESCLAVE.

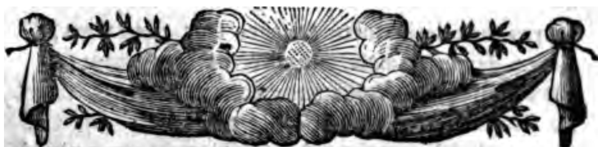
SUITE.

La Scène eſt au ſérail de Jéruſalem.



Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noel le Mire 1762.*

ZAIRE.



ZAÏRE,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ZAIRE, FATIME.

FATIME.

Je ne m'attendais pas, jeune & belle Zaïre,
Aux nouveaux ſentimens que ce lieu vous inſpire.
Quel eſpoir ſi flatteur, ou quels heureux deſtins
De vos jours ténébreux ont fait des jours ſereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'eſt plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave français devait guider nos pas !
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux ;
Compagnes d'un époux & reines en tous lieux,

Libres sans déshonneur & sages sans contrainte ;
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte !
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté ?
Le sérail d'un soudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine ?

ZAÏRE.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au sérail des soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
Le reste de la terre, anéanti pour moi,
M'abandonne au soudan qui nous tient sous sa loi ;
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance :
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance,
Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux français, dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
Combien nous admirions son audace hautaine !
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas !
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor ; sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

ZAÏRE.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.

Depuis plus de deux ans il n'eſt point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu; permet à ſon courage
Des ſermens indiſcrets pour ſortir d'eſclavage.
Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les ſiens:
J'admirai trop en lui cet inutile zèle;
Il n'y faut plus penſer.

FATIME.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ſes ſermens,
Ne voudriez-vous pas?...

ZAÏRE.

Fatime, il n'eſt plus tems.
Tout eſt changé...

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAÏRE.

Va, c'eſt trop te céler le deſtin de Zaïre:
Le ſecret du ſoudan doit encor ſe cacher;
Mais mon cœur dans le tien ſe plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puiſſante a choiſi le ſecours.
Ce ſuperbe Oroſmane....

FATIME.

Eh bien!

ZAÏRE.

Ce ſoudan même;

Ce vainqueur des chrétiens...chère Fatime...il m'aime...
Tu rougis!.. je t'entends... garde-toi de penſer
Qu'à briguer ſes ſoupirs je puiſſe m'abaiſſer;
Que d'un maître abſolu la ſuperbe tendreſſe
M'offre l'honneur honteux du rang de ſa maitreſſe;
Et que j'eſſuie enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour paſſager.
Cette fierté, qu'en nous ſoutient la modeſtie,
Dans mon cœur à ce point ne s'eſt pas démentie.
Plutôt que juſque-là j'abaiſſe mon orgueil,
Je verrais ſans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner: ſon ſuperbe courage
A mes faibles appas préſente un pur hommage:
Parmi tous ces objets à lui plaire empreſſés,
J'ai fixé ſes regards à moi ſeule adreſſés;
Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
Me ſoumettra bientôt ſon cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, ſont dignes de ce prix;
Mon cœur en eſt flatté, plus qu'il n'en eſt ſurpris.
Que vos félicités, s'il ſe peut, ſoient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos ſujettes.

ZAÏRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur;
Avec toi partagé, je ſens mieux ſa douceur.

FATIME.

Hélas! puiſſe le ciel ſouffrir cet hyménée!
Puiſſe cette grandeur qui vous eſt deſtinée,
Qu'on nomme ſi ſouvent du faux nom de bonheur;
Ne point laiſſer de trouble au fond de votre cœur!

N'eſt-il point en ſecret de frein qui vous retienne ?
Ne vous ſouvient-il plus que vous fûtes chrétienne ?

ZAÏRE.

Ah ! que dis-tu ? pourquoi rappeler mes ennuis ?
Chère Fatime, hélas ! fais-je ce que je ſuis ?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître ?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait-naître ?

FATIME.

Néreſtan, qui naquit non loin de ce ſéjour,
Vous dît que d'un chrétien vous reçûtes le jour.
Que dis-je ? cette croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec ſoin conſervée,
Ce ſigne des chrétiens que l'art dérobe aux yeux
Sous le brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes ſoins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eſt-elle demeurée,
Comme un gage ſecret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

ZAÏRE.

Je n'ai point d'autre preuve; & mon cœur qui s'ignore,
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre ?(a)
La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la religion des heureux Muſulmans.
Je le vois trop : les ſoins qu'on prend de notre enfance,
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre croyance.
J'euſſe été près du Gange eſclave des faux-dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout ; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,

Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer.
Priſonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorſque ta raiſon, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait ſon flambeau:
Pour moi, des Sarraſins eſclave en mon berceau,
La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
Contre elle cependant loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a ſouvent malgré moi
Saiſi mon cœur ſurpris de reſpect & d'effroi:
J'oſais l'invoquer même, avant qu'en ma penſée
D'Oroſmane en ſecret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables lois,
Dont ici Néreſtan me parla tant de fois;
Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères;
Obligés de s'aimer, ſans doute ils ſont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
A la loi muſulmane à jamais aſſervie,
Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie;
Vous allez épouſer leur ſuperbe vainqueur.

ZAÏRE.

Qui lui refuſerait le préſent de ſon cœur?
De toute ma faibleſſe il faut que je convienne;
Peut-être ſans l'amour j'aurais été chrétienne;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais ſacrifié:
Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Oroſmane, & mon ame enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.

Mets-toi devant les yeux ſa grâce, ſes exploits;
Songe à ce bras puiſſant, vainqueur de tant de rois,
A cet aimable front que la gloire environne.
Je ne te parle point du ſceptre qu'il me donne:
Non; la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop-peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Oroſmane, & non ſon diadême; (1)
Chère Fatime, en lui, je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant ſi flatteur;
Mais ſi le ciel, ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné ſa vie,
Si le ciel ſous mes lois eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendrait juſqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; ſans doute c'eſt lui-même.

ZAÏRE.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce palais,
Enfin ſon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCÈNE II.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME.

OROSMANE.

VERTUEUSE Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée;
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en muſulman vous parler ſans détour.

Les ſoudans qu'à genoux cet univers contemple ;
Leurs uſages, leurs droits ne ſont point mon exemple.
Je ſais que notre loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes déſirs ;
Que je puis, à mon gré prodiguant mes tendreſſes,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maitreſſes ;
Et tranquille au ſérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du ſein des voluptés.
Mais la molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle ;
Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle ;
Je vois de Mahomet ces lâches ſucceſſeurs,
Ces califes tremblans dans leurs triſtes grandeurs,
Couchés ſur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom ſans pouvoir languir dans Babylône :
Eux qui ſeraient encore, ainſi que leurs aïeux,
Maîtres du monde entier s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie ;
Mais bientôt, pour punir une ſecte ennemie,
Dieu ſuſcita le bras du puiſſant Saladin ;
Mon père, après ſa mort, aſſervit le Jourdain :
Et moi, faible héritier de ſa grandeur nouvelle,
Maître encore incertain d'un État qui chancelle,
Je vois ces fiers chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
Et lorſque la trompette, & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
Aux langueurs d'un ſérail abandonner mes jours.
J'atteſte ici la gloire, & Zaïre, & ma flamme,
De ne choiſir que vous pour maitreſſe & pour femme,

De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non-plus que mon bonheur confie
La vertu d'une époufe à ces monftres d'Afie,
Du férail des foudans gardes injurieux,
Et des plaifirs d'un maître efclaves odieux:
Je fais vous eftimer autant que je vous aime,
Et fur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaiffez mon cœur;
Vous fentez qu'en vous feule il a mis fon bonheur:
Vous comprenez affez quelle amertume affreufe
Corromprait de mes jours la durée odieufe,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces fentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre, & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï, d'être aimé faiblement.
De tous mes fentimens tel eft le caractère.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'un égal amour votre cœur eft épris,
Je viens vous époufer, mais c'eft à ce feul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangéreufe
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureufe.

ZAÏRE.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! fi votre grand cœur
A fur mes fentimens pu fonder fon bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes fecrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers & facrés, & d'amant & d'époux,

Reprends ta liberté, remporte tes richeſſes ;
A l'or de ces rançons joins mes juſtes largeſſes :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'empire de ces lieux. (*b*)
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point réſervé pour te ſuivre ;
De ceux qu'on peut te rendre il eſt ſeul excepté ;
Son nom ſerait ſuſpect à mon autorité :
Il eſt du ſang français qui regnait à Solyme ;
On ſait ſon droit au trône, & ce droit eſt un crime :
Du deſtin qui fait tout tel eſt l'arrêt cruel ;
Si j'euſſe été vaincu, je ſerais criminel.
Luſignan dans les fers finira ſa carrière,
Et jamais du ſoleil ne verra la lumière.
Je le plains ; mais pardonne à la néceſſité
Ce reſte de vengeance & de ſévérité.
Pour Zaïre... crois-moi, ſans que ton cœur s'offenſe,
Elle n'eſt pas d'un prix qui ſoit en ta puiſſance ;
Tes chevaliers français, & tous leurs ſouverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains :
Tu peux partir,

NERESTAN.

Qu'entends-je ? Elle naquit chrétienne ;
J'ai pour la délivrer ta parole & la ſienne.
Et quant à Luſignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il ? ...

OROSMANE.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu; mais cette humeur altière,
Se fesant estimer, commence à me déplaire:
Sors, & que le soleil levé sur mes États,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

(*Nérestan sort.*)

FATIME.

O Dieu! secourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le sérail un souverain empire;
Commandez en sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCÈNE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

CORASMIN, que veut donc cet esclave infidèle?
Il soupirait... ses yeux se sont tournés vers elle:
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice!
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr! (2)

Quiconque eſt ſoupçonneux, invite à le trahir.
Je vois à l'amour ſeul ma maitreſſe aſſervie;
Cher Coraſmin, je l'aime avec idolâtrie:
Mon amour eſt plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne ſuis point jaloux... ſi je l'étais jamais!..
Si mon cœur!.. Ah! chaſſons cette importune idée:
D'un plaiſir pur & doux mon ame eſt poſſédée.
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux,
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux ſoins de mon Empire,
Et le reſte du jour ſera tout à Zaïre.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCÈNE PREMIÈRE:

NERESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O brave Néreſtan, chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux,
Vous, ſauveur des chrétiens, qu'un Dieu ſauveur envoie,
Paraiſſez, montrez-vous! goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurant à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du ſérail en foule ils vous demandent;
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur...

NERESTAN.

Illuſtre Chatillon, modérez cet honneur;
J'ai rempli d'un français le devoir ordinaire;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute; & tout chrétien, tout digne chevalier,
Pour ſa religion ſe doit ſacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.

Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir !
Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,
Nous, malheureux français, eſclaves dans Solyme,
Oubliés dans les fers, où long-tems, ſans ſecours,
Le père d'Oroſmane abandonna nos jours;
Jamais nos yeux ſans vous ne reverraient la France.

NERESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur : ſa providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triſte mélange altère ce bonheur!
Que de ce fièr ſoudan la clémence odieuſe
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe!
Dieu me voit & m'entend; il ſait ſi dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de ſa grandeur.
Je feſais tout pour lui : j'eſpérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enivrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée.
Du ſérail des ſultans ſauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flattais... eſpérance frivole!
De ramener Zaïre à cette heureuſe cour,
Où Louïs des vertus a fixé le ſéjour.
Déjà même la reine, à mon zèle propice,
Lui tendait de ſon trône une main protectrice.
Enfin, lorſqu'elle touche au moment ſouhaité,

Qui la tirait du ſein de la captivité,
On la retient... Que dis-je ?... Ah! Zaïre elle-même,
Oubliant les chrétiens pour ce ſoudan qui l'aime...
N'y penſons plus.... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaiſir mortel;
Des chrétiens malheureux l'eſpérance eſt trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie;
Diſpoſez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN.

Seigneur, ce Luſignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros ſi féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux, de Bouillon deſcendu,
Aux ſoupirs des chrétiens ne ſera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il eſt ainſi, votre faveur eſt vaine.
Quel indigne ſoldat voudrait briſer ſa chaîne,
Alors que dans les fers ſon chef eſt retenu?
Luſignan, comme à moi, ne vous eſt pas connu,
Seigneur: remerciez le ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naiſſance
Long-tems après ces jours à jamais déteſtés,
Après ces jours de ſang & de calamités,
Où je vis, ſous le joug de nos barbares maîtres,
Tomber ces murs ſacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel! ſi vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous ſervons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirant dans les flammes;

Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
Maſſacré ſans pitié ſur ſes fils expirans,
Luſignan, le dernier de cette auguſte race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace;
Au milieu des débris des temples renverſés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaſſés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée,
Dans le ſang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre ſainte foi le ſigne redouté,
Criant à haute voix: Français, ſoyez fidèles!...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ſes aîles,
La vertu du Très-Haut, qui nous ſauve aujourd'hui,
Applaniſſait ſa route, & marchait devant lui;
Et des triſtes chrétiens la foule délivrée,
Vint porter avec nous ſes pas dans Céſarée.
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Luſignan fut choiſi pour nous donner des lois.
O mon cher Néreſtan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu ſans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour ſon nom nous avons combattu.
Reſſouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jéruſalem en cendre, hélas! fumait encore,
Lorſque dans notre aſile attaqués & trahis,
Et livrés par un grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion déſeſpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céſarée.
Ce fut-là le dernier de trente ans de revers;
Là je vis Luſignan chargé d'indignes fers:
Inſenſible à ſa chute, & grand dans ſes misères,

Il n'était attendri que des maux de ſes frères.
Seigneur, depuis ce tems, ce père des chrétiens,
Reſſerré loin de nous, blanchi dans ſes liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Aſie & de l'Europe entière.
Tel eſt ſon ſort affreux: qui pourrait aujourd'hui,
Quand il ſouffre pour nous, ſe voir heureux ſans lui?

NERESTAN.

Ce bonheur, il eſt vrai, ſerait d'un cœur barbare.
Que je hais le deſtin qui de lui nous ſépare!
Que vers lui vos diſcours m'ont ſans peine entraîné!
Je connais ſes malheurs, avec eux je ſuis né;
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre;
Votre priſon, la ſienne, & Céſarée en cendre,
Sont les premiers objets, ſont les premiers revers,
Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.
Je ſortais du berceau; ces images ſanglantes
Dans vos triſtes récits me ſont encor préſentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi raſſemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes
Aux bras enſanglantés de nos mères tremblantes;
Nous fûmes tranſportés dans ce palais des rois,
Dans ce même ſérail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis... pardonnez ſi mon cœur en ſoupire!
Qui, depuis égarée en ce funeſte lieu,
Pour un maître barbare abandonna ſon Dieu.

CHATILLON.

Telle eſt des Muſulmans la funeſte prudence.

De leurs chrétiens captifs ils féduifent l'enfance ;
Et je bénis le ciel, propice à nos deffeins,
Qui dans vos premiers ans vous fauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zaïre même,
Qui renonce aux chrétiens pour le foudan qui l'aime,
De fon crédit au moins nous pourrait fecourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne fe fervir ?
M'en croirez-vous ? Le jufte, auffi-bien que le fage,
Du crime & du malheur fait tirer avantage.
Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
A fléchir Orofmane, à toucher fon grand cœur,
A nous rendre un héros que lui-même a dû plaindre,
Que fans doute il admire, & qui n'eft plus à craindre.

NERESTAN.

Mais ce même héros, pour brifer fes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiffe à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudrait, eft-il en ma puiffance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience ?
Croyez-vous qu'Orofmane y daigne confentir ?
Le férail à ma voix pourra-t-il fe r'ouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il efpérer d'une femme infidelle,
A qui mon feul afpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira fa honte écrite fur mon front ?
Seigneur, il eft bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre fes fecours de ceux qu'on méfeftime !
Leurs refus font affreux, leurs bienfaits font rougir.

CHATILLON.

Songez à Lufignan, fongez à le fervir.

NERESTAN.

Eh bien... Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle
Pourront... On vient à nous. Que vois-je ? ô Ciel! c'est elle.



SCENE II.

ZAIRE, CHATILLON, NERESTAN.

ZAÏRE *à Nérestan.*

C'EST vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le soudan le permet, cessez de vous troubler;
Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux;
Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance
Une affreuse prison renferma notre enfance;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers,
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France:
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Esclave dans la foule où j'étais confondue,
Aux regards du soudan je vivais inconnue:
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux Empire,

Y chercher la rançon de la trifte Zaïre :
Vous l'apportez : le ciel a trompé vos bienfaits ;
Loin de vous, dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoi que ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter fans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre fouvenir,
Comme vous, des humains foulager la misère,
Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère :
Vous me les rendez chers, & ces infortunés...

NERESTAN.

Vous, les protéger ! vous, qui les abandonnez !
Vous, qui des Lufignans foulant aux pieds la cendre...

ZAÏRE.

Je la viens honorer, Seigneur ; je viens vous rendre
Le dernier de ce fang, votre amour, votre efpoir :
Oui, Lufignan eft libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O Ciel ! nous reverrions notre appui, notre père !

NERESTAN.

Les chrétiens vous devraient une tête fi chère !

ZAÏRE.

J'avais fans efpérance ofé la demander :
Le généreux foudan veut bien nous l'accorder :
On l'amène en ces lieux.

NERESTAN.

Que mon ame eft émue !

ZAÏRE.

Mes larmes, malgré moi, me dérobent fa vue ;

Ainsi que ce vieillard, j'ai langui dans les fers :
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts ! (3)

NERESTAN.

Grand Dieu ! que de vertu dans une ame infidelle !

SCENE III.

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, plusieurs ESCLAVES Chrétiens.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ?... Guidez mes pas tremblans :
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
(*en s'asseyant.*)
Suis-je libre en effet ?

ZAÏRE.

Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens....

LUSIGNAN.

O jour ! ô douce voix !
Chatillon, c'est donc vous ? c'est vous que je revois !
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux ;

LUSIGNAN.

Hélas ! & j'étais père, & je ne pus mourir !
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils font vivans encore.
Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réfervés,
Par de barbares mains pour fervir confervés,
Loin d'un père accablé, furent portés enfemble
Dans ce même férail où le ciel nous raffemble.

CHATILLON.

Il eft vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en fon berceau :
Ne pouvant la fauver, Seigneur, j'allais moi même
Répandre fur fon front l'eau fainte du baptême ;
Lorfque les Sarrafins, de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout-fanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les deftinées
Avaient à peine encore accordé quatre années,
Trop capable déjà de fentir fon malheur,
Fut dans Jérufalem conduit avec fa fœur.

NERESTAN.

De quel reffouvenir mon ame eft déchirée !
A cet âge fatal j'étais dans Céfarée :
Et tout-couvert de fang, & chargé de liens,
Je fuivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur !... ce férail éleva votre enfance ?...

(*en les regardant.*)

Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaiffance ?

Ils feraient de votre âge, & peut-être mes yeux...
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux?
Depuis quand l'avez-vous?

ZAÏRE.

Depuis que je refpire.
Seigneur... eh quoi! d'où vient que votre ame foupire?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAÏRE.

De quel trouble nouveau tous mes fens font atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O Ciel! ô Providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide efpérance;
Serait-il bien poffible? oui, c'eft-elle... je voi
Ce préfent qu'une époufe avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorfque de leur naiffance on célébrait la fête:
Je revois... je fuccombe à mon faififfement.

ZAÏRE.

Qu'entends-je? & quel foupçon m'agite en ce moment?
Ah, Seigneur!...

LUSIGNAN.

Dans l'efpoir dont j'entrevois les charmes;
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes!
Dieu mort fur cette croix, & qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu! ce font-là de tes coups.

Quoi! Madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, & pris dans Césarée?

ZAÏRE.

Oui, Seigneur.

NERESTAN.

Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet sont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu! tu le veux, tu permets que je voie.
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie!
Madame... Néreſtan... Soutiens-moi, Chatillon...
Néreſtan, ſi je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer, dont à mes yeux une main furieuſe...

NERESTAN.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juſte! heureux momens!

NERESTAN *ſe jettant à genoux.*

Ah! Seigneur!.. ah! Zaïre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NERESTAN.

Moi, votre fils!

ZAÏRE.

Seigneur!

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!

Ma fille ! mon cher fils ! embraſſez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher !

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin ; chère & triſte famille,
Mon fils, digne héritier... vous... hélas ! vous, ma fille !
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?
Tu pleures, malheureuſe, & tu baiſſes les yeux !
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô juſtes Cieux !

ZAÏRE.

Je ne puis vous tromper : ſous les lois d'Oroſmane....
Puniſſez votre fille... Elle était muſulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que ſur moi !
Ah, mon fils ! à ces mots j'euſſe expiré ſans toi.
Mon Dieu ! j'ai combattu ſoixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes triſtes enfans :
Et lorſque ma famille eſt par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle eſt ton ennemie !
Je ſuis bien malheureux... c'eſt ton père, c'eſt moi,
C'eſt ma ſeule priſon qui t'a ravi ta foi.

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, ſonge au ſang qui coule dans tes veines :
C'eſt le ſang de vingt rois, tous chrétiens comme moi;
C'eſt le ſang des héros, défenſeurs de ma loi;
C'eſt le ſang des martyrs... O fille encor trop chère!
Connais-tu ton deſtin? ſais-tu quelle eſt ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'inſtant que ſon flanc mit au jour
Ce triſte & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis maſſacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras ſanglans, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blaſphêmes,
Pour toi, pour l'univers, eſt mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le ſervit tant de fois,
En ces lieux où ſon ſang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, ſa tombe eſt près de ce palais;
C'eſt ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer ſous les coups de l'impie;
C'eſt là que de ſa tombe il rappela ſa vie.
Tu ne ſaurais marcher dans cet auguſte lieu,
Tu n'y peux faire un pas ſans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux reſter ſans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras & pleurer & frémir;

Sur ton front pâliſſant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur deſcendue ;
Je retrouve ma fille, après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon ſang à l'infidélité.

NERESTAN.

Je revois donc ma ſœur !... Et ſon ame...

ZAÏRE.

Ah, mon père !
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un ſeul mot, ma honte & mes ennuis,
Dire, je ſuis chrétienne.

ZAÏRE.

Oui.... Seigneur.... je le ſuis.

LUSIGNAN.

Dieu ! reçois ſon aveu du ſein de ton empire !

SCÈNE IV.

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NERESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MADAME, le ſoudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens ſur-tout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi : de vous je dois répon-
dre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu ! Quel coup vient nous confondre ?

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAÏRE.

Hélas, Seigneur !

LUSIGNAN.

O vous, que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAÏRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le ciel fera le reſte.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.



SCÈNE PREMIÈRE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

VOUS étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes;
Non, Louïs contre moi ne tourne point ses armes:
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats, que pour eux le destin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes, que pour nous Dieu fait-croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.
Louïs, des bords de Chypre, épouvante l'Asie:
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'instant la première nouvelle.
Contre les Mamelus son courage l'appelle;
Il cherche Méledin, mon secret ennemi:
Sur leurs divisions mon trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte, ni la France;
Nos communs ennemis cimentent ma puissance;
Et, prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager,
Prennent en s'immolant le soin de me venger.
Relâche ces chrétiens, ami, je les délivre;

Je veux plaire à leur maître, & leur permets de vivre :
Je veux que sur la mer on les mène à leur roi,
Qe Louïs me connaisse, & respecte ma foi.
Mène-lui Lusignan; dis-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa couronne.
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux chrétiens....

OROSMANE.

Son nom n'est point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, si Louïs.....

OROSMA

Il n'est plus tems de feindre.
Zaïre l'a voulu; c'est assez : & mon cœur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
Louïs est peu pour moi : je fais tout pour Zaïre;
Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
Quand, sur les faux avis des desseins de la France,
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je? Ces momens, perdus dans mon conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil:
D'une heure encore, ami, mon bonheur se diffère:
Mais j'emploierai du moins ce tems à lui complaire.
Zaïre ici demande un secret entretien

Avec

Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien....

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance;
Ils ont porté mes fers; ils ne se verront plus;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point: je foule aux pieds, pour elle,
Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.
J'ai méprisé ces lois, dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang asiatique;
Né parmi les rochers, au sein de la Taurique,
Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité:
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie;
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instans volés à mon amour,
Tous ses momens, ami, sont à moi sans retour.
Va, ce chrétien attend, & tu peux l'introduire;
Presse son entretien, obéis à Zaïre.

SCENE II.

CORASMIN, NERESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment, tu peux encor rester.
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

SCENE III.

NERESTAN, *seul.*

En quel état, ô Ciel ! en quels lieux je la laisse !
O ma religion ! ô mon père ! ô tendresse !
Mais je la vois.

SCÈNE IV.

ZAIRE, NERESTAN.

NERESTAN.

Ma sœur, je puis donc vous parler.
Ah ! dans quel tems le ciel nous voulut rassembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAÏRE.

Dieu ! Lusignan !

NERESTAN.

Il touche à son heure dernière.
Sa joie, en vous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts ;
Et cette émotion, dont son ame est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais, pour comble d'horreur, à ses derniers momens,
Il doute de sa fille & de ses sentimens ;
Il meurt dans l'amertume, & son ame incertaine
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

ZAÏRE.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser

Qu'à mon ſang, à ma loi j'aille ici renoncer?

NERESTAN.

Ah, ma ſœur! cette loi n'eſt pas la vôtre encore;
Le jour qui vous éclaire eſt pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces martyrs ſacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAÏRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par ſa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte loi....
Mais, mon cher frère..... Hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?

NERESTAN.

Déteſter l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres, (c)
Qui, né près de ces murs, eſt mort ici pour nous,
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler? moins inſtruit que fidèle,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zèle.
Un pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, & deſſiller vos yeux.
Songez à vos ſermens, & que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort & l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir.
Mais à quel titre, ô Ciel! faut-il donc l'obtenir?

A qui le demander dans ce férail profane ?....
Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane!
Parente de Louis, fille de Lusignan !
Vous chrétienne, & ma fœur, esclave d'un soudan!
Vous m'entendez... je n'ose en dire davantage :
Dieu, nous réserviez-vous à ce dernier outrage ?

ZAÏRE.

Ah, cruel! pourfuivez... vous ne connaissez pas
Mon secret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
Je suis chrétienne, hélas! .. j'attends avec ardeur
Cette eau sainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ferai point indigne de mon frère,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zaïre, & ne lui cachez rien,
Dites .... quelle est la loi de l'empire chrétien ? ....
Quel est le châtiment pour une infortunée,
Qui, loin de ses parens, aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché son ame & s'unirait à lui ?

NERESTAN.

O Ciel ! que dites-vous ? Ah ! la mort la plus prompte
Devrait.....

ZAÏRE.

C'en est assez: frappe & préviens ta honte.

NERESTAN.

Qui ? vous ! ma sœur !

ZAÏRE.

C'est moi que je viens d'accuser.
Orosmane m'adore... & j'allais l'épouser.

NERESTAN.

L'épouser! est-il vrai, ma sœur? Est-ce vous-même?
Vous, la fille des rois?

ZAÏRE.

Frappe, dis-je; je l'aime.

NERESTAN.

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez:
Et si je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire;
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras;
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louïs, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre,
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus surs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs:
Zaïre cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée!
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi,
Qu'un tartare est le dieu que sa fille a choisi?
Dans ce moment affreux, hélas! ton père expire,
En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

ZAÏRE.

Arrête, mon cher frère, . . arrête, connais-moi ;
Peut être que Zaïre eſt digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
Ton courroux, ton reproche eſt un plus grand
outrage,
Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage ;
Tu ſouffres, je le vois ; je ſouffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare ſecours,
De mon ſang, dans mon cœur, eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des chrétiens brûla pour Oroſmane,
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé...
Pardonnez-moi, Chrétiens ; qui ne l'aurait aimé !
Il feſait tout pour moi : ſon cœur m'avait choiſie ;
Je voyais ſa fierté pour moi ſeule adoucie.
C'eſt lui qui des chrétiens a ranimé l'eſpoir :
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir :
Pardonne ! ton courroux, mon père, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma faibleſſe,
Me ſervent de ſupplice ; & ta ſœur en ce jour
Meurt de ſon repentir, plus que de ſon amour.

NERESTAN.

Je te blâme, & te plains ; crois-moi, la Providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence :
Je te pardonne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux.
Ce bras qui rend la force aux plus faibles courages,

Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Il ne souffrira pas qu'à son culte engagé,
Entre un barbare & lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire;
Et tu vivras fidelle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton serment commencé;
Achève, & dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au roi Louïs, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déjà parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux;
Avant qu'en ma présence il te fasse chrétienne;
Et que Dieu par ses mains t'adopte & te soutienne.
Le promets-tu, Zaïre ?....

ZAÏRE.

Oui, je te le promets:
Rends-moi chrétienne & libre; à tout je me soumets.
Va, d'un père expirant, va fermer la paupière;
Va, je voudrais te suivre & mourir la première.

NERESTAN.

Je pars: adieu, ma sœur, adieu! puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt par un heureux baptême
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

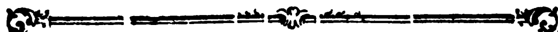


SCENE V.

ZAIRE *seule.*

Me voilà seule, ô Dieu! que vais-je devenir?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.

Hélas ! ſuis-je en effet françaiſe, ou muſulmane ?
Fille de Luſignan, ou femme d'Oroſmane ?
Suis-je amante, ou chrétienne ? O ſermens que j'ai faits,
Mon père, mon pays, vous ſerez ſatisfaits !
Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne ! on me laiſſe à moi-même !
Mon cœur peut-il porter, ſeul & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui ?
A ta loi, Dieu puiſſant ! oui, mon ame eſt rendue ;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi qui, de tant de feux juſtement poſſédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, d'écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour !
Hélas ! & je t'adore, & t'aimer eſt un crime !



SCENE VI.

ZAIRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PARAISSEZ, tout eſt prêt, & l'ardeur qui m'anime
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement :
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant ;
Les parfums de l'encens rempliſſent la moſquée ;
Du dieu de Mahomet la puiſſance invoquée

Confirme mes fermens, & préfide à mes feux.
Mon peuple confterné pour vous offre fes vœux,
Tout tombe à vos genoux; vos fuperbes rivales,
Qui difputaient mon cœur & marchaient vos égales,
Heureufes de vous fuivre & de vous obéir,
Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les feftins, & la cérémonie,
Tout eft prêt : commencez le bonheur de ma vie.

ZAÏRE.

Où fuis-je, malheureufe! ô tendreffe! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAÏRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAÏRE.

Seigneur!

OROSMANE.

Donnez-moi votre main; daignez, belle Zaïre....

ZAÏRE.

Dieu de mon père! hélas! que pourrai-je lui dire!

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!
Qu'il redouble ma flamme & mon bonheur!...

ZAÏRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes défirs vous rend encor plus chère,

D'une vertu modefte il eft le caractère.
Digne & charmant objet de ma conftante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAÏRE.

Fatime, foutiens-moi....
Seigneur...

OROSMANE.

O Ciel! eh quoi!

ZAÏRE.

Seigneur, cet hyménée
Etait un bien fuprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le trône & la grandeur.
Qu'un fentiment plus jufte occupait tout mon cœur!
Hélas! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et méprifant pour vous les trônes de l'Afie,
Seule & dans un défert, auprès de mon époux,
J'euffe pu fous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... ces chrétiens...

OROSMANE.

Ces chrétiens... Quoi! Madame,
Qu'auraient donc de commun cette fecte & ma flamme?

ZAÏRE.

Lufignan, ce vieillard, accablé de douleurs,
Termine en ces momens fa vie & fes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien! quel intérêt fi preffant & fi tendre,
A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point chrétienne; élevée en ces lieux,
Vous fuivez dès-long-tems la foi de mes aïeux.

Un vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées ?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAÏRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez... ſi je vous étais chère...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu!

ZAÏRE.

Souffrez que l'on diffère....
Permettez que ces nœuds, par vos mains aſſemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! eſt-ce vous qui parlez ?
Zaïre !

ZAÏRE.

Je ne puis ſoutenir ſa colère.

OROSMANE.

Zaïre !

ZAÏRE.

Il m'eſt affreux, Seigneur, de vous déplaire ;
Excuſez ma douleur... Non, j'oublie à-la-fois,
Et tout ce que je ſuis, & tout ce que je dois.
Je ne puis ſoutenir cet aſpect qui me tue.
Je ne puis... Ah! ſouffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon déſeſpoir, & l'horreur où je ſuis.

(*elle ſort.*)





SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Je demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée.
Est-ce à moi que l'on parle? ai-je bien entendu?
Est-ce moi qu'elle fuit? ô Ciel! & qu'ai-je vu?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême?
Je la laisse échapper! je m'ignore moi-même.

CORASMIN.

Vous seul causez son trouble, & vous vous en plaignez.
Vous accusez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite?
c'était ce français!... quel soupçon, quelle horreur!
Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur!
Hélas! je repoussais ma juste défiance.
Un barbare, un esclave, aurait cette insolence!
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un esclave chrétien!
Mais, parle, tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage:
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis?
Apprends-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis!

C'en eſt aſſez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos alarmes.
Il eſt vrai que ſes yeux ont verſé quelques larmes;
Mais, Seigneur, après tout je n'ai rien obſervé
Qui doive...

OROSMANE.

A cet affront je ſerais réſervé!
Non: ſi Zaïre, ami, m'avait fait cette offenſe,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaiſir ſecret de ſon cœur agité,
Si ce cœur eſt perfide, aurait-il éclaté?
Ecoute, garde-toi de ſoupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce français gémit, pleure, ſoupire;
Que m'importe après tout le ſujet de ſes pleurs?
Qui ſait ſi l'amour même entre dans ſes douleurs?
Et qu'ai-je à redouter d'un eſclave infidèle,
Qui demain pour jamais ſe va ſéparer d'elle?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos lois,
Qu'il jouît de ſa vue une ſeconde fois?
Qu'il revînt en ces lieux?

OROSMANE.

Qu'il revînt, lui, ce traître!
Qu'aux yeux de ma maitreſſe il oſât reparaître!
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais verſant à ſes yeux le ſang qui m'a trahi,
Déchiré devant elle: & ma main dégoutante
Confondrait dans ſon ſang le ſang de ſon amante....
Excuſe les tranſports de ce cœur offenſé;



Il eſt né violent, il aime, il eſt bleſſé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faibleſſe;
A des troubles honteux je ſens que je m'abaiſſe.
Non, c'eſt trop ſur Zaïre arrêter un ſoupçon;
Non, ſon cœur n'eſt point fait pour une trahiſon:
Mais ne crois pas non-plus que le mien s'aviliſſe
A ſouffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi;
Les éclairciſſemens ſont indignes de moi.
Il vaut mieux ſur mes ſens reprendre un juſte empire;
Il vaut mieux oublier juſqu'au nom de Zaïre.
Allons, que le ſérail ſoit fermé pour jamais;
Que la terreur habite aux portes du palais;
Que tout reſſente ici le frein de l'eſclavage.
Des rois de l'Orient ſuivons l'antique uſage.
On peut, pour ſon eſclave, oubliant ſa fierté,
Laiſſer tomber ſur elle un regard de bonté;
Mais il eſt trop honteux de craindre une maitreſſe;(*d*)
Aux mœurs de l'Occident laiſſons cette baſſeſſe.
Ce ſexe dangéreux, qui veut tout aſſervir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troiſième Acte.





ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

ZAIRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, Madame, & que je vous admire!
C'est le Dieu des chrétiens, c'est Dieu qui vous inspire;
Il donnera la force à vos bras languissans,
De briser des liens si chers & si puissans.

ZAÏRE.

Eh! pourrai-je achever ce fata sacrifice?

FATIME.

Vous demandez sa grâce, il vous doit sa justice:
De votre cœur docile il doit prendre le soin.

ZAÏRE.

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguste famille,
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille;
Vous êtes dans ses bras, il parle à votre cœur;
Et quand ce saint pontife, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane....

ZAÏRE.

Ah! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pu déſeſpérer le cœur de mon amant!
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment!
Mon Dieu, vous l'ordonnez!... j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi, regretter encor cette chaîne honteuſe!
Hazarder la victoire, ayant tant combattu!

ZAÏRE.

Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de la vie,
Dont j'eſpérais, hélas! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour;
Je lui crie en pleurant: Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même!
Mais, Fatime, à l'inſtant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.
Eh bien, race des rois, dont le ciel me fit-naître,
Père, mère, chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne ſont plus pour lui!
Que j'expire innocente, & qu'une main ſi chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière!

Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ; (5)
Il me fuit, il me laisse, & je n'y peux survivre.

FATIME.

Quoi vous ! fille de rois, que vous prétendez suivre,
Vous, dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui....

ZAÏRE.

Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?
Orosmane est-il fait pour être sa victime ?
Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?
Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,
S'il était né chrétien, que serait-il de plus ?
Et plût à Dieu du moins que ce saint interprète,
Ce ministre sacré que mon ame souhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer !
Je ne sais ; mais enfin, j'ose encore espérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance :
Peut-être de Zaïre en secret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré,
Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
Fatime, tu le sais, ce puissant Saladin
Qui ravit à mon sang l'empire du Jourdain,
Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

FATIME.

Ah ! ne voyez-vous pas que, pour vous consoler...

ZAÏRE.

Laiſſe-moi ; je vois tout ; je meurs ſans m'aveugler :
Je vois que mon pays, mon ſang, tout me condamne ;
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane ;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrais quelquefois me jetter à ſes pieds,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincère.

FATIME.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
Expoſe les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

ZAÏRE.

Ah ! ſi tu connaiſſais le grand cœur d'Oroſmane !

FATIME.

Il eſt le protecteur de la loi muſulmane,
Et plus il vous adore, & moins il peut ſouffrir
Qu'on vous oſe annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en ſecret va ſe rendre,
Et vous avez promis...

ZAÏRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce ſecret :
Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
Et pour comble d'horreur je ne ſuis plus aimée.



SCENE II.

OROSMANE, ZAIRE.

OROSMANE.

MADAME, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant ſans rougir des ſentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, & votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être;
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous;
Cruellement bleſſé, mais trop fièr pour me plaindre,
Trop généreux, trop grand, pour m'abaiſſer à feindre,
Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendreſſe;
A chercher des raiſons, dont la flatteuſe adreſſe,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus;
Et qui, craignant ſur-tout qu'à rougir on l'expoſe,
D'un refus outrageant veut ignorer la cauſe.
Madame, c'en eſt fait... une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait préſenter;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter! mais mon cœur s'y réſout.
Apprenez qu'Oroſmane eſt capable de tout;
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue

Mourir défefpéré de vous avoir perdue,
Que de vous pofféder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un foupir qui ne foit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAÏRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes!
Tu veux commander feul à mes fens éperdus....
Eh bien, puifqu'il eft vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

OROSMANE.

Il eft trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,
Que je renonce à vous, que vous le défirez,
Que fous une autre loi....... Zaïre, vous pleurez!

ZAÏRE.

Ah! Seigneur! ah! du moins, gardez de jamais croire,
Que du rang d'un foudan je regrette la gloire;
Je fais qu'il faut vous perdre, & mon fort l'a voulu:
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous eft pas connu.
Me puniffe à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orofmane!

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez!

ZAÏRE.

Dieu! fi je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas! (e)

Vous m'aimez ? Et pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant ſi fidèle ?
Je me connaiſſais mal; oüi, dans mon déſeſpoir
J'avais cru ſur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur eſt bien loin d'un pouvoir ſi funeſte.
Zaïre, que jamais la vengeance céleſte
Ne donne à ton amant, enchaîné ſous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
Qui, moi ? que ſur mon trône une autre fût placée !
Non, je n'en eus jamais la fatale penſée.
Pardonne à mon courroux, à mes ſens interdits,
Ces dédains affectés & ſi bien démentis ;
C'eſt le ſeul déplaiſir que jamais, dans ta vie,
Le ciel aura voulu que ta tendreſſe eſſuie.
Je t'aimerai toujours... mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur ?
Parle. Etait-ce un caprice ? eſt-ce crainte d'un maître,
D'un ſoudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
Serait-un artifice ? épargne-toi ce ſoin,
L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin:
Qu'il ne ſouille jamais le ſaint nœud qui nous lie !
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, & mes ſens déchirés,
Pleins d'un amour ſi vrai....

ZAÏRE.

Vous me déſeſpérez.
Vous m'êtes cher, ſans doute, & ma tendreſſe extrême
Eſt le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O Ciel ! expliquez-vous. Quoi ! toujours me troubler?
Se peut-il ?...

ZAÏRE.

Dieu puissant, que ne puis-je parler?

OROSMANE.

Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre?
Est-il quelque chrétien qui contre moi conspire ?
Me trahit-on ? parlez.

ZAÏRE.

Eh ! peut-on vous trahir?
Seigneur, entr'eux & vous, vous me verriez courir :
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre ;
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre ? grand Dieu !

ZAÏRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grâce de vous.

OROSMANE.

Une grâce ! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAÏRE.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Orosmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune...

Demain, tous mes ſecrets vous ſeront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô Ciel ! vous m'accablez !
Pouvez-vous ?...

ZAÏRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refuſez pas la grâce que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez ;
J'y conſens ; il en coûte à mes ſens déſolés !
Allez, ſouvenez-vous que je vous ſacrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAÏRE.

En me parlant ainſi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh ! bien, vous me quittez, Zaïre ?

ZAÏRE.

Hélas, Seigneur !

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah ! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſile,
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile ;
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.
Quoi donc ! par ma tendreſſe élevée à l'empire,

Dans le sein du bonheur que son ame désire,
Près d'un amant qu'elle aime & qui brûle à ses pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes sont noyés!
Je suis bien indigné de voir tant de caprices:
Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices?
Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés?
Est-ce à moi de me plaindre? on m'aime, c'est assez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes transports jaloux l'injurieuse offense.
Je me rends: je le vois, son cœur est sans détours;
La nature naïve anime ses discours.
Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence;
A sa sincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime sans doute: oui, j'ai lu devant toi,
Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi;
Et son ame, éprouvant cette ardeur qui me touche.
Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le sentir pas?



SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

Cette lettre, Seigneur, à Zaïre adressée,
Par vos gardes saisie, & dans mes mains laissée....

OROSMANE.

Donne... qui la portait?... Donne.

MELEDOR.

MELEDOR.

Un de ces chrétiens,
Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens.
Au sérail, en secret, il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laisse-nous... je frémis.



SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

CETTRE lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! lisons: ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma destinée.
Lisons... « Chère Zaïre, il est tems de nous voir;
» Il est vers la mosquée une secrète issue,
» Où vous pouvez sans bruit & sans être apperçue,
» Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir:
» Il faut tout hazarder; vous connaissez mon zèle:
» Je vous attends; je meurs, si vous n'êtes fidèle. »
Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu?

CORASMIN.

Moi, Seigneur?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahiſon horrible!
Seigneur, à cet affront vous êtes inſenſible,
Vous, dont le cœur tantôt, ſur un ſimple ſoupçon,
D'une douleur ſi vive a reçu le poiſon!
Ah! ſans doute, l'horreur d'une action ſi noire
Vous guérit d'un amour qui bleſſait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'inſtant, va, vole, Coraſmin:
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... & ſoudain,
De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
Mais avant de frapper... ah! cher ami, demeure,
Demeure, il n'eſt pas tems. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
Je me meurs... je ſuccombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un ſi ſanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce ſecret plein d'horreur!
Ce ſecret qui peſait à ſon infâme cœur!
Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque-tems ſe ſouſtraire à ma vue.
Je me fais cet effort, je la laiſſe ſortir,
Elle part en pleurant... & c'eſt pour me trahir.
Quoi, Zaïre!

CORASMIN.

Tout ſert à redoubler ſon crime.

Seigneur, n'en ſoyez pas l'innocente victime ;
Et de vos ſentimens rappelant la grandeur...

OROSMANE.

C'eſt-là ce Néreſtan, ce héros plein d'honneur,
Ce chrétien ſi vanté, qui rempliſſait Solyme
De ce faſte impoſant de ſa vertu ſublime !
Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
S'indignait qu'un chrétien m'égalât en vertu.
Ah ! qu'il va me payer ſa fourbe abominable !
Mais Zaïre, Zaïre eſt cent fois plus coupable.
Une eſclave chrétienne, & que j'ai pu laiſſer
Dans les plus vils emplois languir ſans l'abaiſſer !
Une eſclave ! elle ſait ce que j'ai fait pour elle !
Ah malheureux !

CORASMIN.

Seigneur, ſi vous ſouffrez mon zèle ;
Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez...

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, eſclave, & m'amenez Zaïre.

CORASMIN.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

OROSMANE.

Je ne ſais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah ! Seigneur, vous allez, dans votre déſeſpoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;

Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons,
Pour la justifier cherchera des raisons.
M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à sa vue,
Prenez pour là lui rendre une main inconnue :
Par-là, malgré la fraude & les déguisemens,
Vos yeux démêleront ses secrets sentimens,
Et des plis de son cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penses-tu qu'en effet Zaïre me trahisse ?...
Allons, quoi qu'il en soit, je vais tenter mon sort,
Et pousser la vertu jusqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de son côté pousser la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeste entretien ;
Un cœur tel que le vôtre...

OROSMANE.

Ah ! n'en redoute rien.
A son exemple, hélas ! ce cœur ne saurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de savoir me contraindre :
Oui, puisqu'elle m'abaisse à connaître un rival...
Tiens, reçois ce billet à tous trois si fatal :
Va, choisis pour le rendre un esclave fidèle,
Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;
Va, cours.... Je ferai plus, j'éviterai ses yeux ;
Qu'elle n'approche pas... C'est elle, justes Cieux !



SCENE VI.

OROSMANE, ZAIRE, CORASMIN.

ZAÏRE.

SEIGNEUR, vous m'étonnez; quelle raison soudaine,
Quel ordre si pressant près de vous me ramène?

OROSMANE.

Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclaircissiez:
Cet ordre est important plus que vous ne croyez;
Je me suis consulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon sort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon sceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon respect, mes soins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
Votre cœur, par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous, il est tems que je lise;
Il faut que ses replis s'ouvrent à ma franchise;
Jugez-vous : répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma sincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puissance
L'emporte sur mes soins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même instant,
Ta grâce est dans mon cœur, prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'insolent qui t'adore:
Songe que je te vois, que je te parle encore,

Que ma foudre à ta voix pourra fe détourner,
Que c'eft le feul moment où je veux pardonner.

ZAÏRE.

Vous, Seigneur! vous ofez me tenir ce langage,
Vous, cruel!... apprenez que ce cœur qu'on outrage
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, eft né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funefte flamme;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je defcends de me juftifier.
J'ignore fi le ciel qui m'a toujours trahie,
A deftiné pour vous ma malheureufe vie.
Quoi qu'il puiffe arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non-moins que l'amour, eft gravé dans mon cœur;
Je jure que Zaïre, à foi-même rendue,
Des rois les plus puiffans déteſterait la vue;
Que tout autre, après vous, me ferait odieux.
Voulez-vous plus favoir & me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur, à l'amertume en proie,
Ce cœur défefpéré devant vous fe déploie?
Sachez donc qu'en fecret il penfait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui,
Qu'il foupirait pour vous avant que vos tendreffes
Vinffent juftifier mes naiffantes faibleffes;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin lorfque vous m'ignoriez;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en attefte le ciel, que j'offenfe peut-être;

Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi? des plus tendres feux sa bouche encor m'assure?
Quel excès de noirceur! Zaïre! ah la parjure!
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main!

ZAÏRE.

Que dites-vous? Quel trouble agite votre sein?

OROSMANE.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

ZAÏRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler, avec ce ton farouche,
D'un feu si tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAÏRE.

Vous pouvez douter de ma tendresse!
Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse?
Quels regards effrayans vous me lancez! hélas!
Vous doutez de mon cœur!

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.



SCENE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMI, ſa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'eſt pas démentie ;
Tranquille dans le crime, & fauſſe avec douceur ;
Elle a juſques au bout ſoutenu ſa noirceur.
As-tu trouvé l'eſclave ? as-tu ſervi ma rage ?
Connaîtrai-je à la fois ſon crime & mon outrage ?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir ; mais vous ne pouvez pas
Soupirer déſormais pour ſes traîtres appas :
Vous la verrez ſans doute avec indifférence,
Sans que le repentir ſuccède à la vengeance,
Sans que l'amour ſur vous en repouſſe les traits.

OROSMANE.

Coraſmin... je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

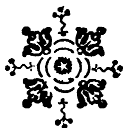
Vous ? ô Ciel ! vous ?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'eſpérance.
Cet odieux chrétien, l'élève de la France,
Eſt jeune, impatient, léger, préſomptueux,
Il peut croire aiſément ſes téméraires vœux :
Son amour indiſcret, & plein de confiance,

Aura de ses soupirs hazardé l'insolence:
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler:
Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler.
Il croit qu'il est aimé, c'est lui seul qui m'offense;
Peut-être ils ne sont point tous deux d'intelligence.
Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
Corasmin, écoutez... dès que la nuit plus sombre
Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre;
Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits,
Nérestan, paraîtra sous les murs du palais,
Ayez soin qu'à l'instant la garde la saisisse;
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice;
Et que chargé de fers il me soit présenté.
Laissez, sur-tout, laissez Zaïre en liberté....
Tu vois mon cœur, tu vois à quel excès je l'aime!
Ma fureur est plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me suis plongé;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé!

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCENE PREMIÈRE.

OROSMANE, CORASMIN, UN ESCLAVE.

OROSMANE.

On l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains eſt le ſort de ton maître.
Donne-lui ce billet de ce traître chrétien ;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien :
Porte-moi ſa réponſe. On approche.... c'eſt elle.

(*à Coraſmin.*)

Viens, d'un malheureux prince ami tendre & fidèle ;
Viens m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.



SCÈNE II.

ZAIRE, FATIME, L'ESCLAVE.

ZAÏRE.

Eh! qui peut me parler dans l'état où je ſuis ?
A tant d'horreurs, hélas ! qui pourra me ſouſtraire ?
Le ſérail eſt fermé ! Dieu ! ſi c'était mon frère !
Si la main de ce Dieu, pour ſoutenir ma foi,
Par des chemins cachés le conduiſait vers moi !
Quel eſclave inconnu ſe préſente à ma vue ?

L'ESCLAVE.

Cette lettre en secret dans mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAÏRE.

Donne. (*elle lit.*)

FATIME *à part, pendant que Zaïre lit.*

Dieu tout-puissant, éclate en ta bonté;
Fais-descendre ta grâce en ce séjour profane;
Arrache ma princesse au barbare Orosmane!

ZAÏRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'esclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rappellera, soyez prêt, laissez-nous.

SCÈNE III.

ZAIRE, FATIME.

ZAÏRE.

LIS ce billet; hélas! dis-moi ce qu'il faut faire;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ses autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.

ZAÏRE.

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment: mais puis-je m'engager,
Moi, les chrétiens, mon frère, en un si grand danger?

FATIME.

Ce n'eſt point leur danger dont vous êtes troublée;
Votre amour parle ſeul à votre ame ébranlée.
Je connais votre cœur ; il penſerait comme eux,
Il hazarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenſer l'amant qui vous outrage.
Quoi! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un tartare à travers ſes bontés?
Ce tigre, encor farouche au ſein de ſa tendreſſe;
Même en vous adorant, menaçait ſa maitreſſe...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher?
Vous ſoupirez pour lui?

ZAÏRE.

Qu'ai-je à lui reprocher?
C'en moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée
Il a vu ſouhaiter ce fatal hyménée;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait... & j'ai tout différé.
Moi qui devais ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence;
J'ai ſoumis ſon amour; il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée?

ZAÏRE.

Ah! Fatime, tout ſert à me déſeſpérer;
Je ſais que du ſérail rien ne peut me tirer:
Je voudrais des chrétiens voir l'heureuſe contrée;

Quitter ce lieu funeste à mon ame égarée,
Et je sens qu'à l'instant, prompte à me démentir,
Je fais des voeux secrets pour n'en jamais sortir.
Quel état! quel tourment! non, mon ame inquiète
Ne sait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle souhaite;
Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
Dieu! détourne de moi ces noirs pressentimens;
Prends soin de nos chrétiens, & veille sur mon frère!
Prends soin, du haut des cieux, d'une tête si chère!
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir:
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par son absence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le secret de ma vie:
Je lui dirai le culte où mon cœur est lié,
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.
Mais, dussé-je au supplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
Va, tu peux amener mon frère dans ces lieux.
Rappelle cet esclave.

SCÈNE IV.

ZAIRE *seule.*

O Dieu de mes aïeux!
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduise, & que ton œil m'éclaire!



SCÈNE V.

ZAIRE, L'ESCLAVE.

ZAÏRE.

Allez dire au chrétien qui marche fur vos pas ;
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
(*à part.*)
Allons, raffure-toi, malheureufe Zaïre !

SCÈNE VI.

OROSMANE, CORASMIN, L'ESCLAVE.

OROSMANE.

Que ces momens, grand Dieu, font lents pour ma fureur !
(*à l'efclave.*)
Et bien ! que t'a-t-on dit ? réponds, parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur ;
On n'a jamais fenti de fi vives alarmes.
Elle a pâli, tremblé, fes yeux verfaient des larmes ;
Elle m'a fait-fortir, elle m'a rappelé,
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à fes yeux doit fe rendre.

OROSMANE.

(*à l'efclave.*) (*à Corafmin.*)
Allez, il me fuffit..... Ote-toi de mes yeux,

Laiſſe-moi : tout mortel me devient odieux.
Laiſſe-moi ſeul, te dis-je, à ma fureur extrême :
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

ORОSMANE *ſeul.*

Ou ſuis-je ? ô Ciel, où ſuis-je ? où porté-je mes vœux ?
Zaïre, Néreſtan... couple ingrat, couple affreux !
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je reſpire,
Ce jour ſouillé par vous !... miſérable Zaïre,
Tu ne jouiras pas... Coraſmin, revenez.

SCÈNE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Ah ! trop cruel ami, quoi, vous m'abandonnez !
Venez... a-t-il paru ce rival, ce coupable ?

CORASMIN.

Rien ne paraît encore.

OROSMANE.

O nuit ! nuit effroyable !
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits ?
Zaïre !... l'infidelle !... après tant de bienfaits !
J'aurais d'un œil ſerein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable :
J'aurais ſu, dans l'horreur de la captivité,
Conſerver mon courage & ma tranquillité ;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime !

CORASMIN.

Eh ! que prétendez-vous dans cette horreur extrême ?
Quel eſt votre deſſein ?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris ?

CORASMIN.

Seigneur....

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance ;
Le ſérail eſt plongé dans un profond ſilence ;
Tout dort, tout eſt tranquille ; & l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas ! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe !
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ma tendreſſe !
Combien je t'adorais ! quels feux ! Ah, Coraſmin !
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin :
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui cours... Ah la cruelle !

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez ? vous, Oroſmane ? ô Cieux !

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre :
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre :
Plains Zaïre, plains-moi ; l'heure approche, ces pleurs
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah ! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entends.... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne.
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.



SCENE IX.

OROSMANE, ZAIRE ET FATIME *marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

ZAÏRE.

VIENS, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je ! est-ce-là cette voix
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois ?
Cette voix qui trahit un feu si légitime ?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime ?
Perfide !... vengeons-nous... quoi ! c'est elle ? ô Destin!

(*il tire son poignard.*)

Zaïre ! ah Dieu ! . . . ce fer échappe de ma main.

ZAÏRE *à Fatime.*

C'est ici le chemin, viens, soutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

OROSMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAÏRE.

Je marche en friſſonnant, mon cœur eſt éperdu...
Eſt-ce vous, Néreſtan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE *courant à Zaïre.*

C'eſt moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure !

ZAÏRE *tombant dans la coulice.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait ?...
Rien que de juſte... allons, j'ai puni ſon forfait.
Ah ! voici ſon amant que mon deſtin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie.

SCENE X & dernière.

OROSMANE, ZAIRE, NERESTAN, CORASMIN, FATIME, ESCLAVES.

OROSMANE.

APPROCHE, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut ſi cher ;
Mépriſable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître ;
Tu m'impoſais ici pour me déshonorer.
Va, le prix en eſt prêt, tu peux t'y préparer.

Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice ?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent par-tout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me déshonore.
Regarde, elle est ici.

NERESTAN.

Que dis-tu ? Quelle erreur !...

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NERESTAN.

Ah ! que vois-je ? Ah, ma sœur !
Zaïre !... elle n'est plus ! Ah, monstre ! Ah, jour horrible !

OROSMANE.

Sa sœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, serait-il possible ?

NERESTAN.

Barbare, il est trop vrai : viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste sang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière & les derniers adieux ;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop sensible,
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.

Hélas ! elle offenſait notre Dieu, notre loi ;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

ORosmane.

Zaïre ?... Elle m'aimait ? Eſt-il bien vrai, Fatime ?
Sa ſœur !... J'étais aimé ?

Fatime.

Cruel ! voila ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui, malgré ſoi conſtante à t'adorer,
Se flattait, eſpérait que le Dieu de ſes pères
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès ſon cœur l'avait trompée ;
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur alarmé.

Orosmane.

Tu m'en as dit aſſez. O ciel ! j'étais aimé !
Va, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage...

Nerestan.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux,
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux :
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille,
Au héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-ils prêts ? je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?

En m'arrachant le jour, ſouviens-toi des chrétiens,
Dont tu m'avais juré de briſer les liens;
Dans ſa férocité, ton cœur impitoyable
De ce trait généreux ſerait-il bien capable?
Parle; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE *allant vers le corps de Zaïre.*

Zaïre!

CORASMIN.

Hélas! Seigneur, où portez-vous vos pas?
Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare
Souffrez que Néreſtan...

NERESTAN.

Qu'ordonnes-tu, barbare?

OROSMANE *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin,
Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largeſſes
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur....

OROSMANE.

Obéis, & ne réplique pas;
Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême
D'un ſoudan qui commande, & d'un ami qui t'aime;
Va, ne perds point de tems, ſors, obéis....

(*à Néreſtan.*)

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,

Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dut m'être ſacré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe
Dont le ciel ait formé les innocens appas;
Dis-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes États;
Dis-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée;
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée. (*il ſe tue.*)

(*aux ſiens.*)

Reſpectez ce héros, & conduiſez ſes pas.

NERESTAN.

Guide-moi, Dieu puiſſant! je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que, dans mon malheur, ce ſoit moi qui te plaigne?

Fin du cinquième & dernier Acte.



VARIANTES

DE ZAIRE.

(a) Edition de 1740 :

Peut-il fuivre une loi que mon amant abhorre ?
La coutume en ces lieux plia mes premiers ans.

(b) *Ibid.*

Des Lufignan ou moi l'empire de ces lieux.

(c) *Ibid.*

Qui naquit, qui fouffrit, qui mourut en ces lieux,
Qui nous a raffemblés, qui m'amène à vos yeux.

(d) Edition de 1738 :

Mais il eft trop honteux d'avoir une faibleffe.

(e) *Ibid.*

Quel caprice odieux, que je ne conçois pas !



NOTES.

(1) Ces vers rappellent ceux de Bérénice :

Titus ! ah, plût au ciel, que, fans bleffer ta gloire,
Un rival plus puiffant voulût tenter ma foi,
Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi !
Que de fceptres fans nombre il pût payer ma flamme !
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'eft alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur eft à mes yeux.

(2) *Molière*, dans la comédie des Fâcheux, dit, en parlant des jaloux :

De ces gens dont l'amour eft fait comme la haîne.

On retrouve dans la fcène des deux amans du Dépit amoureux, plufieurs fentimens de la feconde fcène du quatrième acte entre *Orofmane* & *Zaïre* :

Madame, il fut un tems où mon ame charmée....

Plufieurs des mouvemens paffionnés du rôle de *Vendôme* fe retrouvent auffi dans celui de *Don Garcie*; perfonnage d'une comédie héroïque de *Molière*, prefque oubliée. Il n'eft pas vraifemblable que M. de *Voltaire* ait fongé à imiter ces morceaux de *Molière*; & nous n'avons fait ce rapprochement que pour faire remarquer comment les deux poëtes français qui ont le mieux connu les hommes, les deux feuls qui aient été philofophes, fe font rencontrés, lorfqu'ils ont eu à traiter des fituations analogues entre elles.

(3) Ce vers eft une imitation de celui de *Virgile*:
Nec ignara mali miferis fuccurrere difco.

(4) On trouve dans un poëme de l'abbé *du Jarry* :
Tandis que les fapins, les chênes élevés,
Satisfont en tombant aux vents qu'ils ont bravés.

(5) *Hermione* dit en parlant de *Pyrrhus* :
. . . . Il ne s'informe pas
Si l'on fouhaite ailleurs fa vie ou fon trépas.

ADELAIDE

ADELAÏDE DU GUESCLIN,

TRAGÉDIE,

Repréſentée en 1734, & repriſe en 1765.



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CETTE pièce fut jouée en 1734 sans aucun succès. M. de *Voltaire* la fit reparaître au théâtre en 1752, sous le nom du *Duc de Foix*, avec des changemens. Elle réussit alors; & c'est sous ce titre qu'elle a été d'abord insérée dans l'édition des Œuvres de l'auteur, avec la Préface suivante:

« Le fond de cette tragédie n'est point une fiction. » Un duc de Bretagne, en 1387, commanda au seigneur de *Bavalan* d'assassiner le connétable de *Clisson*: *Bavalan* le lendemain dît au duc qu'il avait » obéi: le duc alors, voyant toute l'horreur de son » crime, & en redoutant les suites funestes, s'abandonna au plus violent désespoir: *Bavalan* le laissa » quelque-tems sentir sa faute, & se livrer au repentir; enfin il lui apprit qu'il l'avait aimé assez pour » désobéir à ses ordres, &c.»

En 1765, on a donné cette pièce sous son véritable titre; elle eut le plus grand succès;

& c'eſt une des pièces de M. de *Voltaire* qui font les plus d'effet au théâtre. Lorſqu'elle parut, en 1734, il venait de publier *le Temple du Goût* : on ne voulut point ſouffrir qu'il donnât à-la-fois des leçons & des exemples. En 1765, on ne fut que juſte. Nous joignons ici le fragment d'une lettre que M. de *Voltaire* écrivit alors à un de ſes amis à Paris.

« On a tranſporté cet évènement dans d'autres tems » & dans d'autres pays, pour des raiſons particu- » lières.

» Quand vous m'apprîtes, Monſieur, qu'on jouait » à Paris une Adélaïde du Gueſclin avec quelque » ſuccès, j'étais très-loin d'imaginer que ce fût la » mienne; & il importe fort-peu au public que ce » ſoit la mienne, ou celle d'un autre. Vous ſavez ce que » j'entends par le public. Ce n'eſt pas *l'univers*, comme » nous autres barbouilleurs de papier l'avons dit quel- » quefois. Le public, en fait de livres, eſt compoſé » de quarante ou cinquante perſonnes, ſi le livre eſt » ſérieux; de quatre ou cinq cents, lorſqu'il eſt plai- » ſant; & d'environ onze ou douze cents, s'il s'agit » d'une pièce de théâtre. Il y a toujours dans Paris » plus de cinq cents mille ames qui n'entendent ja- » mais parler de tout cela.

» Il y avait plus de trente ans que j'avais hazardé » devant ce public une Adelaïde du Gueſclin, eſcor- » tée d'un duc de *Vendôme* & d'un duc de *Némours*, » qui n'exiſtèrent jamais dans l'hiſtoire. Le fond de la

» pièce était tiré des annales de Bretagne, & je l'a-
» vais ajustée comme j'avais pu au théâtre sous des
» noms supposés. Elle fut sifflée dès le 1er acte; les
» sifflets redoublèrent au second, quand on vit arri-
» ver le duc de *Nemours* blessé, & le bras en écharpe;
» ce fut bien pis lorsqu'on entendit au cinquième le
» signal que le duc de *Vendôme* avait ordonné; &
» lorsqu'à la fin le duc de *Vendôme* disait: *Es-tu con-*
» *tent, Coucy?* plusieurs bons-plaisans crièrent: *Couſſi-*
» *couſſi.*

» Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre
» cette belle réception. Je donnai, quelques années
» après, la même tragédie sous le nom du *Duc de*
» *Foix*; mais je l'affaiblis beaucoup, par respect
» pour le ridicule. Cette pièce, devenue plus mau-
» vaise, réussit assez, & j'oubliai entièrement celle
» qui valait mieux.

» Il restait une copie de cette Adélaïde entre les
» mains des acteurs de Paris; ils ont ressuscité, sans
» m'en rien dire, cette défunte tragédie; ils l'ont
» représentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734,
» sans y changer un seul mot, & elle a été accueil-
» lie avec beaucoup d'applaudissement: les endroits
» qui avaient été le plus siflés ont été ceux qui ont
» excité le plus de battemens de mains.

» Vous me demanderez auquel des deux juge-
» mens je me tiens? Je vous répondrai ce que dit un
» avocat vénitien aux sérénissimes sénateurs devant
» lesquels il plaidait: *Il meſe paſſato*, disait-il, *le voſtre*
Excellenze hanno judicato coſi, e queſto meſe, nella medeſi-



PERSONNAGES.

Le Duc de VENDOME.

Le Duc de NEMOURS.

Le Sire de COUCY.

ADELAIDE DU GUESCLIN.

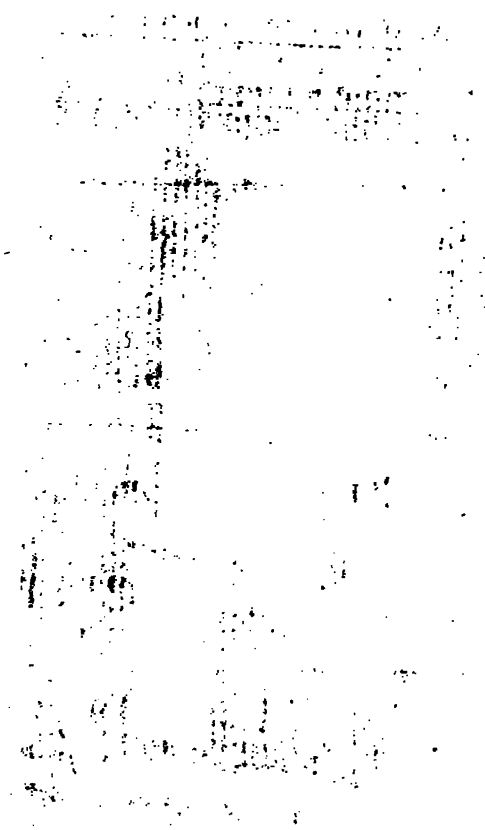
TAISE D'ANGLURE.

DANGESTE, confident du Duc de *Nemours*.

Un OFFICIER.

Un GARDE, &c.

La Scène est à Lille.



ADELAÏDE DU GUESCLIN.



H. Gravelot. inv. De Longueil. Sculp.



ADELAÏDE DU GUESCLIN, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SIRE DE COUCY, ADELAIDE.

COUCY.

DIGNE sang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français, dont il était l'appui,
Souffrez, qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Ecoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci
Les desseins, la conduite, & le cœur de Coucy ;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADELAÏDE.

Je fais quel eft Coucy ; fa noble intégrité
Sur fes lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai fans
peine.

COUCY.

Sachez que fi ma foi dans Lille me ramène,
Si, du duc de Vendôme embraffant le parti,
Mon zèle en fa faveur ne s'eft pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais & l'enlève à la France;
Mais, dans ces tems affreux de difcorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
Non que pour ce héros mon ame prévenue,
Prétende à fes défauts fermer toujours ma vue;
Je ne m'aveugle pas; je vois avec douleur
De fes emportemens l'indifcrète chaleur:
Je vois que de fes fens l'impétueufe ivreffe
L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneffe;
Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec foin,
Trop fouvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
Il eft né violent, non moins que magnanime;
Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
Du fang qui le forma je connais les ardeurs;
Toutes les paffions font en lui des fureurs :
Mais il a des vertus qui rachètent fes vices.
Et qui faurait, Madame, où placer fes fervices,
S'il ne nous fallait fuivre & ne chérir jamais
Que des cœurs fans faibleffe, & des princes parfaits?
Tout mon fang eft à lui; mais enfin cette épée

Dans celui des Français à regret s'eſt trempée ;
Ce fils de Charles Six....

ADELAÏDE.

Oſez le nommer roi ;
Il l'eſt, il le mérite.

COUCY.

Il ne l'eſt pas pour moi.
Je voudrais, il eſt vrai, lui porter mon hommage ;
Tous mes vœux ſont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
Mon bras eſt à Vendôme, & ne peut aujourd'hui
Ni ſervir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos tems, nos diſcordes ſiniſtres,
Charles qui s'abandonne à d'indignes miniſtres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité ;
Je ne peux à mon choix fléchir ſa volonté.
J'ai ſouvent, de ſon cœur aigriſſant les bleſſures,
Révolté ſa fierté par des vérités dures :
Vous ſeule à votre roi le pourriez rappeller,
Madame, & c'eſt de quoi je cherche à vous parler.
J'aſpirai juſqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
Vendôme trop heureux vous donnât cet aſile ;
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deſſein,
Accepter ſans mépris mon hommage & ma main ;
Que je pouvais unir, ſans une aveugle audace,
Les lauriers des Gueſclins aux lauriers de ma race :
La gloire le voulait ; & peut-être l'amour,
Plus puiſſant & plus doux, l'ordonnait à ſon tour ;
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois deſtinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée

Parmi les flots d'un peuple à soi-même livré,
Sans raison, sans justice, & de sang enivré.
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre.
Vendôme vint, parut, & son heureux secours
Punit leur insolence, & sauva vos beaux jours.
Quel Français, quel mortel eût pu moins entreprendre?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur,
Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur:
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire;
Il a par trop de droits mérité de vous plaire,
Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur;
Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur.
La justice & l'amour vous pressent de vous rendre:
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre:
Je me tais.... mais sachez que, pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer,
Je céderais à peine aux enfans des rois même:
Mais Vendôme est mon chef, il vous adore, il m'aime;
Coucy, ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le prince, & cède à son ami.
Je fais plus; de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au héros qui vous sert & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil sec & d'un cœur sans envie,
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous mon service & mes vœux;
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux:

Voilà mes sentimens. Si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & sur-tout la patrie.
Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
Si ce prince est à vous, il est à votre roi.

ADELAÏDE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple!
Quoi, ce cœur, (je le crois sans feinte & sans détour)
Connaît l'amitié seule & peut braver l'amour!
Il faut vous admirer, quand on sait vous connaître:
Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
Un cœur si généreux doit penser comme moi:
Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
Eh bien, de vos vertus je demande une grâce.

COUCY.

Vos ordres sont sacrés: que faut-il que je fasse!

ADELAÏDE.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
Je n'oublirai jamais combien son choix m'honore;
J'en vois toute la gloire; & quand je songe encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me sauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais, malgré son service & ma reconnaissance,

Il faut par des refus répondre à fa conftance :
Sa paffion m'afflige : il eft dur à mon cœur,
Pour prix de tant de foins, de caufer fon malheur.
A ce prince, à moi-même, épargnez cet outrage,
Seigneur : vous pouvez tout fur ce jeune courage.
Souvent on vous a vu, par vos confeils prudens,
Modérer de fon cœur les tranfports turbulens.
Daignez débarraffer ma vie & ma fortune,
De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.
De plus fières Beautés, de plus dignes appas
Brigueront fa tendreffe, où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel tems pour l'hyménée !
Des armes de mon roi Lille eft environnée;
J'entends de tous côtés les clameurs des foldats,
Et les fons de la guerre, & les cris du trépas.
La terreur me confume ; & votre prince ignore
Si Nemours... fi fon frère, hélas ! refpire encore.
Ce frère qu'il aima... ce vertueux Nemours...
On difait que la Parque avait tranché fes jours.
Que la France en aurait une douleur mortelle !
Seigneur, au fang des rois il fut toujours fidèle.
S'il eft vrai que fa mort... excufez mes ennuis,
Mon amour pour mes rois, & le trouble où je fuis.

COUCY.

Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,
Et de tous vos fecrets l'entretenir vous-même ;
Il va venir, Madame, & peut-être vos vœux....

ADELAÏDE.

Ah ! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce prince, & fi, dans mes alarmes,

Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi de ce triste embarras,
Daignez tourner ailleurs ses desseins & ses pas.
Pleurante & désolée, empêchez qu'il me voie.

COUCY.

Je plains cette douleur où votre ame est en proie;
Et loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux;
Mais quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire:
Je ne puis rien de plus: le prince est soupçonneux;
Je lui serais suspect en expliquant vos vœux.
Je sais à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie:
Je vous perdrais peut-être, & mon soin dangéreux,
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme.
Je crains de l'affliger; je crains de vous trahir;
Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
Madame; & puisqu'enfin la France vous est chère,
Rendez-lui ce héros qui ferait son appui:
Je vous laisse y penser, & je cours près de lui.
Adieu, Madame.

SCÈNE II.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

Où suis-je? hélas! tout m'abandonne.
Nemours... de tous côtés le malheur m'environne.
Ciel! qui m'arrachera de ce cruel séjour?

TAÏSE.

Quoi! du duc de Vendôme, & le choix, & l'amour,
Quoi! ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les Beautés dont la France est remplie,
Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés?

ADEDAÏDE.

Ici du haut des cieux du Guesclin me contemple;
De la fidélité ce héros fut l'exemple:
Je trahirais le sang qu'il versa pour nos lois,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

TAÏSE.

Quoi! dans ces tristes tems de ligues & de haînes,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfans des rois sont divisés entre eux;
Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs & pour en être aimée,

Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas?

ADELAÏDE *en pleurant.*

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

TAÏSE.

Ah! le devoir tout seul fait-il verser des larmes?
Si Vendôme vous aime, & si, par son secours....;

ADELAÏDE.

Laisse là ses bienfaits, & parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris? sait-on s'il vit encore?

TAÏSE.

Voilà donc en effet le soin qui vous dévore,
Madame?

ADELAÏDE.

Il est trop vrai: je l'avoue, & mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle se justifie;
Et si Nemours n'est plus, sa mort finit ma vie.

TAÏSE.

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi?

ADELAÏDE.

Le secret de Nemours dépendait-il de moi?
Nos feux, toujours brûlans dans l'ombre du silence,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
Séparés l'un de l'autre, & sans cesse présens,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidens;
Et Vendôme, sur-tout, ignorant ce mystère,
Ne sait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
Dans les murs de Paris.. Mais, ô soins superflus!

Je te parle de lui, quand peut-être il n'eſt plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée!
O tems où, de Nemours en ſecret adorée,
Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant!
La guerre a tout détruit. Fidèle au roi ſon maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être;
Il partit, & mon cœur qui le ſuivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile;
Je voulus rendre au roi cette ſuperbe ville;
Nemours à ce deſſein devait ſervir d'appui,
L'amour me conduiſait, je feſais tout pour lui.
C'eſt lui qui, d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il expoſa mes jours, pour lui ſeul réſervés,
Jours triſtes! jours affreux, qu'un autre a conſervés!
Ah! qui m'éclaircira d'un deſtin que j'ignore?
Français, qu'avez-vous fait du héros que j'adore?
Ses lettres, autrefois, chers gages de ſa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir juſqu'à moi.
Son ſilence me tue, hélas! il ſait peut être
Cet amour qu'à mes yeux ſon frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conſpire à m'alarmer;
Et mon amant eſt mort, ou ceſſe de m'aimer!
Et, pour comble de maux, je dois tout à ſon frère!

TAÏSE.

Cachez bien à ſes yeux ce dangéreux myſtère:
Pour vous, pour votre amant, redoutez ſon courroux.
Quelqu'un vient.

ADELAÏDE.

C'eſt lui-même ! ô Ciel !

TAÏSE.

Contraignez-vous.



SCENE III.

LE DUC DE VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

VENDÔME.

J'OUBLIE à vos genoux, charmante Adélaïde, (*a*)
Le trouble & les horreurs où mon deſtin me guide.
Vous ſeul adouciſſez les maux que nous ſouffrons ;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous reſpirons.
La diſcorde ſanglante afflige ici la terre ;
Vos jours ſont entourés des pièges de la guerre.
J'ignore à quel deſtin le ciel veut me livrer ; (1)
Mais ſi d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, ſans vous obſcure & languiſſante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Ecartent le tonnerre & bravent les deſtins ;
Ou, ſi le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux & périt trop heureux.

ADELAÏDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour, ſervent à me confondre,

Prince.... Que lui dirai-je ? & comment lui répondre ?
Ainſi, Seigneur.... Coucy ne vous a point parlé ?

VENDÔME.

Non, Madame.... D'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémiſſant à ma tendreſſe extrême ?
Vous parlez de Coucy, quand Vendôme vous aime.

ADELAÏDE.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ſes ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chériſſiez d'une amitié ſi tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à ſa cendre,
Au milieu des combats, & près de ſon tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau ?

VENDÔME.

Ah ! je jure par vous, vous qui m'êtes ſi chère,
Par les doux noms d'amans, par le ſaint nom de frère,
Que Nemours, après vous, fut toujours à mes yeux
Le plus cher des mortels & le plus précieux.
Lorſqu'à mes ennemis ſa valeur fut livrée,
Ma tendreſſe en ſouffrit, ſans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et, pour m'en conſoler, mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée,
Son infidelle voix vous a mal informée :
Si mon frère était mort, doutez-vous que ſon roi,
Pour m'apprendre ſa perte, eût dépêché vers moi ?
Ceux que le ciel forma d'une race ſi pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,
Et protecteurs des lois que l'honneur doit dicter,
Même en ſe combattant, ſavent ſe reſpecter.

A sa perte, en un mot, donnons moins de créance:
Un bruit plus vraisemblable & m'afflige & m'offense:
On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

ADELAÏDE.

Seigneur, il est vivant?

VENDÔME.

Je lui pardonne, hélas!
Qu'au parti de son roi son intérêt le range;
Qu'il le défende ailleurs, & qu'ailleurs il le venge,
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens:
Mais se mêler ici parmi les assiégeans!
Me chercher, m'attaquer, moi, son ami, son frère!...

ADELAÏDE.

Le roi le veut, sans doute.

VENDÔME.

Ah! destin trop contraire!
Se pourrait-il qu'un frère, élevé dans mon sein,
Pour mieux servir le roi, levât sur moi sa main?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADELAÏDE.

Lui?

VENDÔME.

C'est trop d'amertume en des momens si doux.
Malheureux par un frère, & fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, & bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen & vos charmes.
Qu'attendez-vous? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, & qui m'est si bien dû.

ADELAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame eſt pénétrée;
La mémoire à jamais m'en eſt chère & ſacrée:
Mais c'eſt trop prodiguer vos auguſtes bontés,
C'eſt mêler trop de gloire à mes calamités,
Et cet honneur....

VENDÔME.

Comment! ô Ciel! qui vous arrête?

ADELAÏDE.

Je dois....



SCÈNE IV.

VENDOME, ADELAIDE, TAISE, COUCY.

COUCY.

PRINCE, il eſt tems, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis ſont aux pieds des remparts.
Echauffez nos guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

VENDÔME.

Ah! courons: dans l'ardeur qui me preſſe,
Quoi! vous n'oſez d'un mot raſſurer ma tendreſſe!
Vous détournez les yeux! vous tremblez! & je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne ſont pas pour moi!

COUCY.

Le tems preſſe.

VENDÔME.

Il eſt tems que Vendôme périſſe.

Il n'eſt point de français que l'amour aviliſſe.
Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire, & je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort que je déſire eſt moins barbare qu'elle.

ADELAÏDE

Ah! Seigneur, modérez cet injuſte couroux;
Autant que je le dois, je m'intéreſſe à vous.
J'ai payé vos bienfais, mes jours, ma délivrance,
Par tous les ſentimens qui ſont en ma puiſſance;
Senſible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDÔME.

Ah! que vous ſavez bien le chemin de mon cœur!
Que vous ſavez mêler la douceur à l'injure!
Un ſeul mot m'accablait, un ſeul mot me raſſure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux

SCÈNE V.

ADELAIDE, TAISE.

TAÏSE.

VOUS voyez ſans pitié ſa tendreſſe alarmée?

ADELAÏDE.

Eſt-il bien vrai? Nemours ſerait-il dans l'armée?
O diſcorde fatale! amour plus dangéreux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCÈNE PREMIERE.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse;
C'est vous dont l'esprit ferme & les yeux pénétrans
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquile courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage!
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en serez maître:
Vous l'avez su régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette utile vertu:
Qui sait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, & je vous ai suivi.
Dans l'ardeur du combat, je vous ai peu servi;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillans, ce superbe guerrier.

Vous

Vous l'avez pris vous-même, &, maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDÔME.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti, malgré moi, de nouvelles alarmes?
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé:
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse;
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions:
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Francais. (2)

COUCY.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la maison royale,
Ces tristes factions, céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie;
Que leur joug est pesant; qu'on aime la patrie;
Que le sang des Capets est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux, divisés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux soient notre unique ombrage.
Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher?

Le fort au prince anglais voulut nous attacher:
De votre fang, du fien, la querelle eft commune;
Vous fuivez fon parti, je fuis votre fortune.
Comme vous, aux Anglais le deftin m'a lié;
Vous, par le droit du fang; moi, par notre amitié:
Permettez-moi ce mot... Eh quoi! votre ame émue...

VENDÔME.

Ah! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

SCENE II.

VENDOME, LE DUC DE NEMOURS, COUCY, Soldats, Suite.

VENDÔME.

Il foupire, il paraît accablé de regrets.

COUCY.

Son fang fur fon vifage a confondu fes traits;
Il eft bleffé fans doute.

NEMOURS *dans le fond du théâtre.*

Entreprife funefte!
Qui de ma trifte vie arrachera le refte?
Où me conduifez-vous?

VENDÔME.

Devant votre vainqueur;
Qui fait d'un ennemi refpecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS *fe tournant vers fon écuyer.*

Je ne crains que de vivre;
Sa préfence m'accable, & je ne puis pourfuivre.

Il ne me connaît plus, & mes ſens attendris......

VENDÔME.

Quelle voix, quels accens ont frappé mes eſprits?

NEMOURS *le regardant.*

M'as-tu pu méconnaître?

VENDÔME *l'embraſſant.*

Ah, Nemours! ah, mon frère!

NEMOURS.

Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpère.
Je ne le ſuis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDÔME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah! moment plein de charmes!
Ah! laiſſe-moi laver ton ſang avec mes larmes.
(*à ſa ſuite.*)
Avez-vous par vos ſoins....

NEMOURS.

Oui, leurs cruels ſecours
Ont arrêté mon ſang, ont veillé ſur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDÔME.

Ne te détourne point, ne crains point mon reproche.
Mon cœur te fut connu; peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage
Hélas! que je te plains!

NEMOURS.

Je te plains davantage

De haïr ton pays, de trahir ſans remords,
Et le roi qui t'aimait, & le ſang dont tu ſors. (3)

VENDÔME.

Arrête! Epargne-moi l'infâme nom de traître;
A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Frémis d'empoiſonner la joie & les douceurs
Que ce tendre moment doit verſer dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte!

NEMOURS.

Quel jour!

VENDÔME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il eſt affreux.

VENDÔME.

N'importe;
Tu vis, je te revois, & je ſuis trop heureux.
O Ciel! de tous côtés vous rempliſſez mes vœux!

NEMOURS.

Je te crois. On diſait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'eſt ainſi qu'on aime)
Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.

VENDÔME.

J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
Oui, j'aime avec fureur: une telle alliance
Semblait pour mon bonheur attendre ta préſence;
Oui, mes reſſentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.

(*à un officier de ſa ſuite.*)

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,

Jetés par le deſtin dans des partis contraires,
Pour marcher déſormais ſous le même étendard,
De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'un regard.
(à Nemours.)
Ne blâme point l'amour où ton frère eſt en proie ;
Pour me juſtifier il ſuffit qu'on la voie.

NEMOURS.

O Ciel..... elle vous aime !.....

VENDÔME.

Elle le doit, du moins ;
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins ;
Il n'en eſt plus, je veux que rien ne nous ſépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'inſulter ?
Me connais-tu ? ſais-tu ce que j'oſe attenter ?
Dans ces funeſtes lieux ſais-tu ce qui m'amène ?

VENDÔME.

Oublions ces ſujets de diſcorde & de haîne.



SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY.

VENDÔME.

MADAME, vous voyez que du ſein du malheur,
Le ciel qui nous protège a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu, je vous aime, & je retrouve un frère ;
Sa préſence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADELAÏDE.

Le voici ! malheureuse ! ah, cache au moins tes pleurs !

NEMOURS *entre les bras de son écuyer.*

Adélaïde..... ô Ciel !..... c'en est fait, je me meurs.

VENDÔME.

Que vois-je ! Sa blessure à l'instant s'est r'ouverte !
Son sang coule !

NEMOURS.

Est-ce à toi de prévenir ma perte ?

VENDÔME.

Ah ! mon frère !

NEMOURS.

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADELAÏDE.

Ciel !.. Nemours.....

NEMOURS *à Vendôme.*

Laisse-moi.

VENDÔME.

Je ne te quitte pas.

SCÈNE IV.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

On l'emporte : il expire ! il faut que je le suive.

TAÏSE.

Ah ! que cette douleur se taise & se captive.
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il faut songer
Qu'un rival violent..

ADELAÏDE.

Je ſonge à ſon danger.
Voilà ce que l'amour & mon malheur lui coûte!
Taïſe, c'eſt pour moi qu'il combattait ſans doute.
C'eſt moi que dans ces murs il oſait ſecourir;
Il ſervait ſon monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de ſoins! quel fruit de ſa conſtance!
Hélas! mon tendre amour accuſait ſon abſence:
Je demandais Nemours, & le ciel me le rend;
J'ai revu ce que j'aime, & l'ai revu mourant;
Ces lieux ſont teints du ſang qu'il verſait à ma vue.
Ah! Taïſe, eſt-ce ainſi que je lui ſuis rendue?
Va le trouver, va cours auprès de mon amant.

TAÏSE.

Eh! ne craignez-vous pas que tant d'empreſſement
N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime?
Tremblez de découvrir...

ADELAÏDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïſe, il reçoit des ſecours!
Une autre a le bonheur d'avoir ſoin de ſes jours!
Il faut que je le voie, & que de ſon amante
La faible main s'uniſſe à ſa main défaillante.
Hélas! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés...

TAÏSE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez;
Reprenez vos eſprits.

ADELAÏDE.

Rien ne m'en peut diſtraire.

SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

AH, Prince, en quel état laiſſez-vous votre frère?

VENDÔME.

Madame, par mes mains ſon ſang eſt arrêté.
Il a repris ſa force & ſa tranquilité.
Je ſuis le ſeul à plaindre, & le ſeul en alarmes;
Je mouille en frémiſſant mes lauriers de mes larmes;
Et je hais ma victoire & mes proſpérités,
Si je n'ai par mes ſoins vaincu vos cruautés;
Si votre incertitude, alarmant mes tendreſſes,
Oſe encor démentir la foi de vos promeſſes.

ADELAÏDE.

Je ne vous promis rien: vous n'avez point ma foi;
Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je doi.

VENDÔME.

Quoi! lorſque de ma main je vous offrais l'hommage!...

ADELAÏDE.

D'un ſi noble préſent j'ai vu tout l'avantage;
Et, ſans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par de juſtes reſpects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait ſur moi d'un empire ſuprême;
Tout vous a fait penſer qu'un rang ſi glorieux,
Préſenté par vos mains, éblouirait mes yeux.

Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
Je vais vous offenser ; je me fais violence ;
Mais, réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la différence ;
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne connétable en mon cœur a transmis
La haîne qu'un français doit à ses ennemis ;
Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDÔME.

Je suis, je l'avoûrai, surpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage ;
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
Vous avez fait, Madame, une secrète étude
Du mépris, de l'insulte & de l'ingratitude ;
Et votre cœur, enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
Mais, vous qui m'outragez, me connoissez-vous bien ?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
Vous qui me devez tout ; vous qui, sans ma défense,
Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
De ces mêmes Français, à qui vous vous vantez
De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez !

Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie ? (*b*)

ADELAÏDE.

Oui, vous m'avez ſauvée : oui, je vous dois la vie;
Mais, Seigneur, mais, hélas ! n'en puis-je diſpoſer ?
Me la conſerviez-vous pour la tyranniſer ?

VENDÔME.

Je deviendrai tyran ; mais moins que vous, cruelle !
Mes yeux liſent trop bien dans votre ame rebelle ;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raiſons,
Je vois mon déshonneur, je vois vos trahiſons.
Quel que ſoit l'inſolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
C'eſt lui ſeul déſormais que mon bras va chercher ;
De ſon cœur tout-ſanglant j'irai vous arracher ;
Et ſi, dans les horreurs du ſort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur eſt capable,
Je la mettrai, perfide ! à vous déſeſpérer.

ADELAÏDE.

Non, Seigneur, la raiſon ſaura vous éclairer.
Non, votre ame eſt trop noble, elle eſt trop élevée
Pour opprimer ma vie, après l'avoir ſauvée.
Mais ſi votre grand cœur s'aviliſſait jamais
Juſqu'à perſécuter l'objet de vos bienfaits ;
Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous reſ-
pecter ;
Je vous ferai rougir de me perſécuter,
Et je conſerverai, malgré votre menace,
Une ame ſans courroux, ſans crainte & ſans audace

VENDÔME.

Arrêtez ! pardonnez aux tranſports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous déſeſpérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence,
D'une cour qui me hait embraſſe la défenſe;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi;
Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
Vos diſcours ſont les ſiens. Ah ! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger ?
Aimez : il ſuffira d'un mot de votre bouche.

ADELAÏDE.

Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche,
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler, que vos mains les eſſuient.
Devenez aſſez grand pour m'apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laiſſez-moi toute entière à la reconnaiſſance.

VENDÔME.

Le ſeul Coucy, ſans doute, a votre confiance;
Mon outrage eſt connu; je ſais vos ſentimens.

ADELAÏDE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui :
Imitez ſa grande ame, & penſez comme lui.

SCENE VI.

VENDOME *seul.*

EH bien, c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux sans rougir étale mon injure:
De tant de trahisons l'abyme est découvert;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu!
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'Amour même;
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure!

SCENE VII.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

PRINCE; me voilà prêt: disposez de mon bras....
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire?

VENDÔME.

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux!

COUCY.

Eh bien, de vos ſoupçons quel eſt l'objet, qui?

VENDÔME.

Vous.

Vous, dis-je; & du refus qui vient de me confondre,
C'eſt vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je ſais qu'Adélaïde ici vous a parlé;
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé;
Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
Interprète muet de votre intelligence,
Elle cherche à me fuir, & vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter?

VENDÔME.

Je le veux.

COUCY.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire?
M'eſtimez-vous encore, & pourrez-vous me croire?

VENDÔME.

Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux,
Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus inſigne,
Et vous allez juger ſi mon ame en eſt digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que, de ſa vie heureux libérateur,
Vous euſſiez par vos ſoins, par cet amour ſincère,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.

Moi, plus ſoldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de ſéduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, & ſouvent ſi perfide,
Peu fait pour mon eſprit peut-être trop rigide,
Je lui parlai d'hymen; & ce nœud reſpecté,
Reſſerré par l'eſtime & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des deſtins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle ſemée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funeſtes accès;
J'en approuvai la cauſe, & j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes;
D'un œil indifférent j'ai regardé ſes charmes.
Libre & juſte auprès d'elle, à vous ſeul attaché;
J'ai fait-valoir les feux dont vous êtes touché;
J'ai de tous vos bienfaits rappellé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire;
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu;
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous ſeul, & je me rends juſtice;
Et ſi ce n'eſt aſſez d'un ſi grand ſacrifice,
S'il eſt quelque rival qui vous oſe outrager,
Tout mon ſang eſt à vous, & je cours vous venger.

VENDÔME.

Ah! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le deſtin dans toi me donne un ſecond frère;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer:
Mon cœur.....

COUCY.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié. (*c*)
Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des Lis.
Je vous le dis encore au sein de votre gloire;
Et vos lauriers brillans, cueillis par la victoire,
Pourront sur votre front se flétrir désormais,
S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'Etat, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages;
Gardez d'être réduit au hazard dangéreux,
De vous voir, ou trahir, ou prévenir par eux.
Passez-les en prudence, aussi-bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;
Gouvernez la fortune, & sachez l'asservir;
C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir:
Ses retours sont fréquens, vous devez les connaître.
Il est beau de donner la paix à votre maître.
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit; que la raison vous guide.

VENDÔME.

Brave & prudent Coucy, crois-tu qu'Adélaïde
Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous unissait tous deux?

Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

COUCY.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire :
Mais qu'importent pour vous ses vœux & ses desseins ?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
De l'Etat déchiré répara les ruines ;
Quand seul il arrêta, dans nos champs inondés,
De l'empire germain les torrens débordés ;
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?
Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maitresse ?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir ?
Le salut de l'Etat dépend-il d'un soupir ?
Aimez ; mais en héros qui maîtrise son ame,
Qui gouverne à-la-fois ses Etats & sa flamme.
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir.
Je voudrais fairé plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce ;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force,
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos ;
Il est tyran du faible, esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne ?
Vos autres ennemis par vous sont abattus,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME.

Le sort en est jetté, je ferai tout pour elle ;
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle :
Ses lois seront mes lois, son roi sera le mien ;
Je n'aurai de parti, de maître que le sien.

Posseſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me réconcilie,
Je lirai dans ſes yeux mon ſort & mon devoir:
Mon cœur eſt enivré de cet heureux eſpoir.
Enfin, plus de prétexte à ſes refus injuſtes;
Raiſon, gloire, intérêt, & tous ces droits auguſtes
Des princes de mon ſang & de mes ſouverains,
Sont des liens ſacrés, reſſerrés par ſes mains.
Du roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne:
La vertu le conſeille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,
Sceller tous les ſermens que je fais à l'amour;
Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

COUCY.

Souffrez donc, près du roi, que mon zèle me guide;
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant;
Mais ſi d'un ſi grand cœur une femme diſpoſe,
L'effet en eſt trop beau pour en blâmer la cauſe;
Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faibleſſe, & rend grâce à l'amour.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

COMBAT infortuné, deftin qui me pourfuis!
O mort, mon feul recours, douce mort qui me fuis!
Ciel! n'as-tu confervé la trame de ma vie,
Que pour tant de malheurs, & tant d'ignominie?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah! mortel défefpoir!
Elle ofe me parler, & moi je le fouhaite!

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette!
Vos jours font en péril, & ce fang agité....

NEMOURS.

Mes déplorables jours font trop en fureté.
Ma bleffure eft légère; elle m'eft infenfible:
Que celle de mon cœur eft profonde & terrible!

DANGESTE.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de fi chers ennemis.

Il est dur de tomber dans des mains étrangères ;
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère ! ah, malheureux !

DANGESTE.

Il vous était lié
Par les nœuds les plus saints d'une pure amitié.
Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable !

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté ; son amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant ?

NEMOURS.

Je l'aime, & je me hais !
Et, dans les passions de mon ame éperdue,
La voix de la nature est encore entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu ;
J'en ai vu quelque tems frémir votre vertu :
Mais le roi l'ordonnait, & tout vous justifie.
L'entreprise était juste, aussi-bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef ; & tous ceux d'un soldat ;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illustre, & vos fers honorables.
On a perdu bien-peu, quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.

Du Guefclin, des Français l'amour & le modèle,
Aux Anglais fi terrible, à fon roi fi fidèle,
Vit fes honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois fa main puiffante a langui dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fièr & plus à craindre ;
Et fon vainqueur tremblant fut bientôt feul à plaindre.
Du Guefclin, nom facré, nom toujours précieux !
Quoi, ta coupable nièce évite encor mes yeux !
Ah ! fans doute, elle a dû redouter mes reproches ;
Ainfi donc, cher Dangefte, elle fuit tes approches ?
Tu n'as pu lui parler ?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt....

NEMOURS.

Ah ! pardonne à mon cœur interdit.
Trop chère Adélaïde ! Eh bien, quand tu l'as vue ;
Parle, à mon nom du moins paraiffait-elle émue ?

DANGESTE.

Votre fort en fecret paraiffait la toucher ;
Elle verfait des pleurs, & voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure, & m'outrage ! elle pleure, & m'opprime !
Son cœur, je le vois bien, n'eft pas né pour le crime.
Pour me facrifier elle aura combattu ;
La trahifon la gêne, & pèfe à fa vertu :
Faible foulagement à ma fureur jaloufe !
T'a-t-on dit, en effet, que mon frère l'époufe ?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter ?

NEMOURS.

Il l'épouse ! à ma honte elle vient insulter.
Ah Dieu !

SCÈNE II.

ADELAIDE, NEMOURS.

ADELAÏDE.

Le ciel vous rend à mon ame attendrie ;
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois, cher Prince, & mon cœur empressé..
Juste Ciel ! quel regards, & quel accueil glacé ?

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Est d'un cœur généreux ; mais il doit me surprendre.
Vous aviez en effet besoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras.
Libre dans vos amours, & sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADELAÏDE.

Hélas ! que dites-vous ? Quelle fureur subite...

NEMOURS.

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

ADELAÏDE.

Mon changement ? Nemours !

NEMOURS.

A vous ſeule aſſervi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi;
C'eſt le ſort des amans, & ma honte eſt commune.
Mais que vous inſultiez vous-même à ma fortune!
Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon ſang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
Et que vous oſiez joindre à l'horreur qui m'accable,
D'une fauſſe pitié l'affront inſupportable!
Qu'à mes yeux...

ADELAÏDE.

Ah! plutôt donnez-moi le trépas.
Immolez votre amante, & ne l'accuſez pas.
Mon cœur n'eſt point armé contre votre colère;
Cruel, & vos ſoupçons manquaient à ma misère.
Ah! Nemours, de quels maux nos jours empoiſonnés...

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, & vous m'abandonnez!

ADELAÏDE.

Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême,
Tout, juſqu'à vos ſoupçons: jugez ſi je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez? qui, vous! Et Vendôme à l'inſtant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend.
Lui-même il m'a vanté ſa gloire & ſa conquête.
Le barbare! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt...

ADELAÏDE.

Ah! cruel, me faut-il employer

Les momens de vous voir à me justifier ?
Votre frère, il est vrai, persécute ma vie,
Et par un fol amour, & par sa jalousie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, Seigneur ? par ses bienfaits.
J'atteste ici le ciel, témoin de ma conduite...
Mais pourquoi l'attester ? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentimens,
Au secours inutile & honteux des sermens ?
Non, non, vous connaissez le cœur d'Adélaïde;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible & timide.

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime.

ADELAÏDE.

Ah! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il sauva vos beaux jours.

ADELAÏDE.

Il sauva votre bien.
Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
Au roi que nous servons il promit de me rendre;
Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, Seigneur, à sa flamme funeste,
Par un refus constant, mais tranquille & modeste,
Et mêlé du respect que je devrai toujours
A mon libérateur, au frère de Nemours.
Mais mon respect l'enflamme, & mon refus l'irrite.
J'anime, en l'évitant, l'ardeur de sa poursuite.
Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir; (*d*)

Lui plaire eſt ma grandeur, l'aimer eſt mon devoir.
Qu'il eſt loin, juſte Dieu ! de penſer que ma vie,
Que mon ame à la vôtre eſt pour jamais unie,
Que vous cauſez les pleurs dont mes yeux ſont chargés,
Que mon cœur vous adore, & que vous m'outragez !
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon ſupplice,
Lui par ſa paſſion, vous par votre injuſtice ;
Vous, Nemours, vous, ingrat ! que je vois aujourd'hui,
Moins amoureux peut-être, & plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en eſt trop... pardonnez... voyez mon ame en proie
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
Digne & charmant objet d'amour & de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
Glorieux, ſatisfait, dans un ſort ſi contraire.
Tout captif que je ſuis, j'ai pitié de mon frère.
Il eſt le ſeul à plaindre avec votre courroux ;
Et je ſuis ſon vainqueur, étant aimé de vous.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE.

VENDÔME.

Connaissez donc enfin juſqu'où va ma tendreſſe,
Et tout votre pouvoir, & toute ma faibleſſe :
Et vous, mon frère, & vous, ſoyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin,
Ce que votre amitié, ce que votre prière,

Les

Les conſeils de Coucy, le roi, la France entière,
Exigeaient de Vendôme, & qu'ils n'obtenaient pas;
Soumis & ſubjugué, je l'offre à ſes appas.
L'amour, qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Je prends mes lois de vous, votre maître eſt le mien;
De mon frère, & de moi, ſoyez l'heureux lien.
Soyez-le de l'État, & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la cour un ſi grand changement.
Moi, ſans perdre de tems, dans ce jour d'allégreſſe,
Qui m'a rendu mon roi, mon frère & ma maitreſſe,
D'un bras vraiment français, je vais, dans nos remparts,
Sous nos Lis triomphans briſer les Léopards.
Soyez libre, partez, & de mes ſacrifices
Allez offrir au roi les heureuſes prémices.
Puiſſé-je à ſes genoux préſenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui d'un prince ennemi fait un ſujet fidèle,
Changé par ſes regards, & vertueux par elle!

NEMOURS. (*à part.*)

Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler!
(*à Adélaïde.*)
Prononcez notre arrêt, Madame, il faut parler.

VENDÔME.

Eh quoi! vous demeurez interdite & muette?
De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite?

Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné, proscrit par votre haîne.

ADELAÏDE.

Seigneur, mon cœur est juste ; on ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés, & haïr vos bienfaits :
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France ;
Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux ;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
Vos desseins ont, sans doute, une source plus pure ;
Vous avez consulté le devoir, la nature ;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

VENDÔME.

L'amour seul a tout fait, & c'est-là mon malheur ;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe !
Dussé-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel est prêt ; venez.

NEMOURS.

Vous osez ?...

ADELAÏDE.

Non, Seigneur.
Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le sort met entre nous un obstacle éternel.
Je ne puis être à vous.

VENDÔME.

Nemours... ingrate... Ah Ciel !

C'en eſt donc fait... mais non... mon cœur ſait ſe
contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ſes premiers tranſports étouffer mon amour ;
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri ſans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Mais je vous rends juſtice ; & ces ſéductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions ;
L'eſpoir qu'on donne à peine, afin qu'on le ſaiſiſſe,
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un ſexe auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain.
Je ſuis libre par vous : cet art que je déteſte,
Cet art qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte ;
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & ſouffrir des mépris.
Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache ;
Je lui cède avec joie un poiſon qu'il m'arrache ; (4)
Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vous unir,
Perfide ! & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

ADELAÏDE.

Je devrais ſeulement vous quitter & me taire ;
Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chère.
Votre frère eſt préſent, & mon honneur bleſſé
Doit repouſſer les traits dont il eſt offenſé.
Pour un autre que vous ma vie eſt deſtinée ;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée. (e)
Oui, j'aime ; & je ſerais indigne, devant vous,
De celui que mon cœur s'eſt promis pour époux,
Indigne de l'aimer, ſi, par ma complaiſance,

J'avais à votre amour laiſſé quelque eſpérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, & qui n'eſt plus à moi.
Je vous devais beaucoup ; mais une telle offenſe
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaiſſance :
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne ſont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haîne.
J'ai rejetté vos vœux, que je n'ai point bravés ;
J'ai voulu votre eſtime, & vous me la devez.

VENDÔME.

Je vous dois ma colère, & ſachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc ! vous attendiez, pour oſer m'accabler,
Que Nemours fût préſent, & me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si... mais il n'a point vu vos funeſtes appas ;
Mon frère trop heureux ne vous connaiſſait pas.
Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais, mon cœur ne peut feindre long-
tems :
Je vous traîne à l'autel, à ſes yeux expirans ;
Et ma main, ſur ſa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le ſang les flambeaux d'hyménée.
Je ſais trop qu'on a vu, lâchement abuſés,
Pour des mortels obſcurs, des princes mépriſés ;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Juſqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vue.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

VENDÔME.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez...

NEMOURS.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes transports au silence :
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.
Connais un désespoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

VENDÔME.

Toi, cruel ! toi, Nemours !

NEMOURS.

Oui, depuis deux années,
L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie ;
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie :
Par tes égaremens juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux, dans ce sang dont je sors,
L'excès des passions qui dévorent une ame ;
La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
Mon frère est mon rival, & je l'ai combattu ;
J'ai fait-taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,

J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime:
Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
Ni le lieu, ni le tems, ni ſur-tout ton courage;
Je n'ai vu que ma flamme, & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié;
Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié:
Auſſi-bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête:
A la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup, ta cruauté jalouſe
Traîne aux pieds des autels ta ſœur & mon épouſe.
Frappe, dis-je: oſes-tu?

VENDÔME.

Traître, c'en eſt aſſez.
Qu'on l'ôte de mes yeux: Soldats, obéiſſez.

ADELAÏDE.

(*aux ſoldats.*)

Non demeurez, cruels... Ah! Prince, eſt-il poſſible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
Seigneur!

NEMOURS.

Vous, le prier? plaignez-le plus que moi.
Plaignez-le: il vous offenſe, il a trahi ſon roi.
Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même;
Je ſuis vengé de toi: l'on te hait, & l'on m'aime.

ADELAÏDE.

(*à Nemours.*) (*à Vendôme.*)

Ah, cher Prince!... Ah, Seigneur! voyez à vos genoux...

VENDÔME.

(*aux soldats.*) (*à Adélaïde.*)
Qu'on m'en réponde, allez...Madame, levez-vous.
Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

ADELAÏDE.

Je ne vous quitte pas : Ecoutez-moi, Seigneur!

VENDÔME.

Eh bien, achevez donc de décider mon cœur :
Parlez.



SCENE IV.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE, COUCY, DANGESTE, UN OFFICIER, SOLDATS.

COUCY.

J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est par-tout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDÔME.

Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas

Du fruit de votre haîne, & de vos attentats:
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'officier.*) (*à Coucy.*)
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCENE V.

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

Le feriez-vous, Seigneur? auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre, & ceux de la nature?
Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier!

NEMOURS.

Non: mais suis-je réduit à me justifier?
Coucy, ce peuple est juste; il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle, & que Charle est son maître.

COUCY.

Ecoutez: ce serait le comble de mes vœux,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée,
A nos dissensions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet État par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrace.
Rapprochez les partis; unissez-vous à moi
Pour calmer votre frère, & fléchir votre roi,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas ; vos ſoins ſont inutiles.
Si la diſcorde ſeule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haîne avaient conduit mes pas,
Vous pourriez eſpérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires
Un obſtacle plus grand s'oppoſe à ce retour.

COUCY.

Et quel eſt-il, Seigneur ?

NEMOURS.

Ah ! reconnais l'amour ;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

COUCY.

Ciel ! faut-il voir ainſi, par des caprices vains,
Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins ?
L'amour ſubjuguer tout ? ſes cruelles faibleſſes
Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes ?
Des frères ſe haïr, & naître, en tous climats,
Des paſſions des grands le malheur des États ? (5)
Prince, de vos amours laiſſons là le myſtère.
Je vous plains tous les deux ; mais je ſers votre frère.
Je vais le ſeconder ; je vais me joindre à lui
Contre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui.
Le plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les paſſions plus puiſſantes que moi ;
Et l'amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé ; je vous laiſſe, & j'y vole.
Soyez mon priſonnier, mais ſur votre parole ;
Elle me ſuffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCY.

Et moi,
Je voudrais de ce pas porter la ſienne au roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire ;
Du ſang de nos tyrans une union ſi chère.
Mes ces fièrs ennemis ſont bien moins dangéreux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.



SCÈNE PREMIERE.

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Non, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défenſe;
Mon frère, teint de ſang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fièr & plus cruel,
Va traîner à mes yeux ſa victime à l'autel.
Je ne ſuis donc venu diſputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête!
Et, dans le déſeſpoir d'un impuiſſant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous!
Partez, Adélaïde.

ADELAÏDE.

Il faut que je vous quitte!....
Quoi, vous m'abandonnez!...vous ordonnez ma fuite!

NEMOURS.

Il le faut : chaque inſtant eſt un péril fatal;
Vous êtes une eſclave aux mains de mon rival.
Remercions le ciel, dont la bonté propice
Nous ſuſcite un ſecours au bord du précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas;
Sa vigilance adroite a ſéduit des ſoldats.

(*à Dangeste.*)

Dangeste, ses malheurs ont droit à tes services ;
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices ;
Je respecte mon frère, & je ne prétends pas
Conspirer contre lui dans ses propres Etats :
Ecoute seulement la pitié qui te guide ;
Ecoute un vrai devoir, & sauve Adélaïde.

ADELAÏDE.

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur.
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une si chère vue :
Tantôt à ce départ vous étiez résolue,
Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever ?

ADELAÏDE.

Ah ! quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
Que si de cet Etat les tyrans inhumains
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre ;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre.
Vous suivrez cet ami par des détours obscurs,
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte ;
Du roi sous les ramparts il trouvera l'escorte.
Le tems presse, évitez un ennemi jaloux.

ADELAÏDE.

Je vois qu'il faut partir ... cher Nemours, & ſans vous!

NEMOURS.

L'amour nous a rej ints, que l'amour nous ſépare.

ADELAÏDE.

Qui! moi? que je vous laiſſe au pouvoir d'un barbare?
Seigneur, de votre ſang l'Anglais eſt altéré;
Ce ſang à votre frère eſt-il donc ſi ſacré?
Craindra-t-il d'accorder, dans ſon courroux funeſte,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteſte?

NEMOURS.

Il n'oſerait.

ADELAÏDE.

Son cœur ne connaît point de frein;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt; le roi vient & nous venge;
La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
Allez: ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondant autour de nous;
Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
Dans des murs pris d'aſſaut malheur inévitable:
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux.
Je frémis de vous voir encor ſous ſa puiſſance;
Redoutez ſon amour autant que ſa vengeance;
Cédez à mes douleurs; qu'il vous perde, partez.

ADELAÏDE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés!

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère;
Et bientôt mon appui lui devient néceſſaire.

ADELAÏDE.

Auſſi-bien que mon cœur, mes pas vous ſont ſoumis;
Eh bien, vous l'ordonniez, je pars & je frémis!
Je ne ſais.... mais enfin, ſa fortune jalouſe
M'a toujours envié le nom de votre épouſe.

NEMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins ſolennels
Inutiles garans d'une foi ſi ſacrée,
La rendront plus connue, & non plus aſſurée:
Vous, Mânes des Bourbons, Princes, Rois mes aïeux,
Du ſéjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire, en la prenant pour femme;
Confirmez mes ſermens, ma tendreſſe & ma flamme:
Adoptez-la pour fille, & puiſſe ſon époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous!

ADELAÏDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes,
Cher époux! cher amant!...

NEMOURS.

Quoi, vous verſez les larmes!
C'eſt trop tarder, adieu....Ciel! quel tumulte affreux!



SCÈNE II.

ADELAIDE, NEMOURS, VENDOME, GARDES.

VENDÔME.

Je l'entends, c'est lui-même : arrête, malheureux !
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête !

NEMOURS.

Il ne te trahit point ; mais il t'offre sa tête.
Porte à tous les excès ta haîne & ta fureur ;
Va, ne perds point de tems, le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton roi s'approche ; il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDÔME.

Il pourra te venger, mais non te secourir ;
Et ton sang...

ADELAÏDE.

Non, cruel, c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'est par moi que ta garde est séduite ;
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats, & ces crimes si grands,
De sortir d'esclavage, & de fuir des tyrans :
Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi-même ;
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime ;
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

VENDÔME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable ;

C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si chères.
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper:
Je suis prêt à mourir, & prêt à le frapper;
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse:
Oui, je vous aime encor; le tems, le péril presse;
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel;
Voilà ma main, venez: sa grâce est à l'autel.

ADELAÏDE.

Moi, Seigneur?

VENDÔME.

C'est assez.

ADELAÏDE.

Moi, que je le trahisse!

VENDÔME.

Arrêtez... répondez...

ADELAÏDE.

Je ne puis.

VENDÔME.

Qu'il périsse!

NEMOURS.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats;
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas;
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDÔME.

Qu'on l'entraîne à la tour : allez : qu'on m'obéisse.

SCENE III.

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

Vous, cruel ! vous feriez cet affreux sacrifice !
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir !
Quoi, voulez-vous...

VENDÔME.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois,
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

ADELAÏDE *à Coucy.*

Ah ! je n'attends plus rien que de votre justice ;
Coucy ; contre un cruel osez me secourir.

VENDÔME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADELAÏDE.

J'atteste ici le ciel..:

VENDÔME.

Qu'on l'ôte de ma vue.
Ami, délivre-moi d'un objet qui me tue.

ADELAÏDE.

Va, tyran, c'en est trop; va, dans mon désespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tigre! je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour, immole tes victimes;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
Mais compte encor la tienne; un vengeur va venir,
Par ton juste supplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts! tombe & péris sans gloire!
Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,
La haine & le mépris que tu m'as inspirés!



SCÈNE V.

VENDOME, COUCY.

VENDÔME.

OUI, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche;
Que la main de la haîne, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous!

(*il tombe dans un fauteuil.*)

COUCY.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDÔME.

Eh bien, souffriras-tu ma honte & mon outrage?
Le tems presse; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide & l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre! attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, & me livre à son maître?

COUCY.

Je vois trop, en effet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

VENDÔME.

C'est Nemours qui l'allume, il nous a trahi tous.

COUCY.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous;
La suite en est funeste, & me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes,
Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sureté.
Vos dangers sont accrus.

VENDÔME.

Eh bien, que faut-il faire?

COUCY.

Les prévenir, dompter l'amour & la colère.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr, assez de fermeté.

Nous pouvons conjurer, ou braver la tempête;
Quoi que vous décidiez, ma main eſt toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Appaiſer avec gloire un monarque irrité;
Ne vous rebutez pas : ordonnez, & j'eſpère
Signer en votre nom cette paix ſalutaire :
Mais s'il vous faut combattre, & courir au trépas,
Vous ſavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

VENDÔME.

Ami, dans le tombeau laiſſe-moi ſeul deſcendre;
Vis pour ſervir ma cauſe, & pour venger ma cendre;
Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever:
Qui ne veut que la mort, eſt sûr de la trouver:
Mais je la veux terrible, & lorſque je ſuccombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment! de quelle horreur vos ſens ſont poſſédés!

VENDÔME.

Il eſt dans cette tour, où vous ſeul commandez;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire.....

COUCY.

De qui me parlez-vous, Seigneur? de votre frère?

VENDÔME.

Non, je parle d'un traître & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre & qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature?

VENDÔME.

Dès long-tems du perfide ils ont proſcrit le ſang.

COUCY.

Et, pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

VENDOME.

Non, je n'obéis point à leur haîne étrangère;
J'obéis à ma rage, & veux la ſatisfaire.
Que m'importent l'Etat & mes vains alliés?

COUCY.

Ainſi donc à l'amour vous le ſacrifiez?
Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice!

VENDÔME.

Je n'attends pas de vous cette pompte juſtice.
Je ſuis bien malheureux! bien digne de pitié!
Trahi par mon amour, trahi par l'amitié,
Ah! trop heureux Dauphin, c'eſt ton ſort que j'envie!
Ton amitié, du moins, n'a point été trahie;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offenſé,
T'a ſervi ſans ſcrupule, & n'a pas balancé. (*f*)
Allez: Vendôme encor, dans le ſort qui le preſſe,
Trouvera des amis qui tiendront leur promeſſe;
D'autres me ſerviront, & n'allégueront pas
Cette triſte vertu, l'excuſe des ingrats.

COUCY, *après un long ſilence.*

Non... j'ai pris mon parti. Soit crime, ſoit juſtice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahiſſe.
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi.
Quand un ami ſe perd, il faut qu'on l'avertiſſe,

Il faut qu'on le retienne au bord du précipice;
Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux;
Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous;
Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

VENDÔME.

Je revois mon ami... vengeons-nous, vole.... attend...:
Non, va, te dis-je, frappe, & je mourrai content.
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
J'irai, je l'apprendrai, sans trouble & sans effroi,
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCY.

En vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

VENDÔME.

Parle.

COUCY.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux;
Protecteur insolent, commande sous mes yeux;
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger sans être son esclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite:
Ce que je fais pour vous, peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder;
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDÔME.

Pourvu qu'Adélaïde, au désespoir réduite,

Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
Mon courroux se repaisse à mes derniers momens;
Tout le reste est égal, & je te l'abandonne:
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
Périsse, ainsi que moi, ma funeste mémoire!
Périsse, avec mon nom, le souvenir fatal
D'une indigne maitresse & d'un lâche rival!

COUCY.

Je l'avoue avec vous: une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle;
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir!
Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCENE PREMIERE.

VENDOME, UN OFFICIER, GARDES.

VENDÔME.

O Ciel ! me faudra-t-il, de momens en momens,
Voir & des trahisons & des soulèvemens ?
Eh bien, de ces mutins l'audace est terrassée ?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu ; leur foule est dispersée.

VENDÔME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui ;
Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle ?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait-couler le sang de l'infidèle.

VENDÔME.

Ce soldat, qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur, & déjà vers la tour il s'avance.

VENDÔME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance !

Sur

Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté ;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne ſoulage point des douleurs qu'on mépriſe ;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance ſoit miſe.
Vous, que ſur nos remparts on porte nos drapeaux.
Allez, qu'on ſe prépare à des périls nouveaux.
Vous ſortez d'un combat, un autre vous appelle ;
Ayez la même audace, avec le même zèle :
Imitez votre maître, & s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*ſeul.*)

Le ſang, l'indigne ſang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins pour moi le ſignal du carnage.
Un bras vulgaire & sûr va punir mon rival ;
Je vais être ſervi : j'attends l'heureux ſignal.
Nemours, tu vas périr, mon bonheur ſe prépare....
Un frère... aſſaſſiné ! quel bonheur ! ah, barbare !
S'il eſt doux d'accabler ſes cruels ennemis,
Si ton cœur eſt content, d'où vient que tu frémis ?
Allons.... mais quelle voix gémiſſante & ſévère
Crie au fond du cœur : Arrête, il eſt ton frère !
Ah ! prince infortuné ! dans ta haîne affermi,
Songe à des droits plus ſaints : Nemours fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendreſſes paſſées !
Il fut le confident de toutes mes penſées !
Avec quelle innocence, & quels épanchemens,
Nos cœurs ſe ſont appris leurs premiers ſentimens !
Que de fois, partageant mes naiſſantes alarmes,
D'une main fraternelle eſſuya-t-il mes larmes !...
Et c'eſt moi qui l'immole ! & cette même main

D'un frère que j'aimai déchirerait le ſein !
O paſſion funeſte ! ô douleur qui m'égare !
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je ſens combien le crime eſt un fardeau cruel.
Mais, que dis-je ? Nemours eſt le ſeul criminel.
Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie ;
Il m'enlève l'objet dont dépendait ſa vie ;
Il aime Adélaïde.... Ah ! trop jaloux tranſport !
Il l'aime ; eſt-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le tems, & la guerre, & l'abſence, (6)
Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence ;
Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur...
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait... n'importe, il eſt mon frère !
Il ne périra point : Nature, je me rends,
Je ne veux point marcher ſur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le ſignal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
Il en eſt encor tems.

SCENE II.

VENDOME, L'OFFICIER des Gardes.

VENDÔME.

QUE l'on ſauve Nemours ;
Portez mon ordre, allez, répondez de ſes jours.

L'OFFICIER.

Hélas, Seigneur ! j'ai vu, non loin de cette porte,

Un corps souillé de sang, qu'en secret on emporte;
C'est Coucy qui l'ordonne, & je crains que le sort....

VENDÔME.

(*on entend le canon.*)

Quoi, déjà !... Dieu, qu'entends-je! Ah Ciel! mon frère est mort!
Il est mort, & je vis! & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
Voilà quel est Vendôme. Ah, vérité funeste!
Je vois ce que je suis, & ce que je déteste!
Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
Au comble de forfaits je suis donc parvenu!
Ah, Nemours! ah, mon frère! ah, jour de ma ruine!
Je sens que je t'aimais, & mon bras t'assassine!
Mon frère!

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empressement,
Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment

VENDÔME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
Mais, non; d'un parricide elle doit se venger;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger;
Qu'elle entre.. Ah! je succombe, & ne vis plus qu'à peine.



SCÉNE III.

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

Vous l'emportez, Seigneur, & puiſque votre haîne,
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour?)
Puiſqu'à ravir ma foi votre haîne obſtinée
Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hyménée....
Puiſque je ſuis réduite au déplorable ſort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter ſa mort,
Et que, de votre rage & miniſtre & victime,
Je n'ai plus qu'à choiſir mon ſupplice ou mon crime;
Mon choix eſt fait, Seigneur, & je me donne à vous:
Par le droit des forfeits vous êtes mon époux.
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De Lille ſous ſes pas abaiſſez la barrière;
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris!
Je trahis mon amant; je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête;
Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête:
Sachez que cette main, que vous tyranniſez,
Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma foi: ma foi doit vous ſuffire.
Allons... Eh quoi! d'où vient ce ſilence affecté?
Quoi! votre frère encor n'eſt point en liberté?

VENDÔME.

Mon frère?

ADELAÏDE.

Dieu puiſſant! diſſipez mes alarmes.
Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

VENDÔME.

Vous demandez ſa vie?...

ADELAÏDE.

Ah! qu'eſt-ce que j'entends?
Vous qui m'aviez promis.....

VENDÔME.

Madame... il n'eſt plus tems.

ADELAÏDE.

Il n'eſt plus tems! Nemours!...

VENDÔME.

Il eſt trop vrai, cruelle!
Oui, vous avez dicté ſa ſentence mortelle.
Coucy pour nos malheurs a trop ſu m'obéir.
Ah! revenez à vous, vivez pour me punir.
Frappez: que votre main, contre moi ranimée,
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez, ſur un amant coupable & ſanguinaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait-faire.

ADELAÏDE.

Nemours eſt mort? barbare!...

VENDÔME.

Oui: mais c'eſt de ta main

Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

ADELAÏDE *ſoutenue par Taïſe, & preſq ue évanouie.*

Il eſt mort !

VENDÔME.

Ton reproche....

ADELAÏDE.

Epargné ma misère :
Laiſſe-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir.
Je veux encor le voir, l'embraſſer, & mourir.

VENDÔME.

Ton horreur eſt trop juſte. Eh bien, Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide:
Je ne mérite pas de mourir ſous tes coups;
Que ma main les conduiſe.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

COUCY.

Ah Ciel! que faites-vous?

VENDÔME. (*on le déſarme.*)

Laiſſez-moi me punir, & me rendre juſtice.

ADELAÏDE *à Coucy.*

Vous, d'un aſſaſſinat vous êtes le complice!

VENDÔME.

Miniſtre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

COUCY.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous ſervir.

VENDÔME.

Malheureux que je ſuis ! ta ſévère rudeſſe
A cent fois de mes ſens combattu la faibleſſe ;
Ne devais-tu te rendre à mes triſtes ſouhaits,
Que quand ma paſſion t'ordonnait des forfaits ?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

COUCY.

Lorſque j'ai refuſé ce ſanglant miniſtère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas ſoudain
Du ſoin de vous venger charger une autre main ?

VENDÔME.

L'amour, le ſeul amour, de mes ſens toujours maître,
En m'ôtant ma raiſon, m'eût excuſé peut-être :
Mais toi, dont la ſageſſe & les réflexions
Ont calmé dans ton ſein toutes les paſſions,
Toi, dont j'avais tant craint l'eſprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide !

COUCY.

Eh bien, puiſque la honte avec le repentir,
Par qui la Vertu parle à qui peut la trahir,
D'un ſi juſte remords ont pénétré votre ame ;
Puiſque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre ſang vous voudriez ſauver
Ce ſang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy ſait vous défendre.
Connaiſſez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.
(*au Duc.*) (*à Adélaïde.*)
Vous, gardez vos remords ; & vous, ſéchez vos pleurs.

Que ce jour à tous trois ſoit un jour ſalutaire.
Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frère.
(le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.)



SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, NEMOURS, COUCY.

ADELAÏDE.

NEMOURS!

VENDÔME.

Mon frère!

ADELAÏDE.

Ah Ciel!

VENDÔME.

Qui l'aurait pu penſer?

NEMOURS *s'avançant du fond du théâtre.*

J'oſe encor te revoir, te plaindre & t'embraſſer.

VENDÔME.

Mon crime en eſt plus grand, puiſque ton cœur l'oublie.

ADELAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie!

VENDÔME.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne aſſaſſin
Sur Nemours, à mes yeux, avait levé la main;
J'ai frappé le barbare; &, prévenant encore

Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait-donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDÔME.

Après ce grand exemple, & ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi.
Mes yeux, couverts d'un voile & baissés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
Et la Beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du roi, nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein? parle.

VENDÔME.

De me punir,
De nous rendre à tous trois une égale justice;
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde, & ma flamme cruelle,
Dans mon cœur désolé, s'irrite encor pour elle.
Coucy sait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas;
Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus... & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras;
Aimez-vous: mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS *à ses pieds.*

Moi vous haïr! jamais. Vendôme, mon cher frère!

J'osai vous outrager.... vous me servez de père.

A D E L A Ï D E.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

V E N D Ô M E.

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs & ma perte!
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(*à. Nemours.*)

Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie
Imite votre exemple, & chérit sa patrie.
Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, & vos félicités.
Allez; ainsi que vous, je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre maître;
Il est déjà le mien: nous, allons à ses pieds
Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui votre intrépide zèle;
Bon français, meilleur frère, ami, sujet fidèle;
Es-tu content, Coucy?

C O U C Y.

J'ai le prix de mes soins,
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

Fin du cinquième & dernier Acte.





VARIANTES
D'ADELAIDE.

(*a*) DANS l'édition de 1765, la fcène commençait par ces vers:

Enfin c'eft trop attendre; enfin je dois connaître,
Dans les derniers momens qui me reftent peut-être,
Si, volant aux combats, j'y dois porter un cœur
Accablé d'infortune, ou fièr de fon bonheur.

(*b*) VENDÔME.

Vous qui me tenez lieu de rois & de patrie.
Vous dont les jours....

ADELAÏDE.

Je fais que je vous dois la vie.

(*c*) Edition de 1765:

Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur trifte alliance,
Ont creufé par nos mains les tombeaux de la France;
Votre fort eft douteux, vos jours font prodigués
Pour vos vrais ennemis qui nous ont fubjugués.
Songez qu'il a fallu trois cens ans de conftance
Pour faper par degrés cette vafte puiffance;
Le Dauphin vous offrait une honorable paix.

VENDÔME.

Non, de fes favoris je ne l'aurai jamais.
Ami, je hais l'Anglais; mais je hais davantage
Ces lâches confeillers dont la faveur m'outrage:
Ce fils de Charles Six, cette odieufe cour,

Ce ministre insolent m'ont aigri sans retour ;
De leurs sanglans affronts mon ame est trop frappée ;
Contre Charle, en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'est pas, cher Coucy, pour la mettre à ses pieds,
Pour baisser dans sa cour nos fronts humiliés,
Pour servir lâchement un ministre arbitraire.

COUCY.

Non, c'est pour obtenir une paix nécessaire.
Gardez d'être réduit au hazard dangéreux....

(*d*) Enflé de sa victoire & teint de votre sang,
Il m'ose offrir la main qui vous perça le flanc.

(*e*) Mais je mériterais la haine & le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris,
Si jamais d'un coup-d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelque espérance.
Vous pensez que ma foi, ma liberté, mes jours,
Vous étaient asservis pour prix de vos secours..&c.

(*f*) COUCY.

Il a payé bien cher ce fatal sacrifice !

VENDOME.

Le mien coûtera plus ; mais je veux ce service :
Oui, je le veux : ma mort à l'instant le suivra ;
Mais du moins avant moi mon rival périra.



NOTES.

(1) IMITATION de ces vers de Cinna :

Si le ciel me réſerve un deſtin rigoureux,
Je mourrai, tout-enſemble, heureux & malheureux.
Heureux, pour vous ſervir d'avoir perdu la vie ;
Malheureux, de mourir ſans vous avoir ſervie.

(2) Vers de la Henriade.

(3) C'eſt la réponſe du chevalier *Bayard*, mourant, au connétable de *Bourbon*.

(4) Il y a dans la Sophonisbe de *Corneille* :

Je lui cède avec joie un poiſon qu'il me vole.

(5) *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.*

(6) Ces vers rappellent ceux de Phèdre :

Hélas ! ils ſe voyaient avec pleine licence ;
Le ciel de leurs ſoupirs approuvait l'innocence ;
Ils ſuivaient ſans remords leur penchant amoureux ;
Tous les jours ſe levaient clairs & ſereins pour eux,



VARIANTES D'ADELAIDE DU GUESCLIN,

D'après le manuscrit de 1734.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

. . . .

L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADELAÏDE.

Vous pouvez tout : parlez.

COUCY.

J'ai, dans les champs de Mars,
De Vendôme en tout tems suivi les étendards ;
Pour lui seul au Dauphin j'ai déclaré la guerre.
C'est Vendôme que j'aime, & non pas l'Angleterre.
L'amitié fut mon guide, & l'honneur fut ma loi :
Et jusqu'à ce moment je n'eus pas d'autre roi.
Non qu'après tout, pour lui mon ame prévenue
Prétende à ses défauts fermer ma faible vue ;
Je ne m'aveugle pas... &c.

. . . .

Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui ;
Le tems réglera tout : mais, quoi qu'il en puisse être,
Prenez moins de souci sur l'intérêt d'un maître.
Nos bras, & non vos voeux, sont faits pour les régler,
Et d'un autre intérêt je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous... &c.

COUCY.

. . . .
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Dans Cambrai votre amant, dans Lille ami fidèle,
Soldat de tous les deux & plein du même zèle,
Je servirai sous lui, comme il faudra qu'un jour,
Quand je commanderai, l'on me serve à mon tour.
Voilà mes sentimens. Considérez, Madame,
Le nom de cet amant, ses services, sa flamme;
J'ose lui souhaiter un cœur tel que le mien:
Oubliez mon amour, & répondez au sien.

ADELAÏDE.

. . . .
. . . .
Connaît l'amitié seule, & sait braver l'amour.
Pourrais-tu, Dieu puissant, qu'à mon secours j'appelle,
Laisser tant de vertu dans l'ame d'un rebelle!
Pardonnez-moi ce mot, il échappe à ma foi.
Puis-je autrement nommer les sujets de mon roi,
Quand, détruisant un trône affermi par leurs pères,
Ils ont livré la France à des mains étrangères?
C'est en vain que j'en parle; hélas! dans ces horreurs,
Ma voix, ma faible voix ne peut rien sur vos cœurs.
Mais puis-je au moins de vous obtenir une grâce?

SCENE IV.

VENDÔME.

. . . . Je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ADELAÏDE.

Non, ne doutez jamais de ma reconnaissance.

VENDÔME.

Et vous pouvez le dire avec indifférence !
Ingrate, attendiez-vous ce tems pour m'affliger ?
Eſt-ce donc près de vous qu'eſt mon plus grand danger ?
Ah Dieu !

COUCY.

Le tems nous preſſe.

VENDÔME.

Oui, j'aurais dû vous ſuivre.
J'ai honte de tarder, de l'aimer & de vivre.
Allez, cruel objet dont je fus trop épris,
Dans vos yeux, malgré vous, je lis tous vos mépris.
Marchons, brave Coucy ; la mort la plus cruelle,
A mon cœur malheureux eſt moins barbare qu'elle.

SCENE V.

ADELAÏDE.

EST-IL bien vrai ? Nemours ferait-il dans l'armée ?
Vendôme, & toi, cher Prince, objet de tous mes vœux,
Qui de nous trois, ô Ciel ! eſt le plus malheureux ?

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VENDÔME.

. . . . TEINT du ſang des Français.

COUCY.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance,

Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Quant à ce sang français que nos mains font couler,
A cet Etat, au trône, il faut vous en parler.
Je prévois que bientôt, &c.

SCÈNE II.

VENDÔME.

. . . .
A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Ne corromps point ici la joie & les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Donnons, donnons, mon frère, à ces tristes provinces,
Aux enfans de nos rois, au reste de nos princes,
L'exemple auguste & saint de la réunion,
Comme ils nous l'ont donné de la division.
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

SCENE V.

ADELAÏDE.

. . . .
Par de justes respects je vous ai répondu.
Seigneur, si votre cœur moins prévenu, moins tendre
Moins plein de confiance, avait daigné m'entendre,
Vous auriez honoré de plus dignes Beautés
Par des soins plus heureux & bien mieux mérités.
Votre amour vous trompa, votre fatale flamme
Vous promit aisément l'empire de mon ame;
J'étais entre vos mains, &, sans me consulter,
Vous ne soupçonniez pas qu'on pût vous résister.

Mais puisqu'il faut enfin dévoiler ce myſtère,
Puiſque je dois répondre, & qu'il faut vous déplaire;
Réduite à m'expliquer, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes rois eſt gravé dans mon cœur.

. . . .
. . . .

ADELAÏDE.

Me la conſerviez-vous pour la tyranniſer?

VENDÔME.

Quoi! vous oſez.. mais non... j'ai tort... je le confeſſe;
De mes emportemens ne voyez point l'ivreſſe;
Pardonnez un reproche où j'ai pu m'abaiſſer.
L'amour qui vous parlait doit-il vous offenſer?
Excuſe mes fureurs, toi ſeule en es la cauſe.
Ce que j'ai fait pour toi ſans doute eſt peu de choſe:
Non, tu ne me dois rien; dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi ſeule, & n'ai rien mérité.
Te ſervir, t'adorer eſt ma grandeur ſuprême,
C'eſt moi qui te dois tout, puiſque c'eſt moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre, à qui je ſuis ſoumis,
Ennemi plus cruel que tous mes ennemis,
Au nom de tes attraits, de tes yeux dont la flamme
Sait calmer, ſait troubler, pouſſe & retient mon ame,
Ne réduis point Vendôme au dernier déſeſpoir!
Crains d'étendre trop loin l'excès de ton pouvoir!
Tu tiens entre tes mains le deſtin de ma vie,
Mes ſentimens, ma gloire & mon ignominie;
Toutes les paſſions ſont en moi des fureurs,
Et tu vois ma vengeance à travers mes douleurs.
Dans mes ſoumiſſions, crains-moi, crains ma colère!
J'ai chéri la vertu, mais c'était pour te plaire:
Laiſſe-la dans mon cœur; c'eſt aſſez qu'à jamais
Ta beauté dangéreuſe en ait chaſſé la paix.

ADELAÏDE.

Je plains votre tendresse, & je plains davantage
Les excès où s'emporte un si noble courage.
Votre amour est barbare, il est rempli d'horreurs;
Il ressemble à la haîne, il s'exhale en fureurs:
Seigneur, il nous rendrait malheureux l'un & l'autre.
Abandonnez un cœur si peu fait pour le vôtre,
Qui gémit de vous plaire & de vous affliger.

VENDÔME.

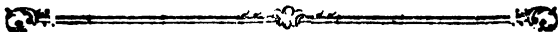
Eh bien, c'en est donc fait?

ADELAÏDE.

Oui, je ne peux changer.
Calmez cette colère où votre ame est ouverte;
Respectez-vous assez pour dédaigner ma perte.
Pour vous, pour votre honneur encor plus que pour moi,
Renvoyez-moi plutôt à la cour de mon roi;
Loin de ses ennemis souffrez qu'il me revoie.

VENDÔME.

Me punisse le ciel, si je vous y renvoie!
Apprenez que ce roi, l'objet de mon courroux,
Je le hais d'autant plus qu'il est servi par vous.
Un rival insolent à sa cour vous rappelle!
Quel qu'il soit, frémissez, tremblez pour lui, cruelle! &c.



SCENE VI.

VENDÔME.

ADELAÏDE! ingrate! ah! tant de fermeté,
Sa funeste douceur, sa tranquille fierté,
L'orgueil de ses vertus redouble mon injure.
Quel amant, quel héros contre moi la rassure?

Par qui mon tendre amour eſt-il donc traverſé ?
Ce n'eſt point le Dauphin, d'autres yeux l'ont bleſſé.
Ce n'eſt point Richemont, la Trimouille, la Hire ;
On ſait de quels appas ils ont ſuivi l'empire :
C'eſt encor moins mon frère ; & d'ailleurs, à ſes yeux
Le ſort n'offrit jamais ſes charmes odieux.
Que l'on cherche Coucy ; je ne ſais, mais peut-être
Sous les traits d'un héros mon ami n'eſt qu'un traître.
Mon cœur de noirs ſoupçons ſe ſent empoiſonner.
Quoi ! toujours vers ſon prince elle veut retourner ?
Quoi ! dans le même inſtant, Coucy, plus infidèle,
Vient me parler de paix, & s'entend avec elle ?
L'aime-t-il ? pourrait-il à ce point m'inſulter ?
Puiſqu'il l'a vue, il l'aime ; il n'en faut point douter.
Les conſeils de Coucy, les vœux d'Adélaïde,
Leurs ſecrets entretiens, tout m'annonce...., ah, perfide !

SCENE VII.

COUCY.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer :
Et ſur vos intérêts ſouffrez que je m'explique.
Vous m'avez ſoupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris diſperſés de l'empire des Lys.

. . . .

COUCY.

Mais qu'importent pour vous ſes vœux & ſes deſſeins ?
Eſt-ce donc à l'amour à régler nos deſtins ?
Ce bras victorieux met-il dans la balance
Le plaiſir & la gloire, une femme & la France ?
Verrai-je un ſi grand cœur à ce point s'avilir ?

Le salut de l'Etat dépend-il d'un soupir?
Aimez, mais en héros qui possède son ame,
Qui gouverne à-la-fois sa maitresse & sa flamme.
. . . .
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME.

Ah! je n'en puis donner jamais que de faiblesse.
Mon cœur désespéré cherche & craint la sagesse;
Je la vois, je la fuis, j'aime en vain ses attraits,
Et j'embrasse en pleurant les erreurs que je hais.
Ma chaîne est trop pesante, elle est affreuse & chère;
Si tu brisas la tienne, elle fut bien légère;
D'un feu peu violent ton cœur fut enflammé;
Non, tu n'as point vaincu, tu n'avais pas aimé.
De la pure amitié l'amour eût été maître.
Par moi, par mon supplice, apprends à le connaître;
Vois à quel désespoir il peut nous entraîner;
Sers-moi; plains-moi du moins, mais sans me condamner.
Malgré tous ces conseils, il faut qu'Adélaïde
Gouverne mes destins, ou m'égare, ou me guide.

ACTE III.

SCÈNE II.

ADELAÏDE.

. . . .
. . . .
Juste Ciel! quel regard & quel accueil glacé!

NEMOURS.

Vous prenez trop de soin de mon destin funeste.
Que vous importe, ô Dieu! ce déplorable reste

De ces jours conſervés par le ciel en courroux ;
De ces jours déteſtés, qui ne ſont plus à vous ?

ADELAÏDE.

Qui ne ſont plus pour moi ! Nemours, pouvez-vous croire...

NEMOURS.

J'ai trop vécu pour vous, trop vécu pour ma gloire.
Mes yeux qui ſe fermaient ſe r'ouvrent-ils au jour
Pour voir trahir mon roi, la France & mon amour ?
Grand Dieu ! qui m'as rendu ma chère Adélaïde,
Me la rends-tu ſans foi, me la rends-tu perfide ?
Inſtruite en l'art affreux des infidélités,
Après tant de ſermens....

ADELAÏDE.

Non, Nemours, arrêtez.
Je vous pardonne, hélas ! cette fureur extrême,
Tout, juſqu'à vos ſoupçons ; jugez ſi je vous aime.

NEMOURS.

. . . .
Et je ſuis ſon vainqueur, étant aimé de vous.
Mais qui peut enhardir ſa ſuperbe eſpérance ?
Qui, de ſes vœux ardens, nourrit la confiance ?
Comment à cet hymen ſe peut-il préparer ?
Qu'avez-vous répondu ? Qu'oſe-t-il eſpérer ?

ADELAÏDE.

Prince, j'ai renfermé dans le fond de mon ame
Le ſecret de ma vie, & celui de ma flamme.
Tremblante, j'ai parlé de la conſtante foi
Que le ſang de Gueſclin doit garder à ſon roi.
Mais, hélas ! cette foi, plus tendre & plus ſacrée,
Que je dois à vos feux, que je vous ai jurée,
Qui de tous mes devoirs eſt le plus précieux,
Voilà ce que je crains qui n'éclate à ſes yeux.

SCÈNE III.

VENDÔME.

. . . .

Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Vous avez attendu que ce cœur désolé
Eût tout quitté pour vous, vous eût tout immolé.
Vous vouliez à loisir consommer mon outrage;
Jouir de mon opprobre & de mon esclavage;
Appesantir mes fers, quand vous les dédaignez;
Et déchirer en paix un cœur où vous régnez.
Mes maux vous ont instruit du pouvoir de vos charmes;
Votre orgueil s'est nourri du tribut de mes larmes.
Je n'en suis point surpris: & ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
Tous ces pièges secrets, tendus à nos faiblesses,
L'art de nous captiver, d'engager sans promesses,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain, &c.

ADELAÏDE.

. . . .

Je vous en fais l'aveu; je m'y vois condamnée.
Mais je mériterais la haîne & le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris,
Si jamais d'un coup-d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelqu'espérance.
Vous le savez, Seigneur; & malgré ce courroux,
Votre estime est encor ce que j'attends de vous.
Trop tôt pour tous les trois, vous apprendrez peut être
Quel héros de mon cœur en effet est le maître,
De quel feu vertueux nos cœurs sont embrâsés,
Et vous m'en punirez alors, si vous l'osez.

SCENE IV.

VENDÔME, NEMOURS.

VENDÔME.

Elle me fuit, l'ingrate ! elle emporte ma vie :
O honte qui m'accable ! ô ma bonté trahie !
Rappelez-la, mon frère, appaisez son courroux ;
Je prétends lui parler, soyez juge entre nous.
Mes discours imprudens l'ont sans doute offensée ;
Fléchissez-la pour moi.

NEMOURS.

Quelle est votre pensée ?
Parlez, que voulez-vous ?

VENDÔME.

Qui, moi ! ce que je veux !
Je veux.... je dois briser ce joug impérieux.
Je prétends qu'elle parte, & qu'une fuite prompte
Emporte mon amour, & m'arrache à ma honte.
Qu'elle étale à la cour ses charmes dangéreux,
Qu'elle me laisse.

NEMOURS.

Eh bien, votre cœur généreux
Ecoute son devoir, & cède à la justice :
Je lui vais annoncer ce juste sacrifice.
Sans doute que son cœur, sensible à vos bontés,
Se souviendra toujours....

VENDÔME.

Non, Nemours, arrêtez,
Je n'y puis consentir ; Nemours, qu'elle demeure.

Je ſens qu'en la perdant il faudrait que je meure.
Eh quoi ! vous rougiſſez des contrariétés
Dont le flux orageux trouble mes volontés !
Vous en étonnez-vous ? Je perds tout ce que j'aime.
Je me hais, je me crains, je me combats moi-même.
Mon frère, ſi l'amour a jamais eu vos ſoins,
Si vous avez aimé, vous m'excuſez du moins.

NEMOURS.

Mon frère, de l'amour j'ai trop ſenti les charmes :
J'éprouvai, comme vous, ſes cruelles alarmes :
J'ai combattu long-tems, j'ai cédé ſous ſes coups ;
Et je me crois peut-être à plaindre autant que vous.

VENDÔME.

Vous, mon frère ?

NEMOURS.

Après tout, puiſqu'il eſt impoſſible
Que jamais à vos feux ſon cœur ſoit acceſſible,
Ecoutez votre gloire & vos premiers deſſeins.
Raffermiſſez un trône ébranlé par vos mains ;
Empêchez que l'Anglais n'opprime & ne partage
De nos rois, nos aïeux, le ſanglant héritage :
Et que par les Bourbons tout l'Etat ſoutenu. . . . .

VENDÔME.

Adélaïde, hélas ! aurait tout obtenu.
Je cédais à l'ingrate une entière victoire.
Mon frère, vous m'aimez, du moins j'aime à le croire ;
Vous avez, il eſt vrai, combattu contre moi ;
Telle était, dites-vous, la volonté du roi ;
Telle était ſa fureur, & vous l'avez ſervie ;
Je vous l'ai pardonné, pour jamais je l'oublie.
Dans ces lieux, s'il le faut, partagez mon pouvoir.
Mais ſi mon infortune a pu vous émouvoir,
Si vous plaignez ma peine, apprenez-moi, mon frère,

Quel eſt l'heureux amant qu'à Vendôme on préfère.
Ne connaîtrai-je point l'objet de mon courroux ?
Porterai je au hazard ma vengeance & mes coups ?
Ne ſoupçonnez-vous point à qui je dois ma rage ?
Vous connaiſſez la cour, ſes mœurs & ſon langage;
Vous ſavez que ſur nous, ſur nos ſecrets amours,
Des oiſifs courtiſans les yeux veillent toujours.
Qui nomme-t-on ? du moins qui penſe-t-on qu'elle aime ?

NEMOURS.

Eh, de quels nouveaux traits vous percez-vous vous-même
De quelqu'heureux objet dont ſon cœur ſoit charmé,
Ne vous ſuffit-il pas qu'un autre en ſoit aimé ?

VENDÔME.

Quel plaiſir vous ſentez, cruel, à me le dire !
Je ne ſuis point aimé ! quoi ? lâche, je ſoupire !
Mais, encore une fois, qui puis-je ſoupçonner ?
Aidez ma jalouſie à ſe déterminer.
Je ne ſuis point aimé ! Malheur à qui peut l'être !
Malheur à l'ennemi que je pourrai connaître !
J'ai ſoupçonné Coucy : ſa fauſſe probité
Peut-être ſe jouait de ma crédulité.
A tout ce que je dis vous détournez la vue ?
L'ingrate, je le ſais, vous était inconnue ;
Vous n'avez vu qu'ici ſes funeſtes appas,
Et ma tendre amitié ne vous ſoupçonne pas.
Peut-être qu'elle aura, pour combler mon injure,
Choiſi mon ennemi dans une foule obſcure.
Dans ſon abaiſſement elle a mis ſon honneur ;
Sa fierté s'applaudit de braver ma grandeur,
Et de ſacrifier au rang le plus vulgaire
Tout l'orgueil de mon rang, oublié pour lui plaire.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer ?

VENDÔME.

Ah! pourquoi dans mon cœur osez-vous l'excuser ?
Quoi ? toujours de vos mains déchirer ma blessure !
Allez, je vous croirais l'auteur de mon injure,
Si.... Mais est-il bien vrai ? n'aviez-vous vu jamais
Cet objet dangéreux que j'aime & que je hais ?
Est-il vrai ?.. Pardonnez ma jalouse furie.

NEMOURS.

Au nom de la nature & du sang qui nous lie,
Mon frère, permettez que, dès ce même jour,
Pour vous unir au roi, je revole à la cour :
Ces soins détourneront le soin qui vous dévore.

VENDÔME.

Non, périsse plutôt cette cour que j'abhorre !
Périsse l'univers dont mon cœur est jaloux !

NEMOURS.

Eh bien ! où courez-vous, mon frère ?

VENDÔME.

Loin de vous,
Loin de tous les témoins des affronts que j'endure.
Laissez-moi me cacher à toute la nature ;
Laissez-moi....

SCÈNE V.

NEMOURS.

QUE veut-il ? quel serait son dessein ?
Ses yeux fermés sur nous s'ouvriraient-ils enfin ?
Allons, n'attendons pas que son inquiétude,
De ses premiers soupçons, passe à la certitude :
Arrachons ce que j'aime à ses transports affreux,
Dussions-nous pour jamais nous en priver tous deux.
Guerre civile, amour, attentats nécessaires,
Hélas ! à quel état réduisez-vous deux frères !

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

Eh bien! c'en est donc fait, ma fuite est assurée.

TAÏSE.

Votre heureuse retraite est déja préparée.

ADELAÏDE.

Déjà quitter Nemours!

TAÏSE.

Vous partez cette nuit.

ADELAÏDE.

Ma gloire me l'ordonne, & l'amour me conduit.
Je fuis d'un furieux l'empressement farouche;
Moi-même je me fuis, je tremble que ma bouche,
Mon silence, mes yeux ne vinssent à trahir
Un secret que mon cœur ne peut plus contenir.
Alors je reverrai le parti le plus juste,
J'implorerai l'appui de ce monarque auguste,
D'un roi qui, comme moi par le sort combattu;
Dans les calamités épura sa vertu.
Enfin Nemours le veut, ce nom seul doit suffire:
Ma faible volonté fléchit sous son empire.
Il le veut; ah! Taïse.... ah! trop fatal amour!
Combien de changemens, que de maux en un jour!
Mon amant expirait, & quand la destinée
Conserve cette vie à la mienne enchaînée,
Quand mon cœur loin de moi vole pour le chercher;
Quand je le vois, lui parle, il faut m'en arracher!

SCENE II.

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Oui, je viens vous presser de combler ma misère,
D'accabler votre amant d'un malheur nécessaire,
De me priver de vous : au nom de nos liens,
Au nom de tant d'amour, de vos pleurs & des miens,
Partez, Adélaïde.

ADELAÏDE.

Il faut que je vous quitte !

NEMOURS.

Il le faut.

ADELAÏDE.

Ah ! Nemours....

NEMOURS.

De cette heureuse fuite ;
Dans l'ombre de la nuit, cet ami prendra soin ;
Ceux qu'il a su gagner vous conduiront plus loin.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte ;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte ;
Le tems presse, évitez un ennemi jaloux.

ADELAÏDE.

Je vois qu'il faut partir.... mais sitôt.... & sans vous !

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
Que si de cet Etat les tyrans inhumains
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre.

Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous ſuivre;
Et j'ai du moins la gloire, en des malheurs ſi grands,
De ſauver vos vertus des mains de vos tyrans.
Allez, le juſte ciel, qui pour vous ſe déclare,
Prêt à nous réunir, un moment nous ſépare.
Demain le roi s'avance & vient venger mes fers.
Aux étendards des Lys ces murs ſeront ouverts;
Pour lui des citoyens la moitié s'intéreſſe;
Leurs bras ſeconderont ſa fidelle nobleſſe.
Helas! ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux traits
De la foudre qui gronde autour de ce palais,
Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable,
Dans les murs pris d'aſſaut malheur inévitable;
Mais craignez encor plus les fureurs d'un jaloux,
Dont les yeux alarmés ſemblent veiller ſur nous.
Vendôme eſt violent, non moins que magnanime;
Inſtruit à la vertu, mais capable du crime:
Prévenez ſa vengeance, éloignez-vous, partez.

ADELAÏDE.

Vous reſtez exposé ſeul à ſes cruautés.

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je? mon appui lui devient néceſſaire;
Son captif aujourd'hui, demain ſon protecteur,
Je ſaurai de mon roi lui rendre la faveur;
Et fidèle à-la-fois aux lois de la nature,
Fidèle à vos bontés, à cette ardeur ſi pure,
A ces ſacrés liens qui m'attachent à vous,
J'attendrai mon bonheur de mon frère & de vous.

ADELAÏDE.

Je vous crois, j'y conſens, j'accepte un tel augure.
Favoriſez, ô Ciel, une flamme ſi pure!
Je ne m'en défends plus: mes pas vous ſont ſoumis.
Je l'ai voulu, je pars... cependant je frémis:

Je ne sais... mais enfin, la fortune jalouse
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS.

Ah ! que m'avez-vous dit ? vous doutez de ma foi !
Ne suis-je plus à vous ? n'êtes-vous plus à moi ?
Toutes nos factions, & tous les rois ensemble
Pourraient-ils affaiblir le nœud qui nous rassemble ?
Non : je suis votre époux. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, & non plus assurée.
Vous, Mânes des Bourbons, Princes, Rois mes aïeux,
Du séjour des héros tournez ici les yeux !
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme.
Confirmez mes sermens, ma tendresse & ma flamme ;
Adoptez-la pour fille ; & puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous !

ADELAÏDE.

Tous mes vœux sont comblés : mes sincères tendresses
Sont loin de soupçonner la foi de vos promesses ;
Je n'ai craint que le sort qui va nous séparer ;
Mais je ne le crains plus, j'ose tout espérer.
Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes.
Cher amant, cher époux....

NEMOURS.

Quoi ! vous versez des larmes ?
C'est trop tarder, adieu. Ciel ! quel tumulte affreux !



SCÈNE III.

VENDOME, GARDES, ADELAIDE, NEMOURS.

VENDÔME.

Je l'entends ; c'eſt lui-même... arrête, malheureux !
Lâche qui me trahis, lâche rival, arrête !

NEMOURS.

Ton frère eſt ſans défenſe ; il t'offre ici ſa tête.
Frappe.

ADELAÏDE.

C'eſt votre frère... ah, Prince, pouvez-vous ?..

VENDÔME.

Perfide ! il vous ſied bien de fléchir mon courroux...
Vous-même, frémiſſez... Soldats, qu'on le ſaiſiſſe.

NEMOURS.

Va, tu peux te venger au gré de ton caprice :
Ordonne, tu peux tout, hors m'inſpirer l'effroi.
Mais apprends tous nos maux : écoute & connais-moi.
Oui, je ſuis ton rival ; & depuis deux années,
Le plus ſecret amour unit nos deſtinées.
C'eſt toi, dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher.
Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie :
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie.
Juge de mes tranſports par tes égaremens ;
J'ai voulu dérober à tes emportemens,
A l'amour effréné dont tu l'as pourſuivie,
Celle qui te déteſte & que tu m'as ravie.
C'eſt pour te l'arracher que je t'ai combattu ;
J'ai fait-taire le ſang, peut-être la vertu :

Malheureux, aveuglé, jaloux comme toi-même,
J'ai tout fait, tout tenté pour t'ôter ce que j'aime,
Je ne te dirai point que, fans ce même amour,
J'aurais pour te fervir voulu perdre le jour;
Que fi tu fuccombais à tes deftins contraires,
Tu trouverais en moi le plus tendre dès frères;
Que Nemours qui t'aimait, aurait quitté pour toi,
Tout dans le monde entier, tout, hors elle & mon roi.
Je ne veux point en lâche appaifer ta vengeance;
Je fuis ton ennemi, je fuis en ta puiffance,
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié:
Sois cruel comme moi, punis-moi fans pitié.
Auffi-bien, tu ne peux t'affurer ta conquête,
Tu ne peux l'époufer qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi;
Je te fais de nos vœux le témoin malgé toi.
Frappe, & qu'après ce coup, ta cruauté jaloufe
Traîne aux pieds des autels ta fœur & mon époufe.
Frappe, dis-je: ofes-tu?

VENDÔME.

Traître!.. c'en eft affez;
Qu'on l'ôte de mes yeux; Soldats, obéiffez.

ADELAÏDE.

Non, demeurez, cruels. Ah! Prince, eft-il poffible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible?
(*à Vendôme.*)
Nemours....... frère inhumain, pouvez-vous oublier?..

NEMOURS *à Adélaïde.*

Vous êtes mon époufe & daignez le prier!
(*à Vendôme.*)
Va, je fuis dans ces lieux plus puiffant que toi-même;
Je fuis vengé de toi: l'on te hait, & l'on m'aime.

ADELAÏDE.

Ah! cher Prince!... ah! Seigneur, voyez à vos genoux...

VENDÔME.

(*aux gardes.*) (*à Adélaïde.*)
Qu'on m'en réponde : allez. Madame, levez-vous ;
Je suis assez instruit du soin qui vous engage,
Je n'en demande point un nouveau témoignage.
Vos pleurs auprès de moi sont d'un puissant secours ;
Allez, rentrez, Madame.

ADELAÏDE.

O ciel, sauvez Nemours!

SCÈNE IV.

VENDÔME.

Sur qui faut-il d'abord que ma vengeance éclate ?
Que je te vais punir... Adélaïde, ingrate,
Qui joins la haîne au crime, & la fourbe aux rigueurs!
Eh quoi ? je te déteste, & verse encor des pleurs !
Quoi, même en m'irritant tu m'attendris encore,
Tu déchires mon ame, & ma fureur t'adore !
Frère indigne du jour, tu m'as seul outragé ;
Et mon bras dans ton sang n'est point encor plongé !
. . . .
. . . .
. . . .
Ainsi donc ma bonté, ma flamme était trahie.
Par qui ? par des ingrats dont j'ai sauvé la vie !
Par un frère !... ah, perfide ! ah, déplaisir mortel !
Qui des deux dans mon cœur est le plus criminel ?
. . . .
. . . .

Qu'il meure ! vengeons-nous : c'eſt lui, c'eſt le perfide,
Dont les mains m'ont frayé la route au parricide.
Et toi, le prix du crime, & que j'aimais en vain,
Je cours te retrouver, mais ſa tête à la main.

SCENE V.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

Que votre vertu, Prince, ici ſe renouvelle :
Recevez de ma bouche une triſte nouvelle,
Apprenez...

VENDÔME.

Je ſais tout : je ſais qu'on me trahit.
Nemours, l'ingrat, le traître !

COUCY.

Eh quoi ? qui vous a dit ?

VENDÔME.

Avec quel artifice, avec quelle baſſeſſe
Ils ont trompé tous deux ma crédule tendreſſe !
Cruelle Adélaïde !

COUCY.

Ah ! qu'entends-je à mon tour ?
Je vous parle de guerre, & vous parlez d'amour ?
Votre ſort ſe décide, & vous brulez encore ?
Le roi ſous ces remparts arrive avec l'aurore ;
La force & l'artifice ont uni leur efforts ;
Le trouble eſt au-dedans, le péril au-dehors.
Je vois des citoyens la conſtance ébranlée,
Leur ame vers le roi ſemble être rappelée ;
Soit qu'enfin le malheur & le nom de ce roi

Dans leurs cœurs fatigués retrouve un peu de foi ;
Soit que plutôt Nemours, en faveur de son maître,
Ait préparé ce feu qui commence à paraître.

VENDÔME.

Nemours ! de tous côtés le perfide me nuit.
Par tout il m'a trompé, par-tout il me poursuit.
Mon frère !

COUCY.

Il n'a rien fait que votre heureuse audace
N'eût tenté dans la guerre, & n'eût fait à sa place.
Mais, quoi qu'il ait osé, quels que soient ses desseins ;
Songez à vous, Seigneur, & faites vos destins.
Vous pouvez conjurer ou braver la tempête ;
Quoi que vous ordonniez, ma main est toute prête.
Commandez : voulez-vous, par un secret traité,
Appaiser avec gloire un monarque irrité ?
Je me rends dans son camp, je lui parle, & j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire.
Voulez-vous sur ces murs attendre son courroux ?
Je revole à la brèche, & j'y meurs près de vous.
Prononcez, mais sur-tout songez que le tems presse.

VENDÔME.

Oui, je me fie à vous, & j'ai votre promesse
Que vous immolerez à mon amour trahi
Le rival insolent pour qui j'étais haï.
Allez venger ma flamme, allez servir ma haîne.
Le lâche est découvert, on l'arrête, on l'entraîne ;
Je le mets dans vos mains, & vous m'en répondez.
Conduisez-le à la tour où vous seul commandez ;
Là, sans perdre de tems, qu'on frappe ma victime ;
Dans son indigne sang lavez son double crime.
On l'aime, il est coupable, il faut qu'il meure ; & moi,
Je vais chercher la mort, ou la donner au roi.

COUCY.

L'arrêt eſt-il porté ?... Ferme en votre colère,
Voulez-vous en effet la mort de votre frère ?

VENDÔME.

Si je la veux, grand Dieu ! s'il la ſut mériter !
Si ma vengeance eſt juſte ! en pouvez-vous douter ?

COUCY.

Et vous me chargez, moi, du ſoin de ſon ſupplice !

VENDÔME.

Oui, j'attendais de vous une prompte juſtice;
Mais je n'en veux plus rien, puiſque vous héſitez :
Vos froideurs ſont un crime à mes vœux irrités.
J'attendais plus de zèle, & veux moins de prudence;
Et qui doit me venger, me trahit s'il balance.
Je ſuis bien malheureux, bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux Dauphin, que je te porte envie !
Ton amitié du moins n'a pas été trahie;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offenſé,
T'a ſervi ſans ſcrupule, & n'a pas balancé.
Allez, Vendôme encor, dans le ſort qui le preſſe,
Trouvera des amis qui tiendront leur promeſſe.
D'autres me vengeront, & n'allègueront pas
Une fauſſe vertu, l'excuſe des ingrats.

COUCY.

Non, Prince, je me rends, & ſoit crime ou juſtice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahiſſe.
Je ne ſouffrirai pas que d'un autre que moi,
Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi;
Et vous reconnaîtrez, au ſuccès de mon zèle,
Si Coucy vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

VENDÔME.

Ah ! je vous reconnais : vengez-moi, vengez-vous,
Perdez un ennemi qui nous trahissait tous.
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
Courez : j'irai moi-même annoncer son trépas
A l'odieux objet dont j'aimai les appas.
Volez : que vois-je ? arrête. Hélas ! c'est elle encore.

SCÈNE VI.

VENDOME, COUCY, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

ECOUTEZ-MOI, Coucy, c'est vous seul que j'implore.

VENDÔME *à Coucy.*

Non ; fuis, ne l'entends pas, ou tu vas me trahir ;
Fuis... mais attends mon ordre avant de me servir.

ADELAÏDE *à Coucy.*

Quel est cet ordre affreux ? cruel ! qu'allez-vous faire ?

COUCY.

Croyez-moi, c'est à vous de fléchir sa colère ;
Vous pouvez tout.

SCÈNE VII.

VENDOME, ADELAIDE.

ADELAÏDE.

CRUEL ! pardonnez à l'effroi
Qui me ramène à vous, qui parle malgré moi.

Je n'en suis pas maitresse: éplorée & confuse,
Ce n'est pas que d'un crime, hélas! je vous accuse:
Non vous ne serez point, Seigneur, assez cruel
Pour tremper votre main dans le sang fraternel.
Je le crains cependant: vous voyez mes alarmes:
Ayez pitié d'un frere, & regardez mes larmes.
Vous baissez devant moi ce visage interdit!
Ah ciel! sur votre front son trépas est écrit!
Auriez-vous résolu ce meurtre abominable?

VENDÔME.

Oui, tout est préparé pour la mort du coupable.

ADELAÏDE.

Quoi, sa mort!

VENDÔME.

Vous pouvez disposer de ses jours:
Sauvez-le, sauvez-moi....

ADELAÏDE.

Je sauverais Nemours!
Ah! parlez, j'obéis: parlez, que faut-il faire?

VENDÔME.

Je ne puis vous haïr, &, malgré ma colère,
Je sens que vous régnez dans ce cœur ulcéré,
Par vous toujours vaincu, toujours désespéré.
Je brûle encor pour vous, cruelle que vous êtes.
Écoutez; mes fureurs vont être satisfaites;
Et votre ordre à l'instant suspend le coup mortel.
Voilà ma main: venez, sa grace est à l'autel.

ADELAÏDE.

Moi, Seigneur!

VENDÔME.

Il mourra.

ADELAÏDE.

Moi, que je le trahisse !

Arrêtez....

VENDÔME.

Répondez.

ADELAÏDE.

Je ne puis.

VENDÔME.

Qu'il périsse.

ADELAÏDE.

Arrêtez.... je consens....

VENDÔME.

Un mot fait nos destins;

Achevez.

ADELAÏDE.

Je consens... de périr par vos mains.
Rien ne vous lie à moi, je vous suis étrangère;
Baignez-vous dans mon sang, mais sauvez votre frere;
Ce frère en son enfance avec vous élevé,
Qu'au péril de vos jours vous eussiez conservé,
Que vous aimiez, hélas! qui sans doute vous aime.
Que dis-je? en ce moment n'en croyez que vous-même;
Rentrez dans votre cœur, examinez les traits
Que la main du devoir y grava pour jamais.
Regardez-y Nemours... voyez s'il est possible
Qu'on garde à ce héros un courroux inflexible,
Si l'on peut le haïr...

VENDÔME.

Ah! c'est trop me braver;
Et c'est trop me forcer moi-même à m'en priver.
Votre amour le condamne, & ce dernier outrage

A redoublé son crime, & ma honte, & ma rage.
Je vais. . . .

ADELAÏDE.

Au nom du Dieu que nous adorons tous ;
Seigneur, écoutez-moi. . .

SCÈNE VIII.

VENDOME, ADELAIDE, un OFFICIER.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, songez à vous :
De lâches citoyens une foule ennemie,
Par vos périls nouveaux contre vous enhardie,
Lève enfin dans ces murs un front séditieux.
La trahison éclate, elle marche en ces lieux ;
Ils s'assemblent en foule, ils veulent reconnaître
Et Nemours pour leur chef, & Charles pour leur maître ;
Au pied de la tour même ils demandent Nemours.

VENDÔME.

Il leur sera rendu, c'en est fait & j'y cours.
Il vous faut donc, cruelle ! immoler vos victimes ;
Et je vais commencer votre ouvrage & mes crimes.

SCENE IX.

ADELAIDE, TAISE.

ADELAÏDE.

AH, barbare ! ah, tyran ! que faire ? où recourir ?
Quel secours implorer ? Nemours, tu vas périr.

On me retient : on craint la douleur qui m'enflamme.

(*Aux soldats.*)

Cruels, si la pitié peut entrer dans votre ame,
Allez chercher Coucy, courez sans différer ;
Allez, que je lui parle avant que d'expirer.

TAÏSE.

Hélas ! & de Coucy que pouvez-vous attendre ?

ADELAÏDE.

Puisqu'il a vu Nemours, il le saura défendre.
Je sais quel est Coucy, son cœur est vertueux,
Le crime s'épouvante & fuit devant ses yeux ;
Il ne permettra pas cette horrible injustice.

TAÏSE.

Eh ! qui sait si lui-même il n'en est point complice ?
Vous voyez qu'à Vendôme il veut tout immoler ;
Sa froide politique a craint de vous parler.
Il soupira pous vous, & sa flamme outragée
Par les crimes d'un autre aime à se voir vengée.

ADELAÏDE.

Quoi ! de tous les côtés on me perce le cœur !
Quoi ! chez tous les humains l'amour devient fureur !
Cher Nemours, cher amant ; ma bouche trop fidelle
Vient donc de prononcer ta sentence mortelle !

(*Aux gardes.*)

Eh bien, souffrez du moins que ma timide voix
S'adresse à votre maître une seconde fois,
Que je lui parle.

TAÏSE.

Eh quoi ? votre main se prépare
A s'unir aux autels à la main d'un barbare ?
Pourriez-vous ?...

ADELAÏDE.

Je peux tout dans cet affreux moment ;
Et je saurai sauver ma gloire & mon amant.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

VENDOME, SUITE.

VENDÔME.

Eh bien, leur troupe indigne eſt-elle terraſſée ?

UN OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu ; leur foule eſt diſperſée.

VENDÔME.

Ce ſoldat qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

Vers la tour, à grands pas, vous voyez qu'il s'avance.

VENDÔME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance !
Allez, qu'on ſe prépare à des périls nouveaux :
Que ſur nos murs ſanglans on porte nos drapeaux.
Hâtez-vous, déployez l'appareil de la guerre :
Qu'on allume ces feux renfermés ſous la terre.
Que l'on vole à la brèche, &, s'il nous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*il reſte ſeul.*)

Le ſang, l'indigne ſang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins pour moi le ſignal du carnage.
Vainement à Coucy je m'étais confié ;
Ai-je pu m'en remettre à ſa faible amitié,
A ſon eſprit tranquille, à ſa vertu ſauvage,
Qui ne ſait ni ſentir, ni venger mon outrage ?

Un bras vulgaire & sûr va punir mon rival.

. . . .

. . . .

. . . .

Et cette même main va chercher dans son flanc
La moitié de moi-même, & le sang de mon sang.
Autour de moi, grand Dieu, que j'ai creusé d'abymes!
Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de crimes!
Remords toujours puissans, toujours en vain bannis.
Je voulais me venger, c'est moi que je punis.
Funeste passion dont la fureur m'égare!
Non, je n'étais pas né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel,

. . . .

. . . .



SCENE III.

VENDOME, ADELAIDE.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

VENDÔME.

Oui, j'ai tué mon frere, & l'ai tué pour vous.
Sans vous je l'eusse aimé; sans ma funeste flamme,
La nature & le sang triomphaient dans mon ame.
Je n'ai pris qu'en vos yeux le malheureux poison
Qui m'ôta l'innocence ainsi que la raison.
Vengez sur ce barbare, indigne de vous plaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait-faire.

ADELAÏDE.

Nemours eſt mort.... Nemours !

VENDÔME.

Oui, mais c'eſt de ta main
Que ſon ſang veut ici le ſang de l'aſſaſſin.

ADELAÏDE.

Ote-toi de ma vue....

VENDÔME.

Achève ta vengeance :
Ma mort doit la finir, mon remords la commence.

ADELAÏDE.

Va, porte ailleurs ton crime & ton vain déſeſpoir,
Et laiſſe-moi mourir ſans l'horreur de te voir.

VENDÔME.

Cette horreur eſt trop juſte, elle m'eſt trop bien due ;
Je vais te délivrer de ma funeſte vue ;
Je vais, plein d'un amour qui, même en ce moment,
Eſt de tous mes forfaits le plus grand châtiment,
Je vais mêler ce ſang qu'Adélaïde abhorre,
Au ſang que j'ai verſé, mais qui m'eſt cher encore.

ADELAÏDE.

Nemours n'eſt plus ; arrête, exécrable aſſaſſin !
Réunis deux amans : tu me retiens en vain ;
Monſtre, que cette épée....

VENDÔME.

Eh bien, Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi ... mais contre un parricide :
Je ne méritais pas de mourir de tes coups...
Que ma main les conduiſe....





SCENE V.

VENDOME, ADELAIDE, COUCY.

. . . .
. . . .
. . . .

VENDÔME.

Hélas ! je te l'avoue, oui, dans ma frénésie,
Moi-même à mon rival j'eusse arraché la vie.
Je n'étais plus à moi ; ce délire odieux
Précipitait ma rage, & m'aveuglait les yeux.
L'amour, le fol amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant la raison, m'eût excusé peut-être.
Mais toi, dont la sagesse & les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'ai craint cent fois l'esprit ferme & rigide
Avec tranquillité commettre un parricide !

ADELAÏDE.

Barbare !

COUCY.

Ainsi l'horreur & l'exécration,
Qui suivent de si près cette indigne action,
D'un repentir utile ont pénétré votre ame ;
Et, malgré tout l'excès de votre injuste flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver ?

VENDÔME.

Plût au ciel être mort avant ce coup funeste !

ADELAÏDE.

Ah ! cessez des regrets que ma douleur déteste ;

Tournez fur moi vos mains, achevez vos fureurs.

COUCY.

(*à Vendôme.*) (*à Adélaïde.*)

Conſervez vos remords : & vous, féchez vos pleurs.

VENDÔME.

Coucy, que dites-vous ?

ADELAÏDE.

Quel bonheur ? quel myſtère ?

COUCY, *en feſant avancer Nemours.*

Venez, paraiſſez, Prince, embraſſez votre frère.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

VENDÔME.

Ah ! mon appui, mon père !

COUCY.

Que j'aime à voir en vous cette douleur ſincère !

VENDÔME.

Nemours... mon frère... hélas ! mon crime eſt devant moi:
Mes yeux n'oſent encor ſe retourner vers toi :
De quel œil revois-tu ce monſtre parricide ?

NEMOURS.

Je ſuis entre tes mains avec Adélaïde.
Nos cœurs te ſont connus ; & tu vas décider
De quel œil déſormais je te dois regarder.

ADELAÏDE.

J'ai vu vos ſentimens ſi purs, ſi magnanimes.

VENDÔME.

J'étais né vertueux, vous avez fait mes crimes.

COUCY.

Ah ne rappellez plus cet affreux fouvenir.

NEMOURS.

Quel eft donc ton deffein ? parle.

VENDÔME.

De me punir.

. . . .
. . . .
. . . .

VENDÔME.

Ah ! c'eft trop me montrer mes malheurs & ma perte !
Eloignez-vous plutôt, & fuyez-moi tous deux ;
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
De ce cœur malheureux ménagez la bleffure ;
Ce n'eft qu'en frémiffant qu'il cède à la nature.
Craignez mon repentir, profitez d'un effort
Plus douloureux pour moi, plus cruel que la mort.



SCÈNE VI & dernière.

VENDOME, NEMOURS, COUCY, OFFICIER des Gardes.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, qu'à vos guerriers votre ordre fe déclare :
Le roi paraît, il marche, & l'affaut fe prépare.

COUCY.

Eh bien, Seigneur ?

NEMOURS.

Mon frère, à quoi te réfous-tu ?
N'eft-ce donc qu'à demi que ton cœur s'eft rendu ?
Ta générofité vient de me faire grâce,

Ne

Ne veux-tu pas souffrir que ton roi te la fasse ?
Veux-tu haïr la France & perdre ton pays,
Pour de fiers étrangers qui nous ont tant haïs ?
Es-tu notre ennemi ? ton maître est à tes portes :
Eh bien ?...

VENDÔME.

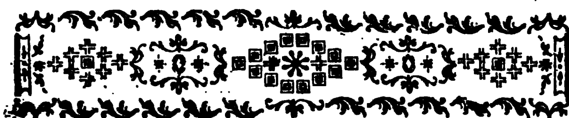
Je suis Français, mon frère, tu l'emportes !
Va, mon cœur est vaincu, je me rends tout entier.
Je veux oublier tout, & tout sacrifier.
Trop fortunés époux ! oui, mon ame attendrie, &c.

FIN des Variantes d'Adélaïde du Guesclin.





LE DUC DE FOIX.



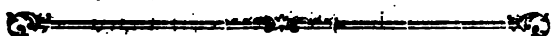
AMÉLIE,

OU

LE DUC DE FOIX,

TRAGÉDIE

Représentée au mois de Décembre 1752.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

SOUFFREZ qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
* Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie est du parti des rois :
Contre eux, vous le savez, je sers le duc de Foix ;
Ou plutôt je combats ce redoutable maire,
Ce Pepin qui, du trône heureux dépositaire,
En subjuguant l'État, en soutient la splendeur,
Et de Thierri son maître ose être protecteur.

Le duc de Foix ici vous tient ſous ſa puiſſance:
J'ai de ſa paſſion prévu la violence;
Et ſur lui, ſur moi-même, & ſur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
* Ecoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître
* L'ame d'un vrai ſoldat, digne de vous peut-être.

AMELIE.

* Je ſais quel eſt Liſois: ſa noble intégrité
* Sur ſes lèvres toujours plaça la vérité.
* Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai ſans peine.

LISOIS.

* Sachez que ſi dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce prince altier j'ai ſuivi les drapeaux,
Si je cours pour lui ſeul à des périls nouveaux;
* Je n'approuvai jamais la fatale alliance
* Qui le ſoumet au Maure & l'enlève à la France.
* Mais dans ce tems affreux de diſcorde & d'horreur,
* Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur:
* Non que pour ce héros mon ame prévenue
* Prétende à ſes défauts fermer toujours ma vue;
* Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
* De ſes emportemens l'indiſcrète chaleur;
* Je vois que de ſes ſens l'impétueuſe ivreſſe
* L'abandonne aux excès d'une ardente jeuneſſe;
* Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec ſoin,
* Trop ſouvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.
* Mais il a des vertus qui rachètent ſes vices:
* Eh! qui ſaurait, Madame, où placer ſes ſervices,
* S'il ne nous fallait ſuivre, & ne chérir jamais,

* Que des cœurs sans faiblesse & des princes parfaits ?
* Tout le mien est à lui ; mais enfin cette épée
* Dans le sang des Français à regret s'est trempée.
Je voudrais à l'Etat rendre le duc de Foix.

AMELIE.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois ?
Si ce prince égaré chérit encor sa gloire,
C'est à vous de parler, & c'est vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'est-il précipité !

LISOIS.

* Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
* J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
* Révolté sa fierté par des vérités dures ;
* Vous seule à votre roi le pourriez rappeller,
* Et c'est de quoi sur-tout je cherche à vous parler.
Dans des tems plus heureux j'osai, belle Amélie,
Consacrer à vos lois le reste de ma vie ;
* Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
* Accepter sans mépris mon hommage & ma main ;
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le sort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras :
* La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire ;
* Il a par trop de droits mérité de vous plaire :
* Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur ;
* Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur ;
* La justice & l'amour vous pressent de vous rendre.

* Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre;
* Je me tais... Cependant, s'il faut vous mériter,
* A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer.
* Je céderais à peine aux enfans des rois même;
* Mais ce prince est mon chef: il me chérit, je l'aime:
* Lisois, ni vertueux, ni superbe à demi,
* Aurait bravé le prince, & cède à son ami.
* Je fais plus: de mes sens maîtrisant la faiblesse,
* J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
* Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
* Au héros qui vous sert, & par qui vous vivez.
* Je verrai d'un œil sec, & d'un cœur sans envie,
* Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
* Je réunis pour vous mon service & mes vœux;
* Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux:
* Voilà mes sentimens. Si je me sacrifie,
* L'amitié me l'ordonne, & sur-tout ma patrie.
* Songez que, si l'hymen vous range sous sa loi,
* Si le prince est à vous, il est à votre roi.

AMELIE.

* Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!
* Que vous donnez au monde un rare & grand exemple!
* Quoi, ce cœur (je le crois sans feinte & sans détour)
* Connaît l'amitié seule, & peut braver l'amour!
* Il faut vous admirer, quand on sait vous connaître;
* Vous servez votre ami, vous servirez mon maître;
* Un cœur si généreux doit penser comme moi:
* Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur roi.
* Eh bien, de vos vertus je demande une grâce.

LISOIS.

* Vos ordres ſont ſacrés, que faut-il que je faſſe ?

AMELIE.

* Vos conſeils généreux me preſſent d'accepter.
* Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
* Je ne me cache point combien ſon choix m'honore;
* J'en vois toute la gloire : & quand je ſonge encore,
* Qu'avant qu'il fût épris de ce funeſte amour,
* Il daigna me ſauver & l'honneur & le jour;
* Tout ennemi qu'il eſt de ſon roi légitime,
* Tout allié du Maure, & protecteur du crime,
* Accablée à ſes yeux du poids de ſes bienfaits,
* Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
* Mais, malgré ſon ſervice & ma reconnaiſſance,
* Il faut par des refus répondre à ſa conſtance.
* Sa paſſion m'afflige ; il eſt dur à mon cœur,
* Pour prix de ſes bontés, de cauſer ſon malheur:
Non, Seigneur, il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourrait mieux que vous gouverner ſon courage?
Eſt-ce à ma faible voix d'annoncer ſon devoir ?
Je ſuis loin de chercher ce dangéreux pouvoir.
Quel appareil affreux! quel tems pour l'hyménée!
* Des armes de mon roi la ville environnée,
N'attend que des aſſauts, ne voit que des combats;
Le ſang de tous côtés coule ici ſous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre ſon frère!
Que de raiſons !... Seigneur, c'eſt en vous que j'eſpère.
Pardonnez.. achevez vos deſſeins généreux;
Qu'il me rende à mon roi, c'eſt tout ce que je veux.

Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire ;
Vous devez fur fon cœur avoir pris quelque empire;
Un efprit mâle & ferme, un ami refpecté,
Fait-parler le devoir avec autorité ;
Ses confeils font des lois.

LISOIS.

Il en eft peu, Madame ;
Contre les paffions qui fubjuguent fon ame ;
Et fon emportement a droit de m'alarmer.
Le prince eft foupçonneux, & j'ofai vous aimer.
Quels que foient les ennuis dont votre cœur foupire;
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire,
Laiffez-moi ménager fon efprit ombrageux;
Je crains d'effaroucher fes feux impétueux;
* Je fais à quel excès irait fa jaloufie,
* Quel poifon mes difcours répandraient fur fa vie:
* Je vous perdrais peut-être, & mes foins dangéreux,
* Madame, avec un mot, feraient trois malheureux.
* Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
* Pefez fans paffion l'honneur qu'il vous veut faire.
* Moi, libre entre vous deux, fouffrez que, dès ce jour,
* Oubliant à jamais le langage d'amour,
* Tout entier à la guerre, & maître de mon ame,
* J'abandonne à leur fort & vos vœux & fa flamme.
* Je crains de l'outrager ; je crains de vous trahir ;
* Et ce n'eft qu'aux combats que je dois le fervir.
* Laiffez-moi d'un foldat garder le caractère,
* Madame ; & puifqu'enfin la France vous eft chère;
* Rendez-lui ce héros qui ferait fon appui :
* Je vous laiffe y penfer, & je cours près de lui.

SCÈNE II.

AMELIE, TAISE.

AMELIE.

AH ! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un ſi grand changement n'eſt pas en ma puiſſance;
Taïſe, & cet hymen eſt un crime à mes yeux.

TAÏSE.

Quoi ! le prince à ce point vous ferait odieux?
* Quoi ! dans ces triſtes tems de ligues & de haînes,
* Qui confondent des droits les bornes incertaines,
* Où le meilleur parti ſemble encor ſi douteux,
* Où les enfans des rois ſont diviſés entre eux;
* Vous, qu'un aſtre plus doux semblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée,
Pouvez-vous n'oppoſer qu'un ſentiment d'horreur
Aux ſoupirs d'un héros, qui fut votre vengeur,
Vous ſavez que ce prince au rang de ſes ancêtres
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.
D'un puiſſant apanage il eſt né ſouverain;
Il vous aime, il vous ſert, il vous offre ſa main.
Ce rang à qui tout cède, & pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
* Ce rang qui touche au trône, & qu'on met à vos pieds
* Peut-il cauſer les pleurs dont vos yeux ſont noyés?

AMELIE.

Quoi, pour m'avoir ſauvée, il faudra qu'il m'opprime!

De ſon fatal ſecours je ſerai la victime !
Je lui dois tout ſans doute, & c'eſt pour mon malheur.

TAÏSE.

C'eſt être trop injuſte.

AMELIE.

Eh bien, connais mon cœur ;
Mon devoir, mes douleurs, le deſtin qui me lie ;
Je mets entre tes mains le ſecret de ma vie :
De ta foi déſormais c'eſt trop me défier,
Et je me livre à toi pour me juſtifier.
Vois combien mon devoir à ſes vœux eſt contraire ;
Mon cœur n'eſt point à moi, ce cœur eſt à ſon frère.

TAÏSE.

Quoi ! ce vaillant Vamir ?

AMELIE.

Nos ſermens mutuels
Devançaient les ſermens réſervés aux autels.
J'attendais, dans Leucate en ſecret retirée,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée,
Quand les Maures cruels, inondant nos déſerts,
Sous mes toîts embrâſés me chargèrent de fers.
Le duc eſt l'allié de ce peuple indomptable ;
Il me ſauva, Taïſe, & c'eſt ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant ſeront-ils enlevés ?
* Jours triſtes, jours affreux, qu'un autre a conſervés !

TAÏSE.

Pourquoi donc, avec lui vous obſtinant à feindre,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre ?
Il eût pu reſpecter ces ſaints engagemens ;

:uffiez mis un frein à ſes emportemens.

AMELIE.

Je ne le puis; le ciel, pour combler mes misères,
Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
Vamir, toujours fidèle à ſon maître, à nos lois,
A contre un révolté vengé l'honneur des rois.
De ſon rival altier tu vois la violence;
J'oppoſe à ſes fureurs un douloureux ſilence.
Il ignore du moins qu'en des tems plus heureux,
Vamir a prévenu ſes deſſeins amoureux:
S'il en était inſtruit, ſa jalouſie affreuſe
Le rendrait plus à craindre, & moi plus malheureuſe.
C'en eſt trop, il eſt tems de quitter ſes Etats:
Fuyons des ennemis, mon roi me tend les bras.
Ces priſonniers, Taïſe, à qui le ſang te lie,
De ces murs en ſecret méditent leur ſortie:
Ils pourront me conduire, ils pourront m'eſcorter;
Il n'eſt point de péril que je n'oſe affronter;
Je hazarderai tout, pourvu qu'on me délivre
De la priſon illuſtre où je ne ſaurais vivre.

TAÏSE.

Madame, il vient à vous.

AMELIE.

Je ne puis lui parler;
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter ſa pourſuite!



SCÈNE III.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAISE.

LE DUC *à Taïse.*

Est-ce elle qui m'échappe? est-ce elle qui m'évite?
Taïse, demeurez; vous connaissez trop bien
Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
Vous savez si je l'aime, & si je l'ai servie,
Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir:
Je hais ces vains respects, cette reconnaissance,
Que sa froideur timide oppose à ma constance.
Le plus léger délai m'est un cruel refus,
Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
C'est en vain qu'à la France, à son maître fidèle,
Elle étale à mes yeux le faste de son zèle;
Il est tems que tout cède à mon amour, à moi;
Qu'elle trouve en moi seul sa patrie & son roi.
Elle me doit la vie, & jusqu'à l'honneur même;
Et moi je lui dois tout, puisque c'est moi qui l'aime.
Unis par tant de droits, c'est trop nous séparer;
L'autel est prêt, j'y cours; allez l'y préparer.



SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

SEIGNEUR, ſongez-vous bien que, de cette journée,
Peut-être de l'Etat dépend la deſtinée ?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir ſon époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, & n'eſt pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends ſans le craindre, & je vais le combattre.
Crois-tu que ma faibleſſe ait pu jamais m'abattre ?
Penſes-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire ;
Elle a ſur moi ſans doute un ſouverain empire,
Et n'en a point aſſez pour flétrir ma vertu.
Ah! trop ſévère ami, que me reproches-tu!
Non, ne me juge point avec tant d'injuſtice.
* Eſt-il quelque Français que l'amour aviliſſe ?
* Amans, aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du ſein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt ſoit digne de lui-même!
Le ſalut de l'Etat m'occupait en ce jour ;
Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour!

Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée;
Déjà de tous côtés la nouvelle est semée,
Que Vamir, votre frère, est armé contre nous.
Je sais que dès long-tems il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'est connu que par la renommée:
Mais si, par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers sentimens
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans;
Il peut vous ménager une paix nécessaire;
Et mes soins....

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frère!
Près de mes ennemis mendier sa faveur!
Pour le haïr sans doute il en coûte à mon cœur;
Je n'ai point oublié notre amitié passée:
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi,
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi.
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière constance
D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque! un fantôme, un prince efféminé,
Indigne de sa race, esclave couronné,
Sur un trône avili soumis aux lois d'un maire?
De Pepin son tyran je crains peu la colère;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un roi qui n'ose commander:
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,

Dans mes Etats au moins je ſoutiendrai la mienne.
Ce cœur eſt trop altier pour adorer les lois
De ce maire inſolent, l'oppreſſeur de ſes rois;
Et Clovis que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ſes fils à ramper ſous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger;
Et, tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

LISOIS.

Vous haïſſez un maire, & votre haîne eſt juſte;
Mais ils ont des Français ſauvé l'empire auguſte,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer;
Cette triſte alliance a de quoi m'alarmer;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Eſpagne eſt honteux & terrible!
Ces brigands africains ſont des tyrans nouveaux,
Qui font ſervir nos mains à creuſer nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence?

LE DUC.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offenſe.

LISOIS.

Mais vos vrais intérêts, oubliés trop long-tems....

LE DUC.

Mes premiers intérêts ſont mes reſſentimens.

LISOIS.

Ah! vous écoutez trop l'amour & la colère.

LE DUC.

Je le ſais; je ne peux fléchir mon caractère.

LISOIS.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas;

Mais, en vous condamnant, je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice,
* L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.
* Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux;
* Vous y voulez tomber, & j'y cours avec vous.

LE DUC.

Ami, que m'as-tu dit?

LISOIS.

Ce que j'ai dû vous dire.
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous?

LE DUC.

Quand mes brûlans désirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs;
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais jusqu'à ce moment sais-je ce que je veux?
Tant d'agitations, de tumulte, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti? puis-je avoir un dessein?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin;
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du sort de la patrie.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE FOIX, *seul.*

O SERA-T-ELLE ençor refuser de me voir ?
Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir ?
Ah ! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe & faible ! esclave volontaire !
Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil ;
Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup-d'œil.
Lâche, consume-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects, & des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons....

SCENE II.

LE DUC, AMELIE ET TAISE *dans le fond.*

AMELIE.

J'ESPÈRE encore, & tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entreprise ?
Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je, Taïse ?

LE DUC.

J'ignore quel objet attire ici vos pas ;

Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas.
Quoi ! vous les détournez ? Quoi ! vous voulez encore
Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore ?
Et, de la tyrannie exerçant le pouvoir,
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir ?
C'est à ma triste vie ajouter trop d'alarmes,
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front;
Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
Ose encor démentir la foi de vos promesses.

AMELIE.

Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi,
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

LE DUC.

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage !...

AMELIE.

* D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage;
* Et, sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
* Par de justes respects je vous ai répondu.
* Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
* Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême;
* Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
* Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
* Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence:
* Je vais vous offenser ; je me fais violence :
* Mais, réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
* Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.

Votre ſang eſt auguſte, & le mien eſt ſans crime;
Il coula pour l'État, que l'étranger opprime.
Comminge, mon aïeul, dans mon cœur a tranſmis
La haîne qu'un français doit à ſes ennemis;
* Et ſa fille jamais n'acceptera pour maître
* L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puiſſe être.
* Voilà les ſentimens que ſon ſang m'a tracés,
* Et s'ils vous font-rougir, c'eſt vous qui m'y forcez.

LE DUC.

* Je ſuis, je l'avoûrai, ſurpris de ce langage;
* Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage;
* Et n'avais pas prévu que le ſort en courroux,
* Pour m'accabler d'affronts, dût ſe ſervir de vous.
* Vous avez fait, Madame, une ſecrète étude
* Du mépris, de l'inſulte & de l'ingratitude;
* Et votre cœur, enfin, lent à ſe déployer,
* Hardi par ma faibleſſe, a paru tout entier.
* Je ne connaiſſais pas tout ce zèle héroïque,
* Tant d'amour pour l'Etat, ou tant de politique.
* Mais, vous qui m'outragez, me connoiſſez-vous bien?
* Vous reſte-t-il ici de parti que le mien?
M'oſez-vous reprocher une heureuſe alliance,
Qui fait ma ſureté, qui ſoutient ma puiſſance,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité,
A qui vous avez dû l'honneur, la liberté?
Eſt-ce donc là le prix de vous avoir ſervie?

AMELIE.

* Oui, vous m'avez ſauvée: oui, je vous dois la vie;
* Mais de mes triſtes jours ne puis-je diſpoſer?

* Me les conserviez-vous pour les tyranniser?

LE DUC.

* Je deviendrai tyran; mais moins que vous, cruelle!
* Mes yeux lisent trop bien dans vôtre ame rebelle;
* Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons,
* Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
* Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
* Redoutez mon amour, tremblez de ma colère:
* C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
* De son cœur tout-sanglant j'irai vous arracher;
* Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
* De quelque joie encor ma fureur est capable,
* Je la mettrai, perfide! à vous désespérer.

AMELIE.

* Non, Seigneur, la raison saura vous éclairer.
* Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée
* Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
* Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
* Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits;
* Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
* Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
* Je vous plains, vous pardonne, & veux vous respecter;
* Je vous ferai rougir de me persécuter,
* Et je conserverai, malgré votre menace,
* Une ame sans courroux, sans crainte & sans audace.

LE DUC.

* Arrêtez! pardonnez aux transports égarés,
* Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
* Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence,

* D'une cour qui me hait embraſſe la défenſe;
* Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
* Et de mon ſort enfin diſpoſer malgré moi.
* Vos diſcours ſont les ſiens. Ah! parmi tant d'alarmes,
* Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
* Pour gouverner mon cœur, l'aſſervir, le changer,
* Aviez-vous donc beſoin d'un ſecours étranger?
* Aimez: il ſuffira d'un mot de votre bouche.

AMELIE.

* Je ne vous cache point que du ſoin qui me touche,
* A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis;
* Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
* Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
* Vous les faites couler, que vos mains les eſſuient.
* Devenez aſſez grand pour m'apprendre à dompter
* Des feux que mon devoir me force à rejeter.
* Laiſſez-moi toute entière à la reconnaiſſance.

LE DUC.

* Ainſi le ſeul Liſois a votre confiance;
* Mon outrage eſt connu; je ſais vos ſentimens.

AMELIE.

* Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems;
* Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
* Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
* Du généreux Liſois j'ai recherché l'appui:
* Imitez ſa grande ame, & penſez comme lui.



[illegible] , la [illegible]
[illegible] mon injure :
[illegible] découvert ;
[illegible] qui me perd.
[illegible] chérie ,
[illegible] ma vie ,
[illegible] inconnu ,
[illegible] obtenu !
[illegible] même ;
[illegible] extrême ,
[illegible] pour me charmer ,
[illegible] ne plus rien aimer.
Voilà cet [illegible] qui, fier de son parjure ,
[illegible] mains [illegible] ma blessure !

SCÈNE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A vos ordres, Seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient sur votre front ce chagrin répandu ?
[illegible] ame, aux passions long-tems abandonnée,
[illegible] en liberté pesé sa destinée ?

LE DUC.

[illegible]

LISOIS.

Quel eſt le projet où vous vous arrêtez ?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De ſentir mon malheur, & d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.

LISOIS.

Comment ?

LE DUC.

C'en eſt aſſez.

LISOIS.

Ç'en eſt trop entre nous.
Ce traître, quel eſt-il ?

LE DUC.

Me le demandez-vous ?
De l'affront inoui qui vient de me confondre,
Quel autre était inſtruit, quel autre en doit répondre ?
Je ſais trop qu'Amélie ici vous a parlé ;
* En vous nommant à moi, l'infidelle a tremblé ;
* Vous affectez ſur elle un odieux ſilence,
* Interprète muet de votre intelligence :
Je ne ſais qui des deux je dois plus déteſter.

LISOIS.

Vous ſentez-vous capable au moins de m'écouter ?

LE DUC.

* Je le veux.

LISOIS.

Penſez-vous que j'aime encor la gloire ?

* M'eſtimez-vous encore, & pouvez-vous me croire ?

LE DUC.

* Oui, juſqu'à ce moment je vous crus vertueux,
* Je vous crus mon ami.

LISOIS.

Ces titres précieux
Ont été juſqu'ici la règle de ma vie ;
Mais vous, méritez-vous que je me juſtifie ?
* Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
* Avant que, de ſa vie heureux libérateur,
* Vous euſſiez par vos ſoins, par cet amour ſincère,
* Sur tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
* Moi, plus ſoldat que tendre, & dédaignant toujours
* Ce grand art de ſéduire inventé dans les cours,
* Ce langage flatteur, & ſouvent ſi perfide,
* Peu fait pour mon eſprit peut-être trop rigide,
* Je lui parlai d'hymen ; & ce nœud reſpecté,
* Reſſerré par l'eſtime & par l'égalité,
* Pouvait lui préparer des deſtins plus propices
* Qu'un rang plus élevé, mais ſur des précipices.
* Hier avec la nuit je vins dans vos remparts ;
* Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
* Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes ;
* D'un œil indifférent j'ai regardé ſes charmes.
Et je me ſuis vaincu, ſans rendre de combats ;
J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
* J'ai de tous vos bienfaits rappellé la mémoire,
* L'éclat de votre rang, celui de votre gloire ;
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu ;
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.

Je

* Je m'immole à vous seul, & je me rends justice;
* Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,
* S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
* Tout mon sang est à vous, & je cours vous venger.

LE DUC.

Que tout ce que j'entends t'élève & m'humilie!
Ah! tu devais sans doute adorer Amélie;
Mais qui peut commander à son cœur enflammé?
Non, tu n'as pas vaincu; tu n'avais point aimé.

LISOIS.

J'aimais; & notre amour suit notre caractère.

LE DUC.

Je ne peux t'imiter: mon ardeur m'est trop chère.
Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
*Mon cœur.....

LISOIS.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer;
* Et si vous me devez quelque reconnaissance,
* Faites votre bonheur, il est ma récompense.
* Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
* Votre frère nourrit contre votre allié.
La suite, croyez-moi, peut en être funeste;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.
Je prévois que bientôt on verra réunis
* Les débris dispersés de l'empire des Lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire;
Hier le Béarnais, aujourd'hui votre frère.
* Le pur sang de Clovis est toujours adoré;
* Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
* Les rameaux, divisés & courbés par l'orage,

* Plus unis & plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des tems vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fière autorité;
Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie...

LE DUC.

Je le souhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie
* Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
* Si le même parti nous unissait tous deux?
* Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

LISOIS.

* Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire:
* Mais qu'importent pour vous ses vœux & ses desseins?
* Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque le grand Clovis, aux champs de la Touraine,
Détruisit les vainqueurs de la grande romaine,
* Quand son bras arrêta, dans nos champs inondés,
* Des Ariens sanglans les torrens débordés,
* Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
* Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maitresse?
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir;
* Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
* On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce;
* C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force;
* C'est nous qui sous son nom troublons notre repos;

*Il eſt tyran du faible, eſclave du héros.
*Puiſque je l'ai vaincu, puiſque je le dédaigne,
*Sur le ſang de nos rois ſouffrirez-vous qu'il règne?
*Vos autres ennemis par vous ſont abattus,
*Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

LE DUC.

*Le ſort en eſt jetté, je ferai tout pour elle;
*Il faut bien à la fin déſarmer la cruelle:
*Ses lois feront mes lois, ſon roi ſera le mien;
*Je n'aurai de parti, de maître que le ſien.
*Poſſeſſeur d'un tréſor où s'attache ma vie,
*Avec mes ennemis je me réconcilie:
*Je lirai dans ſes yeux mon ſort & mon devoir:
*Mon cœur eſt enivré de cet heureux eſpoir.
Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre;
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourrait dans ma cour avoir pouſſé l'orgueil,
Juſqu'à laiſſer vers elle échapper un coup-d'œil?
*Enfin, plus de prétexte à ſes refus injuſtes;
*Raiſon, gloire, intérêt, & tous ces droits auguſtes
*Des princes de mon ſang & de mes ſouverains,
*Sont des liens ſacrés, reſſerrés par ſes mains.
*Du roi, puiſqu'il le faut, ſoutenons la couronne:
*La vertu le conſeille, & la beauté l'ordonne.
*Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
*Sceller tous les ſermens que je fais à l'amour;
*Quant à mes intérêts, que toi ſeul en décide.

LISOIS.

*Souffrez donc, près du roi, que mon zèle me guide:
*Peut-être il eût fallu que ce grand changement

* Ne fût dû qu'au héros, & non pas à l'amant;
* Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
* L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause;
* Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
* Bénit votre faiblesse, & rend grâce à l'amour.

SCENE V.

LE DUC, LISOIS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, auprès des murs les ennemis paraissent;
On prépare l'assaut, le tems, les périls pressent:
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

Eh bien! cruels destins
Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes desseins.
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

Fin du second Acte.





ACTE III.



SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

La victoire eſt à nous, vos ſoins l'ont aſſurée.
Vous avez ſu guider ma jeuneſſe égarée.
* Liſois m'eſt néceſſaire aux conſeils, aux combats ;
* Et c'eſt à ſa grande ame à diriger mon bras.

LISOIS.

Prince, ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître,
* Sera maître de tout, quand vous en ſerez maître :
* Vous l'avez pu régler, & vous avez vaincu.
* Ayez dans tous les tems cette heureuſe vertu :
L'effet en eſt illuſtre, autant qu'il eſt utile.
Le faible eſt inquiet, le grand-homme eſt tranquile.

LE DUC.

Ah! l'amour eſt-il fait pour la tranquilité ?
Mais le chef inconnu ſur nos remparts monté,
Qui tint ſeul ſi long-tems la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de ſa haute vaillance,
Que devient-il ?

LISOIS.

Seigneur, environné de morts,
Il a ſeul repouſſé nos plus puiſſans efforts.

Mais ce qui me confond, & qui dôit vous ſurprendre,
Pouvant nous échapper, il eſt venu ſe rendre ;
Sans vouloir ſe nommer, & ſans ſe découvrir,
Il accuſait le ciel, & cherchait à mourir.
Un ſeul de ſes ſuivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, & le ſort qui l'outrage.

LE DUC.

Quel eſt donc, cher ami, ce chef audacieux,
Qui cherchant le trépas ſe cachait à nos yeux ?
Son caſque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait reſpectable ?
*Un je ne ſais quel trouble en moi s'eſt élevé :
*Soit que ce triſte amour, dont je ſuis captivé,
*Sur mes ſens égarés répandant ſa tendreſſe,
*Juſqu'au ſein des combats m'ait prêté ſa faibleſſe ;
* Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
*Par la molle douceur de ſes impreſſions :
* Soit plutôt que la voix de ma triſte patrie
*Parle encore en ſecret au cœur qui l'a trahie ;
Ou que le trait fatal, enfoncé dans ce cœur,
Corrompe en tous les tems ma gloire & mon bonheur.

LISOIS.

Quant aux traits dont votre ame a ſenti la puiſſance,
Tous les conſeils ſont vains, agréez mon ſilence.
Mais ce ſang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'Etat, la patrie, il faut vous en parler :
Vos nobles ſentimens peuvent encor paraître :
* Il eſt beau de donner la paix à votre maître ;
* Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,

* Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie & de votre fortune,
Fondez votre grandeur ſur la cauſe commune;
Ce guerrier, quel qu'il ſoit, remis entre vos mains,
Pourra ſervir lui-même à vos juſtes deſſeins:
De cet heureux moment ſaiſiſſons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie eſt le gage;
Je la tiendrai : je vais, dès ce même moment,
Préparer les eſprits à ce grand changement.
A tes conſeils heureux tous mes ſens s'abandonnent;
La gloire, l'hyménée & la paix me couronnent;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, & tout à l'amitié.



SCÈNE II.

LISOIS, VAMIR, EMAR *dans le fond du théâtre.*

LISOIS.

Je me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène;
Un des ſiens l'accompagne : il ſe ſoutient à peine:
Il paraît accablé d'un déſeſpoir affreux.

VAMIR.

Où ſuis-je? où vais-je ? ô Ciel!

LISOIS.

Chevalier généreux,
Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuſe point d'une faible victoire,

Où l'on fait respecter de braves ennemis :
C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître ? & faut il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le duc de Foix s'honore ?

VAMIR.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.
Souffrez qu'au souverain de ce séjour funeste
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste ;
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs ?
On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.

LISOIS.

Je ne vous presse point, Seigneur, je me retire ;
Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un destin plus heureux & plus digne de vous.

SCENE III.

VAMIR, EMAR.

VAMIR.

Un destin plus heureux ! mon cœur en désespère :
J'ai trop vécu !

EMAR.

Seigneur, dans un sort si contraire ;
* Rendez grâces au ciel, de ce qu'il a permis
* Que vous soyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

VAMIR.

Qu'il eſt dur bien ſouvent d'être aux mains de ſon
frère !

EMAR.

Mais enſemble élevés, dans des tems plus heureux,
La plus tendre amitié vous uniſſait tous deux.

VAMIR.

Il m'aimait autrefois, c'eſt ainſi qu'on commence;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance:
Il ne ſait pas encor ce qu'il me fait ſouffrir,
Et mon cœur déchiré ne ſaurait le haïr.

EMAR.

Il ne ſoupçonne pas qu'il ait en ſa puiſſance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

VAMIR.

Non, la vengeance, ami, n'entra point dans mon
cœur;
Qu'un ſoin trop différent égara ma valeur!
Juſte Ciel! eſt-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame alarmée?
Eſt-il vrai qu'Amélie, après tant de ſermens,
Ait violé la foi de ſes engagemens?
Et pour qui? juſte ciel! ô comble de l'injure!
O nœuds du tendre amour! ô lois de la nature!
Liens ſacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis?
Tous les maux dans ces lieux ſont ſur moi réunis.
Frère injuſte & cruel!

EMAR.

Vous diſiez qu'il ignore
Que, parmi tant de biens qu'il vous enleve encore

Amélie en effet eſt le plus précieux ;
Qu'il n'avait jamais ſu le ſecret de vos feux.

VAMIR.

Elle le ſait, l'ingrate ! elle ſait que ma vie.
Par d'éternels ſermens à la ſienne eſt unie ;
Elle ſait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer ;
Quand le Maure enleva mon unique eſpérance :
Et je n'ai pu ſur eux achever ma vengeance !
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu !
Il jouit des malheurs dont je ſuis confondu.
Quel eſt donc en ces lieux le deſſein qui m'entraîne ?
La conſolation, trop funeſte & trop vaine,
De faire avant ma mort à ſes traîtres appas
Un reproche inutile, & qu'on n'entendra pas ?
Allons; je périrai, quoi que le ciel décide,
Fidèle au roi mon maître, & même à la perfide.
Peut-être, en apprenant ma conſtance & mon ſort,
Dans le bras de mon frère elle plaindra ma mort.

EMAR.

Cachez vos ſentimens ; c'eſt lui qu'on voit paraître.

VAMIR.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître ?



SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

LE DU.

Ce myſtère m'irrite, & je prétends ſavoir
Quel guerrier les deſtins ont mis en mon pouvoir ;

Il ſemble avec horreur qu'il détourne la vue.

VAMIR.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu rendue?
Te verrai-je, infidelle! en quels lieux? à quel prix?

LE DUC.

Qu'entends-je? & quels accens ont frappé mes
eſprits?

VAMIR.

* M'as-tu pu méconnaître?

LE DUC.

Ah! Vamir! ah, mon frère!

VAMIR.

* Ce nom jadis ſi cher, ce nom me déſeſpère.
* Je ne le ſuis que trop, ce frère infortuné,
*Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

LE DUC.

* Tu n'es plus que mon frère, & mon cœur te par-
donne;
Mais je te l'avoûrai, ta cruauté m'étonne.
Si ton roi me pourſuit, Vamir, était-ce à toi
A briguer, à remplir cet odieux emploi?
Que t'ai-je fait?

VAMIR.

Tu fais le malheur de ma vie;
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux!

VAMIR.

Les troubles de mon cœur ſont encor plus affreux.

LE DUC.

*J'euſſe aimé contre un autre à montrer mon courage.
*Vamir ! que je te plains !

VAMIR.

Je te plains davantage,
*De haïr ton pays, de trahir ſans remords,
*Et le roi qui t'aimait, & le ſang dont tu ſors.

LE DUC.

*Arrête ! Epargne-moi l'infâme nom de traître ;
*A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Non, mon frère, jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.
*Je ſuis prêt de donner à nos triſtes provinces,
*A la France ſanglante, au reſte de nos princes,
*L'exemple auguſte & ſaint de la réunion,
*Après l'avoir donné de la diviſion.

VAMIR.

Toi, tu pourrais....

LE DUC.

Ce jour, qui ſemble ſi funeſte,
Des feux de la diſcorde éteindra ce qui reſte.

VAMIR.

Ce jour eſt trop horrible.

LE DUC.

Il va combler mes vœux.

VAMIR.

Comment ?

LE DUC.

Tout eſt changé ; ton frère eſt trop heureux.

VAMIR.

* Je le crois. On disait que d'un amour extrême,
* Violent, effréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
* Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.

LE DUC.

* J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
* Oui, j'aime avec fureur: une telle alliance
* Semblait pour mon bonheur attendre ta présence;
* Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
* Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(*à sa suite.*)

* Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
* Jetés par le destin dans des partis contraires,
* Pour marcher désormais sous le même étendard,
* De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(*à Vamir.*)

* Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie;
* Pour me justifier il suffit qu'on la voie.

VAMIR.

* Cruel! ..... elle vous aime!....

LE DUC.

Elle le doit du moins:
* Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins;
* Il n'en est plus, je veux que rien ne nous sépare.

VAMIR.

* Quels effroyables coups le cruel me prépare!
* Ecoute; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
* Me connais-tu? sais-tu ce que j'ose attenter?
* Dans ces funestes lieux sais-tu ce qui m'amène?

LE DUC.

Oubliions ces sujets de discorde & de haine.



SCENE V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

AMELIE.

CIEL! qu'est-ce que je vois? Je me meurs.

LE DUC.

Ecoutez.
Mon bonheur est venu de nos calamités;
J'ai vaincu; je vous aime, & je retrouve un frère;
Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère.
*Et vous, mon frère, & vous, soyez ici témoin
* Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
*Ce que votre reproche, ou bien votre prière
*Le généreux Lisois, le roi, la France entière,
Demanderaient ensemble, & qu'ils n'obtiendraient pas,
*Soumis & subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage;
Eh bien, il faut céder: vous disposez de moi:
Je n'ai plus d'alliés, je suis à votre roi.
* L'amour, qui malgré vous nous a faits l'un pour l'autre,
*Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
* Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
* Annoncer à la cour un si grand changement.

* Soyez libre, partez, & de mes ſacrifices
* Allez offrir au roi les heureuſes prémices.
* Puiſſé-je à ſes genoux préſenter aujourd'hui
* Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
* Qui d'un prince ennemi fait un ſujet fidèle,
* Changé par ſes regards, & vertueux par elle!

VAMIR *à part.*

* Il fait ce que je veux, & c'eſt pour m'accabler!
(*à Amélie.*)
* Prononcez notre arrêt, Madame, il faut parler.

LE DUC.

* Eh quoi! vous demeurez interdite & muette?
* De mes ſoumiſſions êtes-vous ſatisfaite?
* Eſt-ce aſſez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
* Faut-il encor ma vie, ingrate? elle eſt à vous.
Un mot peut me l'ôter: la fin m'en ſera chère.
Je vivais pour vous ſeule, & mourrai pour vous plaire.

AMELIE.

Je demeure éperdue, & tout ce que je vois
Laiſſe à peine à mes ſens l'uſage de la voix.
Ah! Seigneur, ſi votre ame, en effet attendrie,
Plaint le ſort de la France & chérit la patrie,
Un ſi noble deſſein, des ſoins ſi vertueux,
Ne ſeront point l'effet du pouvoir de mes yeux;
Ils auront dans vous-même une ſource plus pure.
* Vous avez conſulté le devoir, la nature;
* L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

LE DUC.

Non, tout eſt votre ouvrage, & c'eſt-là mon malheur.

* Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
* Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe !
* Dussé-je vous déplaire & forcer votre cœur,
* L'autel est prêt ; venez.

VAMIR.

Vous osez ? . . .

AMELIE.

Non, Seigneur.
* Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie,
* Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
* Le sort met entre nous un obstacle éternel.
* Je ne puis être à vous.

LE DUC.

Vamir... ingrate.... Ah ! Ciel !
* C'en est donc fait... mais non... mon cœur sait se contraindre.
* Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
* Je vous rends trop justice ; & ces séductions,
* Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
* L'espoir qu'on donne à peine, afin qu'on le saisisse,
* Ce poison préparé des mains de l'artifice,
* Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
* Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
* Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
* Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste ;
* Et je ne prétends pas, indignement épris,
* Rougir devant mon frère, & souffrir des mépris.
* Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;
* Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache ;
* Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
* Perfide ! & c'est ainsi que je dois vous punir.

AMELIE.

* Je devrais seulement vous quitter & me taire;
* Mais je suis accusée, & ma gloire m'est chère.
* Votre frère est présent, & mon honneur blessé
* Doit repousser les traits dont il est offensé.
* Pour un autre que vous ma vie est destinée;
* Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
* Oui, j'aime; & je serais indigne, devant vous,
* De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
* Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
* J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
* Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
* Comme un bien de conquête, & qui n'est plus à moi.
* Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
* Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance:
* Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
* A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
* J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
* Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
* J'ai rejetté vos vœux, que je n'ai point bravés;
* J'ai voulu votre estime, & vous me la devez.

LE DUC.

* Je vous dois ma colère, & sachez qu'elle égale
* Tous les emportemens de mon amour fatale.
* Quoi donc! vous attendiez, pour oser m'accabler,
* Que Vamir fût présent, & me vît immoler?
* Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure?
* Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
* Si..... mais il n'a point vu vos funestes appas;
* Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.

*Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire
* Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
* Je vous trompais, mon cœur ne peut feindre long-tems :
* Je vous traîne à l'autel, à ses yeux expirans ;
* Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée ;
* Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
* Je sais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
* Pour des mortels obscurs, des princes méprisés ;
* Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
* Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

VAMIR

*Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

LE DUC.

* Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?
* Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
* Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
* Tremblez...

VAMIR.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
* L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
* J'ai forcé trop long-tems mes transports au silence :
* Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.
* Connais un désespoir à tes fureurs égal.
* Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

LE DUC.

* Toi, cruel ! toi, Vamir !

VAMIR.

Oui, depuis deux années ;
* L'amour la plus secrète a joint nos destinées.

* C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
* Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher.
* Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie ;
* Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie :
* Par tes égaremens juge de mes tranſports.
* Nous puiſâmes tous deux, dans ce ſang dont je ſors,
* L'excès des paſſions qui dévorent une ame ;
* La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
* Mon frère eſt mon rival, & je l'ai combattu ;
* J'ai fait-taire le ſang, peut-être la vertu.
* Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
* J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime :
* Rien ne m'a retenu, ni tes ſuperbes tours,
* Ni le peu de ſoldats que j'avais pour ſecours,
* Ni le lieu, ni le tems, ni ſur-tout ton courage ;
* Je n'ai vu que ma flamme, & ton feu qui m'outrage;
* L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié ;
* Sois cruel comme moi, punis-moi ſans pitié :
* Auſſi-bien tu ne peux t'aſſurer ta conquête,
* Tu ne peux l'épouſer qu'aux dépens de ma tête :
* A la face des cieux je lui donne ma foi ;
* Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
* Frappe, & qu'après ce coup, ta cruauté jalouſe
* Traîne aux pieds des autels ta ſœur & mon épouſe.
* Frappe, dis-je : oſes-tu ?

LE DUC.

Traître, c'en eſt aſſez.
* Qu'on l'ôte de mes yeux : Soldats, obéiſſez.

AMELIE.

(*aux ſoldats.*) (*au Duc.*)
* Non demeurez, cruels... Ah ! Prince, eſt-il poſſible

* Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
* Seigneur !

VAMIR.

Vous, le prier ! plaignez-le plus que moi.
* Plaignez-le : il vous offenſe, il a trahi ſon roi.
* Va, je ſuis dans ces lieux plus puiſſant que toi-même;
* Je ſuis vengé de toi : l'on te hait, & l'on m'aime.

AMELIE.

(*à Vamir.* (*au duc.*)
* Ah, cher Prince ! ... Ah, Seigneur ! voyez à vos genoux...

LE DUC.

(*aux gardes.*) (*à Amelie.*)
* Qu'on m'en réponde, allez... Madame, levez-vous.
* Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
* Sont un nouveau poiſon verſé ſur ma bleſſure :
* Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
* Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
* Adieu : ſi vous voyez les effets de ma rage,
* N'en accuſez que vous ; nos maux ſont votre ouvrage.

AMELIE.

* Je ne vous quitte pas : Ecoutez-moi, Seigneur !

LE DUC.

* Eh bien, achevez donc de déchirer mon cœur :
* Parlez.



SCENE VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS, un OFFICIER, &c.

LISOIS.

*J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
*Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
*Le désordre est par-tout : vos soldats consternés
*Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
*Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée
*L'ennemi rassemblé fait-marcher son armée.

LE DUC.

*Allez, cruelle, allez ; vous ne jouirez pas
*Du fruit de votre haîne, & de vos attentats :
*Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(*à l'officier.*) (*à Lisois.*)
*Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCENE VII.

VAMIR, LISOIS.

LISOIS.

*LE feriez-vous, Seigneur ? auriez-vous démenti
*Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
*Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
*Et les droits de la guerre, & ceux de la nature ?
*Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier !

VAMIR.

*Non : mais ſuis-je réduit à me juſtifier?
* Liſois, ce peuple eſt juſte ; il t'apprend à connaître
* Que mon frère eſt rebelle, & qu'il trahit ſon maître.

LISOIS.

* Ecoutez : ce ſerait le comble de mes vœux,
* De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
* Je vois avec regret la France déſolée,
* A nos diſſenſions la nature immolée,
* Sur nos communs débris l'Africain élevé,
* Menaçant cet État par nous-même énervé.
* Si vous avez un cœur digne de votre race,
* Faites au bien public ſervir votre diſgrace.
* Rapprochez les partis ; uniſſez-vous à moi
* Pour calmer votre frère, & fléchir votre roi,
* Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

VAMIR.

* Ne vous en flattez pas ; vos ſoins ſont inutiles.
* Si la diſcorde ſeule avait armé mon bras,
* Si la guerre & la haîne avaient conduit mes pas,
* Vous pourriez eſpérer de réunir deux frères,
* L'un de l'autre écartés dans des partis contraires:
* Un obſtacle plus grand s'oppoſe à ce retour.

LISOIS.

* Et quel eſt-il, Seigneur?

VAMIR.

Ah ! reconnais l'amour;
* Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
* Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

LISOIS.

* Ciel ! faut-il voir ainſi, par des caprices vains,
* Anéantir le fruit des plus nobles deſſeins ?
* L'amour ſubjuguer tout ? ſes cruelles faibleſſes
* Du ſang qui ſe révolte étouffer les tendreſſes ?
* Des frères ſe haïr, & naître, en tous climats,
* Des paſſions des grands le malheur des États ?
* Prince, de vos amours laiſſons là le myſtère.
* Je vous plains tous les deux; mais je ſers votre frère.
* Je vais le ſeconder ; je vais me joindre à lui
* Contre un peuple inſolent qui ſe fait votre appui
* Le plus preſſant danger eſt celui qui m'appelle.
* Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
* Je vois les paſſions plus puiſſantes que moi ;
* Et l'amour ſeul ici me fait frémir d'effroi.
* Je lui dois mon ſecours ; je vous laiſſe, & j'y vole.
* Soyez mon priſonnier, mais ſur votre parole ;
* Elle me ſuffira.

VAMIR.

Je vous la donne.

LISOIS.

Et moi,
* Je voudrais de ce pas porter la ſienne au roi ;
* Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
* Du ſang de nos tyrans une union ſi chère.
* Mais ces fièrs ennemis ſont bien moins dangéreux
* Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.



SCENE PREMIERE.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

AMELIE.

QUELLE ſuite, grand Dieu, d'affreuſes deſtinées !
Quel tiſſu de douleurs l'une à l'autre enchaînées !
Un orage imprévu m'enlève à votre amour :
Un orage nous joint : & dans le même jour,
Quand je vous ſuis rendue, un autre nous ſépare!
Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
Vous le voulez, Vamir ; je pars, & vous reſtez.

VAMIR.

Voyez par quels liens mes pas ſont arrêtés.
Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
* Je puis mourir pour vous, & je ne puis vous ſuivre.

AMELIE.

Vous l'osâtes combattre, & vous n'oſez le fuir.

VAMIR.

L'honneur eſt mon tyran : je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville eſt livrée ;
La retraite à vos pas déjà ſemble aſſurée ;
On vous attend : le c el a calmé ſon courroux.
Eſpérez....

AMÉLIE.

AMELIE.

Et que puis-je eſpérer loin de vous?

VAMIR.

Ce n'eſt qu'un jour.

AMELIE.

Ce jour eſt un ſiècle funeſte.
Rendez vains mes ſoupçons, Ciel vengeur que j'atteſte!
* Seigneur, de votre ſang le Maure eſt altéré;
* Ce ſang à votre frère eſt-il donc ſi ſacré?
Il aime en furieux; mais il hait plus encore.
Il eſt votre rival, & l'allié du Maure.
Je crains.....

VAMIR.

* Il n'oſerait.

AMELIE.

Son cœur ne connaît point de frein;
* Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

VAMIR.

* Il tremblera bientôt; le roi vient & nous venge;
* La moitié de ce peuple à ſes drapeaux ſe range.
* Allez: ſi vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
* Des foudres allumés grondant autour de nous;
* Au tumulte, au carnage, au déſordre effroyable;
* Dans des murs pris d'aſſaut malheur inévitable:
* Mais redoutez encor mon rival furieux,
* Craignez l'amour jaloux qui veille dans ſes yeux
* Cet amour mépriſé ſe tournerait en rage.
Fuyez ſa violence: évitez un outrage
Qu'il me faudrait laver de ſon ſang & du mien.

Seul eſpoir de ma vie, & mon unique bien,
Mettez en ſureté ce ſeul bien qui me reſte:
Ne vous expoſez pas à cet éclat funeſte.
Cédez à mes douleurs; qu'il vous perde, partez.

AMELIE.

Et vous vous expoſez ſeul à ſes cruautés!

VAMIR.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère;
Que dis-je? mon appui lui devient néceſſaire.
Son captif aujourd'hui, demain ſon bienfaiteur,
Je pourrai de ſon roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival eſt la gloire où j'aſpire.
Arrachez-vous ſur-tout à ſon fatal empire:
Songez que ce matin vous quittiez ſes Etats.

AMELIE.

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque aſile affreux que mon deſtin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour & ma haîne.
Je vous adorerai dans le fond des déſerts,
Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers;
Dans la mort que j'attends de votre ſeule abſence.

VAMIR.

C'en eſt trop! vos douleurs ébranlent ma conſtance:
Vous avez trop tardé.... Ciel! quel tumulte affreux!



SCÈNE II.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, GARDES.

LE DUC.

* Je l'entends, c'eſt lui-même : arrête, malheureux !
* Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête !

VAMIR.

* Il ne te trahit point ; mais il t'offre ſa tête.
* Porte à tous les excès ta haîne & ta fureur ;
* Va, ne perds point de tems, le ciel arme un vengeur.
* Tremble, ton roi s'approche ; il vient, il va paraître.
* Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

LE DUC.

* Il pourra te venger, mais non te ſecourir ;
* Et ton ſang...

AMELIE.

Non, cruel, c'eſt à moi de mourir.
* J'ai tout fait, c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite ;
* J'ai gagné tes ſoldats, j'ai préparé ma fuite.
* Punis ces attentats, & ces crimes ſi grands,
* De ſortir d'eſclavage, & de fuir ſes tyrans :
* Mais reſpecte ton frère, & ſa femme, & toi-même ;
* Il ne t'a point trahi, c'eſt un frère qui t'aime ;
* Il voulait te ſervir, quand tu veux l'opprimer.
* Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
* L'amour n'eſt-il en toi qu'un juge inexorable ?

LE DUC.

* Plus vous le défendez, plus il devient coupable ;

* C'eſt vous qui le perdez, vous qui l'aſſaſſinez ;
* Vous par qui tous nos jours étaient empoiſonnés;
* Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains ſi chères.
* Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang des deux frères!
* Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper:
* Je ſuis prêt à mourir, & prêt à le frapper;
* Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe:
Oui, je vous aime encor; le tems, le péril preſſe;
* Vous pouvez à l'inſtant parer le coup mortel;
* Voilà ma main, venez : ſa grâce eſt à l'autel.

AMELIE.

* Moi, Seigneur?

LE DUC.

C'eſt aſſez.

AMELIE.

Moi, que je le trahiſſe!

LE DUC.

* Arrêtez... répondez...

AMELIE.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périſſe!

VAMIR.

* Ne vous laiſſez pas vaincre en ces affreux combats;
* Oſez m'aimer aſſez pour vouloir mon trépas;
* Abandonnez mon ſort au coup qu'il me prépare.
* Je mourrai triomphant des mains de ce barbare;
* Et ſi vous ſuccombiez à ſon lâche courroux,

* Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

* Qu'on l'entraîne à la tour : allez : qu'on m'obéiſſe.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE.

AMELIE.

* VOUS, cruel ! vous feriez cet affreux ſacrifice !
* De ſon vertueux ſang vous pourriez vous couvrir !
* Quoi, voulez-vous...

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
* Vous rendre malheureuſe encor plus que moi-même,
* Répandre devant vous tout le ſang qui vous aime,
* Et vous laiſſer des jours plus cruels mille fois,
* Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
* Laiſſez-moi ! votre vue augmente mon ſupplice.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE *à Liſois.*

* AH ! je n'attends plus rien que de votre juſtice ;
* Liſois ; contre un cruel oſez me ſecourir.

LE DUC.

* Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

* J'attefte ici le ciel..:

LE DUC.

Eloignez de ma vue....:
* Amis, délivrez-moi d'un objet qui me tue.

AMELIE.

* Va, tyran, c'en eft trop; va, dans mon défefpoir,
* J'ai combattu l'horreur que je fens à te voir;
* J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
* Qu'une femme du moins en ferait refpectée.
* L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
* Tigre! je t'abandonne à toute ta fureur.
* Dans ton féroce amour, immole tes victimes;
* Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
* Mais compte encor la tienne; un vengeur va venir,
* Par ton jufte fupplice il va tous nous unir.
* Tombe avec tes remparts! tombe & péris fans gloire!
* Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
* A tes feux, à ton nom, juftement abhorrés,
* La haîne & le mépris que tu m'as infpirés!



SCÈNE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

* OUI, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
* Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche;
* Que la main de la haîne, & que les mêmes coups
* Dans l'horreur du tombeau nous réuniffent tous!

(*il tombe dans un fauteuil.*)

LISOIS.

* Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

LE DUC.

* Eh bien, souffriras-tu ma honte & mon outrage?
* Le tems presse; veux-tu qu'un rival odieux
* Enlève la perfide & l'épouse à mes yeux?
* Tu crains de me répondre! attends-tu que le traître
* Ait soulevé le peuple, & me livre à son maître?

LISOIS.

* Je vois trop, en effet, que le parti du roi
* Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
* De la sédition la flamme réprimée
* Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

LE DUC.

* C'est Vamir qui l'allume, il nous a trahi tous.

LISOIS.

* Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous;
* La suite en est funeste, & me remplit d'alarmes.
* Dans la plaine déjà les Français sont en armes,
* Et vous êtes perdu, si le peuple excité
* Croit dans la trahison trouver sa sureté.
* Vos dangers sont accrus.

LE DUC.

Eh bien, que faut-il faire?

LISOIS.

* Les prévenir, dompter l'amour & la colère;
* Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
* Pour prendre un parti sûr, assez de fermeté.

* Nous pouvons conjurer, ou braver la tempête;
* Quoi que vous décidiez, ma main eſt toute prête.
* Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
* Appaiſer avec gloire un monarque irrité;
* Ne vous rebutez pas : ordonnez, & j'eſpère
* Signer en votre nom cette paix ſalutaire :
* Mais s'il vous faut combattre, & courir au trépas;
* Vous ſavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

LE DUC.

* Ami, dans le tombeau laiſſe-moi ſeul deſcendre;
* Vis pour ſervir ma cauſe, & pour venger ma cendre;
* Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever :
* Qui ne veut que la mort, eſt sûr de la trouver :
* Mais je la veux terrible, & lorſque je ſuccombe,
* Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

LISOIS.

* Comment! de quelle horreur vos ſens ſont poſſédés!

LE DUC.

* Il eſt dans cette tour, où vous ſeul commandez;
* Et vous m'avez promis que contre un téméraire.....

LISOIS.

* De qui me parlez-vous, Seigneur? de votre frère?

LE DUC.

* Non, je parle d'un traître & d'un lâche ennemi;
* D'un rival qui m'abhorre & qui m'a tout ravi.
* Le Maure attend de moi la tête du parjure.

LISOIS.

* Vous leur avez promis de trahir la nature?

LE DUC.

* Dès long-tems du perfide ils ont proscrit le sang.

LISOIS.

* Et, pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

LE DUC.

* Non, je n'obéis point à leur haîne étrangère;
* J'obéis à ma rage, & veux la satisfaire.
* Que m'importent l'Etat & mes vains alliés?

LISOIS.

* Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?
* Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

LE DUC.

* Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
* Je suis bien malheureux! bien digne de pitié!
* Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
* Allez: je puis encor, dans le sort qui me presse,
* Trouver de vrais amis qui tiendront leur promesse;
* D'autres me serviront, & n'allégueront pas
* Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

LISOIS, *après un long silence.*

* Non... j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
* Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse.
Vamir est criminel: vous êtes malheureux.
Je vous aime, il suffit: je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il est des tems pour les partis extrêmes,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
* Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
* Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi.

* Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle;
* Si Lisois vous aimait, & s'il vous fut fidèle.

LE DUC.

Je te retrouve enfin dans mon adversité:
L'univers m'abandonne, & toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquile
Insulte impunément à ma rage inutile;
Qu'un ennemi vaincu, maître de mes Etats,
Dans les bras d'une ingrate insulte à mon trépas.

LISOIS.

*Non: mais, en vous rendant ce malheureux service,
*Prince, je vous demande un autre sacrifice.

LE DUC.

*Parle.

LISOIS.

Je ne veux pas que le Maure en ces lieux;
* Protecteur insolent, commande sous mes yeux;
* Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
* Ne puis-je vous venger sans être son esclave?
* Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
* Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui?
* Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite:
* Ce que je fais pour vous, peut-être le mérite.
* Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder;
* Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

LE DUC.

* Oui, pourvu qu'Amélie, au désespoir réduite,
* Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
* Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
* Ma douleur se repaisse à mes derniers momens;

* Tout le reste est égal, & je te l'abandonne:
* Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
* Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend;
* Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
* Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
* Périsse, ainsi que moi, ma funeste mémoire!
* Périsse, avec mon nom, le souvenir fatal
* D'une indigne maitresse & d'un lâche rival!

LISOIS.

* Je l'avoue avec vous: une nuit éternelle
* Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle:
* C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir!
* Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCENE PREMIERE.

LE DUC DE FOIX, UN OFFICIER, GARDES.

LE DUC.

* O Ciel ! me faudra-t-il, de momens en momens,
* Voir & des trahiſons & des ſoulèvemens ?
* Eh bien, de ces mutins l'audace eſt terraſſée ?

L'OFFICIER.

* Seigneur, ils vous ont vu ; leur foule eſt diſperſée.

LE DUC.

* L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui ;
* Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Que fait Liſois ?

L'OFFICIER.

Seigneur, ſa propre vigilance
A par-tout des remparts aſſuré la défenſe.

LE DUC.

* Ce ſoldat, qu'en ſecret vous m'avez amené,
* Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

* Oui, Seigneur, & déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance.

*Sur l'incertain Lifois mon cœur a trop compté ;
* Il a vu ma fureur avec tranquillité.
* On ne foulage point des douleurs qu'on méprife ;
* Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance foit mife.
* Vous, que fur nos remparts on porte nos drapeaux ;
* Allez, qu'on fe prépare à des périls nouveaux.
* Vous fortez d'un combat, un autre vous appelle ;
* Ayez la même audace, avec le même zèle :
* Imitez votre maître, & s'il vous faut périr,
* Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(il refte feul.)

Eh bien, c'en eft donc fait ; une femme perfide
Me conduit au tombeau, chargé d'un parricide.
Qui ? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter ?
J'ai chéri la vengeance, & ne puis la goûter ?
* Je friffonne : une voix gémiffante & févère
* Crie au fond de mon cœur : Arrête, il eft ton frère ;
* Ah ! prince infortuné ! dans ta haîne affermi,
* Songe à des droits plus faints : Vamir fut ton ami.
* O jours de notre enfance ! ô tendreffes paffées !
* Il fut le confident de toutes mes penfées !
* Avec quelle innocence, & quels épanchemens,
* Nos cœurs fe font appris leurs premiers fentimens !
* Que de fois, partageant mes naiffantes alarmes,
* D'une main fraternelle effuya-t-il mes larmes !...
* Et c'eft moi qui l'immole ! & cette même main
* D'un frère que j'aimai déchirerait le fein !
* O paffion funefte ! ô douleur qui m'égare !
* Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
* Je fens combien le crime eft un fardeau cruel.
* Mais, que dis-je ? Vamir eft le feul criminel.

* Je reconnais mon ſang, mais c'eſt à ſa furie;
* Il m'enlève l'objet dont dépendait ſa vie;
Ah! de mon déſeſpoir injuſte & vain tranſport!
* Il l'aime; eſt-ce un forfait qui mérite la mort?
* Hélas! malgré le tems, & la guerre, & l'abſence,
* Leur tranquille union croiſſait dans le ſilence;
* Ils nourriſſaient en paix leur innocente ardeur,
* Avant qu'un fol amour empoiſonnât mon cœur...
* Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
* Il me trompe, il me haït... n'importe, il eſt mon
frère!
C'eſt à lui ſeul de vivre; on l'aime, il eſt heureux.
C'eſt à moi de mourir, mais mourons généreux:
La pitié m'ébranlait, la nature décide.
Il en eſt tems encor.

SCENE II.

LE DUC DE FOIX, L'OFFICIER.

LE DUC.

Préviens un parricide,
Ami, vole à la tour: que tout ſoit ſuſpendu;
Que mon frère.....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu?
Cours, obéis.

L'OFFICIER.

* J'ai vu, non loin de cette porte,

* Un corps fouillé de fang, qu'en fecret on emporte ;
* C'eft Lifois qui l'ordonne, & je crains que le fort....

LE DUC.

* Qu'entends-je ?..... malheureux ! Ah Ciel ! mon frère eft mort !
* Il eft mort, & je vis ! & la terre entr'ouverte,
* Et la foudre en éclats n'ont point vengé fa perte !
* Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
* Frère dénaturé, raviffeur, affaffin,
O Ciel ! autour de moi que j'ai creufé d'abymes !
Que l'amour m'a changé ! qu'il me coûte de crimes !
* Le voile eft déchiré, je m'étais mal connu.
* Au comble des forfaits je fuis donc parvenu !
* Ah, Vamir ! ah, mon frère ! ah, jour de ma ruine !
* Je fens que je t'aimais, & mon bras t'affaffine !
* Quoi, mon frère !

L'OFFICIER.

Amélie, avec empreffement,
* Veut, Seigneur, en fecret vous parler un moment.

LE DUC.

* Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;
* Je ne puis foutenir ni fouffrir fa préfence.
* Mais, non ; d'un parricide elle doit fe venger ;
* Dans mon coupable fang fa main doit fe plonger ;
* Qu'elle entre... Ah ! je fuccombe, & ne vis plus qu'à peine.





SCÈNE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

*Vous l'emportez, Seigneur, & puiſque votre haîne;
*(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
*Ces affreux ſentimens que vous nommez amour ?)
* Puiſqu'à ravir ma foi votre haîne obſtinée
*Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hyménée....:
*Mon choix eſt fait, Seigneur, & je me donne à vous:
* A force de forfaits vous êtes mon époux.
* Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère;
*De vos murs ſous ſes pas abaiſſez la barrière;
*Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris!
*Je trahis mon amant; je le perds à ce prix.
*Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête;
* Commandez, diſpoſez, ma main eſt toute prête:
* Sachez que cette main, que vous tyranniſez,
* Punira la faibleſſe où vous me réduiſez.
* Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire...
*Mais vous voulez ma foi: ma foi doit vous ſuffire.
* Allons... Eh quoi! d'où vient ce ſilence affecté?
*Quoi! votre frère encor n'eſt point en liberté?

LE DUC.

* Mon frère?

AMELIE.

Dieu puiſſant! diſſipez mes alarmes.

* Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

LE DUC.

* Vous demandez sa vie ?...

AMELIE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends?
* Vous qui m'aviez promis.....

LE DUC.

Madame... il n'est plus tems.

AMELIE.

* Il n'est plus tems ! Vamir !...

LE DUC.

Il est trop vrai, cruelle !
Que l'amour a conduit cette main criminelle :
* Lisois, pour mon malheur, a trop su m'obéir.
* Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir.
* Frappez : que votre main, contre moi ranimée,
* Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée ;
* Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
* Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.
Vengez sur un coupable, indigne de vous plaire,
* Tous les crimes affreux que vous m'avez fait-faire.

AMELIE, *se jettant entre les bras de Taïse.*

* Vamir est mort ? barbare !...

LE DUC.

Oui : mais c'est de ta main
* Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMELIE, *soutenue par Taïse, & presqu'évanouie.*

* Il est mort !

LE DUC.

Ton reproche...

AMELIE.

Epargne ma misère :
* Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
* Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir.
Laisse-moi l'adorer, l'embrasser & mourir.

LE DUC.

* Ton horreur est trop juste. Eh bien, chère Amélie,
Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
* Je ne mérite pas de mourir sous tes coups ;
* Que ma main les conduise.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

LISOIS.

Ah Ciel! que faites-vous?

LE DUC. (*on se désarme.*)

* Laissez-moi me punir, & me rendre justice.

AMELIE *à Lisois.*

* Vous, d'un assassinat vous êtes le complice!

LE DUC.

* Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

LISOIS.

* Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

LE DUC.

* Malheureux que je fuis ! ta févère rudeffe
* A cent fois de mes fens combattu la faibleffe ;
* Ne devais-tu te rendre à mes triftes fouhaits,
* Que quand ma paffion t'ordonnait des forfaits ?
* Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

LISOIS.

* Lorfque j'ai refufé ce fanglant miniftère,
* Votre aveugle courroux n'allait-il pas foudain
* Du foin de vous venger charger une autre main ?

LE DUC.

* L'amour, le feul amour, de mes fens toujours maître,
* En m'ôtant ma raifon, m'eût excufé peut-être ;
* Mais toi, dont la fageffe & les réflexions
* Ont calmé dans ton fein toutes les paffions,
* Toi, dont j'avais tant craint l'efprit ferme & rigide,
* Avec tranquillité permettre un parricide !

LISOIS.

* Eh bien, puifque la honte avec le repentir,
* Par qui la Vertu parle à qui peut la trahir,
* D'un fi jufte remords ont pénétré votre ame ;
* Puifque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
* Au prix de votre fang vous voudriez fauver
* Le fang dont vos fureurs ont voulu vous priver ;
* Je puis donc m'expliquer, je puis donc vous apprendre
* Que de vous-même enfin Lifois fait vous défendre.
* Connaiffez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.
(*au Duc.*) (*à Amélie.*)
* Vous, gardez vos remords ; & vous, féchez vos pleurs.

VAMIR.

Ah! ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Egale tes bienfaits par sa reconnaissance.

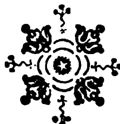
AMELIE.

* Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux;
* La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
* Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

* Ah! c'est trop me montrer mes malheurs & mes pertes!
* Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
* Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
(*à Vamir.*)
* Je suis en tout ton frère; & mon ame attendrie
* Imite votre exemple, & chérit sa patrie.
* Allons apprendre au roi, pour qui vous combattez,
* Mon crime, mes remords, & vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle;
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LA MORT
DE CÉSAR,

TRAGÉDIE,

Publiée en 1735, & représentée, pour la première fois, le 29 Auguste 1743.

PREFACE.



PRÉFACE (*)

DE L'ÉDITION DE 1738.

NOUS donnons cette édition de la tragédie de la *Mort de César*, de M. de *Voltaire*; & nous pouvons dire qu'il est le premier qui ait fait connaître les Muses anglaises en France. Il traduisit en vers, il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs Poëtes d'Angleterre, pour l'instruction de ses amis, & par-là il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'anglais; en sorte que cette langue est devenue familière aux gens-de-lettres. C'est rendre service à l'esprit humain, de l'orner ainsi des richesses des pays étrangers.

Parmi les morceaux les plus singuliers des Poëtes anglais que notre ami nous traduisit, il nous donna la scène d'*Antoine* & du *Peuple romain*, prise de la tragédie de Jules-César, écrite il y a 150 ans par le fameux *Shakespéare*; & jouée encore aujourd'hui avec un très-grand concours sur le théâtre de Londres. Nous le

(*) On croit que cette Préface est de l'abbé de *la Marre*.

priâmes de nous donner le reste de la pièce, mais il était impossible de la traduire.

Shakespéare était un grand génie, mais il vivait dans un siècle grossier; & l'on retrouve dans ses pièces la grossièreté de ce tems, beaucoup plus que le génie de l'auteur. M. de *Voltaire*, au lieu de traduire l'ouvrage monstrueux de *Shakespéare*, composa, dans le goût anglais, ce Jules-César que nous donnons au public.

Ce n'est pas ici une pièce telle que le Sir Politick de M. de *St-Evremont*, qui, n'ayant aucune connaissance du théâtre anglais, & n'en sachant pas même la langue, donna son Sir Politick pour faire connaître la comédie de Londres aux Français. On peut dire que cette comédie du Sir Politick n'était, ni dans le goût des Anglais, ni dans celui d'aucune autre nation.

Il est aisé d'appercevoir dans la tragédie de la Mort de César, le génie & le caractère des écrivains anglais, aussi-bien que celui du peuple romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, & ces hardiesses que les auteurs français ont rarement.

Il y a encore en Angleterre une autre

tragédie de la Mort de César, composée par le duc de *Buckingham.* Il y en a une en italien, de l'abbé *Conti*, noble vénitien. Ces pièces ne se ressemblent qu'en un seul point, c'est qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces auteurs n'a avili ce grand sujet par une intrigue de galanterie. Mais il y a environ 35 ans qu'un des plus beaux génies de France, s'étant associé avec mademoiselle *Barbier* pour composer un Jules-César, il ne manqua pas de représenter *César* & *Brutus* amoureux & jaloux. Cette petitesse ridicule est un des plus grands exemples de la force de l'habitude : personne n'ose guérir le théâtre français de cette contagion. Il a fallu que, dans *Racine*, *Mithridate*, *Alexandre*, *Porus*, aient été galans. *Corneille* n'a jamais évité cette faiblesse : il n'a fait aucune pièce sans amour ; & il faut avouer que dans ses tragédies, si vous exceptez le Cid & Polyeucte, cette passion est aussi mal peinte qu'elle y est étrangère.

Notre auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans sa pièce trop de férocité : ils voient avec horreur que *Brutus* sacrifie à l'amour de sa patrie, non-seulement son bienfaiteur, mais encore

fon père. On n'a autre chofe à répondre, finon que tel était le caractère de *Brutus*, & qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étaient. On a encore une lettre de ce fier romain, dans laquelle il dit qu'il tuerait fon père pour le falut de la république. On fait que *Céfar* était fon père; il n'en faut pas davantage pour juftifier cette hardieffe.

On imprime au-devant de cette tragédie une Lettre du comte *Algarotti*, jeune-homme déjà connu pour un bon poète & pour un bon philofophe, ami de M. de *Voltaire*.



LETTRE DE M. ALGAROTTI A M. L'ABBÉ FRANCHINI, ENVOYÉ DE FLORENCE;

Sur la tragédie de JULES-CÉSAR, *par M. de Voltaire.*

J'AI différé jusqu'à présent, Monsieur, de vous envoyer le Jules-César que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de *Voltaire*. L'édition qu'on a faite à Paris est très-informe; on y reconnaît assez la main de quelqu'un du genre de ceux que *Pétrone* appelle *Doctores umbratici*; elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de syllabes nécessaire: cependant la critique a jugé cette pièce avec la même sévérité, que si M. de *Voltaire* l'eût donnée lui-même au public. Ne serait-il pas injuste d'imputer au *Titien* le mauvais coloris d'un de ses tableaux, barbouillé par un peintre moderne? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé; & voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître; j'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue française & un théâtre, pour ne pas savoir à quel degré de perfection *Corneille* & *Racine* ont porté l'art drama-

tique ; il ſemblait qu'après ces grands-hommes il ne reſtait plus rien à ſouhaiter, & que tâcher de les imiter était tout ce que l'on pouvait faire de mieux. Déſirait-on quelque choſe dans la peinture, après la *Galathée* de *Raphaël?* Cependant la célèbre tête de *Michel-Ange*, dans le petit Farnèſe, donna l'idée d'un genre plus terrible & plus fièr, auquel cet art pouvait être élevé.

Il ſemble que dans les beaux-arts on ne s'apperçoit qu'il y avait des vides, qu'après qu'ils ſont remplis. La plupart des tragédies de ces maîtres, ſoit que l'action ſe paſſe à Rome, à Athènes, ou à Conſtantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traverſé ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'amour donne avec un ſouris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au drame un ton ſupérieur à celui-ci. Le Jules-Céſar en eſt une preuve; l'auteur de la tendre *Zaïre* ne reſpire ici que des ſentimens d'ambition, de vengeance & de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands-hommes ; c'eſt ce qui la diſtingue de la comédie: mais ſi les actions qu'elle repréſente ſont auſſi des plus grandes, cette diſtinction n'en ſera que plus marquée, & l'on peut atteindre par ce moyen à un genre ſupérieur. N'admire-t-on pas davantage *Marc-Antoine* à Philippes, qu'à Actium ? Je ne doute pourtant pas que ces raiſons ne puiſſent eſſuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaiſſance de l'homme, pour ne pas ſavoir que les

préjugés l'emportent presque toujours sur la raison, & sur-tout les préjugés autorisés par un sexe qui impose une loi qu'on suit toujours avec plaisir.

L'amour est depuis trop long-tems en possession du théâtre français, pour souffrir que d'autres passions y prennent sa place. C'est ce qui me fait croire que le *Jules-César* pourrait bien avoir le même sort que les *Thémistocle*, les *Alcibiade*, & les autres grands-hommes d'Athènes, admirés de toute la terre pendant que l'ostracisme les bannissait de leur patrie.

M. de *Voltaire* a imité, en quelques endroits, *Shakespéare*, poëte anglais, qui a réuni dans la même pièce les puérilités les plus ridicules & les morceaux les plus sublimes; il en a fait le même usage que *Virgile* fesait des ouvrages d'*Ennius* : il a imité de l'auteur anglais les deux dernières scènes, qui sont les plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Quùm flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

N'est-ce point un reste de barbarie en Europe, de vouloir que les bornes que la politique & la fantaisie des hommes ont prescrites pour la séparation des Etats, servent aussi de limites aux sciences & aux beaux-arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ses voisins? Cette réflexion convient même mieux à la nation française qu'à toute autre : elle est dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus, à mesure qu'il en a plus reçu; elle est si généralement polie

& cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non-seulement elle approuve, mais qu'elle cherche même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins :

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habeto.

Une objection dont je ne vous parlerais pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes : c'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des règles est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de tems que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le tems à trois heures, parce qu'une plus longue durée lasserait l'attention, & empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le même point-de-vue les différentes circonstances de l'action qui se passe. Sur ce principe, on a divisé les pièces en cinq actes, pour la commodité des spectateurs & de l'auteur, qui peut faire-arriver dans ces intervalles quelque événement nécessaire au nœud ou au dénouement de la pièce. Toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait-durer l'action du César que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, le nombre des actes n'en doit pas être un non-plus ; puisque la même raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'ensuit pas, de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite est de trois heures, qu'on ne puisse pas la rendre

moindre ; & je ne vois point pourquoi une tragédie assujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt, excitant la terreur & la compassion, enfin produisant en deux heures le même effet que les autres en trois, ne serait pas une excellente tragédie.

Une statue dans laquelle les belles proportions & les autres règles de l'art sont observées, ne laisse pas d'être une belle statue, quoiqu'elle soit plus petite qu'une autre faite sur les mêmes règles. Je ne crois pas que personne trouve la *Vénus* de *Médicis* mois belle dans son genre que le *Gladiateur*, parce qu'elle n'a que quatre pieds de haut, & que le *Gladiateur* en a six.

M. de *Voltaire* a peut-être voulu donner à son César moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux pièces dramatiques, pour sonder le goût du public par un essai, si l'on peut appeler de ce nom une pièce aussi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français, & c'eût été peut-être trop hazarder, que de commencer par parler de liberté & de politique trois heures de suite à une nation, accoutumée à voir soupirer *Mithridate*, sur le point de marcher au capitole. On doit tenir compte à M. de *Voltaire* de ce ménagement, & ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femmes dans sa pièce : nées pour inspirer la molesse & les sentimens tendres, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre *Brutus* & *Cassius*, *atroces animæ*. Elles en jouent de si brillans par-tout ailleurs, qu'elles ne doivent pas se plaindre de n'en avoir aucun dans César.

Je ne vous parlerai point des beautés de détail qui sont sans nombre dans cette pièce, ni de la force de la poësie, pleine d'images & de sentimens. Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de Brutus & de la Henriade ? La scène de la conspiration me paraît des plus belles & des plus fortes qu'on ait encore vues sur le théâtre ; elle fait voir en action ce qui jusqu'à présent ne s'était presque toujours passé qu'en récit :

Segniùs irritant animos demissa per aures,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator.....

La mort même de *César* se passe presque à la vue des spectateurs ; ce qui nous épargne un récit, qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid, les événemens & les circonstances qui l'accompagnent étant trop connus de tout le monde.

Je ne puis assez admirer combien cette tragédie est pleine de choses, & combien les caractères sont grands & soutenus. Quel prodigieux contraste entre *César* & *Brutus* ! Ce qui d'ailleurs rend ce sujet extrêmement difficile à traiter, c'est l'art qu'il faut pour peindre d'un côté *Brutus* avec une vertu féroce, à la vérité, & presque ingrat, mais ayant en main la bonne cause, au moins selon les apparences & par rapport au tems où l'auteur nous transporte ; & de l'autre, *César* rempli de clémence & des vertus les plus aimables, mais voulant opprimer la liberté de sa patrie. Il faut s'intéresser également pour tous les deux pendant le cours de la pièce, quoiqu'il semble que ces passions doivent s'entre-nuire

& se détruire réciproquement, comme feraient deux forces égales & opposées; & par conséquent ne produire aucun effet, & renvoyer les spectateurs sans agitation.

Ce sont ces réflexions qui ont fait-dire à un homme du métier (*), qu'il regardait ce sujet comme l'écueil des poëtes tragiques, & qu'il l'aurait proposé volontiers à quelqu'un de ses rivaux.

Il semble que M. de *Voltaire*, non-content de ces difficultés, en ait voulu faire-naître de nouvelles en fesant *Brutus* fils de *César*, ce qui d'ailleurs est fondé sur l'histoire. Il a aussi trouvé par-là le moyen de se ménager de très-belles situations, & de jetter dans sa pièce un nouvel intérêt, qui se réunit tout entier à la fin pour *César*. La harangue d'*Antoine* produit cet effet, & elle est, à mon avis, un modèle de l'éloquence la plus séduisante. Enfin je crois que l'on peut dire avec vérité, que M. de *Voltaire* a ouvert une nouvelle carrière, & qu'il a atteint le but en même tems.

(*) M. *Martelli*, qui a écrit beaucoup de tragédies en Italien. Il s'est servi d'une nouvelle espèce de vers rimés, qu'il avait imaginée d'après les vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ses pièces.



LETTERA

DEL SIGNOR

CONTE ALGAROTTI

AL SIGNORE

ABBATE FRANCHINI,

Inviato del Gran Duca di Toscana à Parigi. (*)

Io non so per che cagione cotesti Signori si abbiano a maravigliar tanto che io mi sia per alcune settimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia come e' dicono. Ella no che non se ne maraviglia punto; la qual pur sa a che fine io mi vada cercando varj paesi, e quali cose io m'abbia potuto trovare in questa campagna. Qui, lungi dal tumulto di Parigi, si gode una vita condita da' piaceri della mente; e ben si può dire che a queste cene non manca nè *Lambert*, nè *Molière*. Io do l'ultima mano a' miei *Dialoghi*, i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella *Emilia*, come del dotto *Voltaire*; e quasi direi allo specchio di essi io vo studiando i bei modi della culta conversazione; che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma che dirà ella, se dal fondo di questa provincia io le man-

(*) La Lettre françaife qui précède celle-ci n'en est pas une traduction; nous avons cru devoir les conserver toutes deux dans la langue où vraisemblablement chacune a été écrite.

derò cosa che dovriano pur tanto desiderare cotesti Signori *inter beatæ fumum & opes strepitumque Romæ*? Questa si è il *Cesare* del nostro *Voltaire* non alterato o manco, ma quale è uscito delle mani dell' autor suo. Io non dubito che ella non sia per prendere, in leggendo questa tragedia, un piacer grandissimo; e credo che anch' ella vi ravviserà dentro un nuovo genere di perfezione, a cui si può recare il teatro tragico francese. Benchè un gran paradosso parrà cotesto a coloro che credono spenta la fortuna di quello insieme con *Cornelio* e *Racine*, e nulla sanno immaginare sopra le costoro produzioni. Ma certo niente pareva, non sono ancora molti anni passati, che si avesse a desiderare nella musica vocale dopo *Scarlatti*, o nella strumentale dopo *Corelli*. Pur nondimeno il *Marcello* ed il *Tartini* ne han fatto sentire che vi avea così nell' una, come nell' altra alcun termine più là: intantochè egli pare non accorgersi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti sè non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di Giulio Cesare mostrerà *nescio quid majus* quanto al genere delle tragedie francesi. Che se la tragedia, a distinzione della comedia, è la imitazione di un' azione che abbia in se del terrible & del compassionevole, è facile à vedere, quanto questa, che non è intorno à un matrimonio o ad un amoretto, ma che è intorno a un fatto atrocissimo e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile, dico, a vedere quanto ella venga ad essere più distinta della comedia delle altre tragedie francesi, e monti, dirò così, sopra un coturno più alto

di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non sieno per sentirla altrimenti Non fa mestieri aver veduto *mores hominum multorum & urbes*, per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio quando egli hanno a combattere contra le opinioni radicate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle provincie scientifiche. L'amore, che è signor dispotico delle scene francesi, vorrà difficilmente comportare, che altre passioni vogliano partire il regno con esso lui; e non so come una tragedia, dove non entran donne, tutta sentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono *Mitridate* fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e dove odono *Cesare* medesimo che, novello *Orlando*, si vanta di aver fatto giostra con *Pompeo* in Farsaglia per li begli occhi di *Cleopatra*. E forse che il *Cesare* del *Voltaire* potrà correre la medesima fortuna a Parigi che *Temistocle*, *Alcibiade*, e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la terra e sbanditi a un tempo medesimo della patria loro.

Come che sia, il *Voltaire* ha preso in questa tragedia ad imitare la severità del teatro inglese, e segnatamente *Shakespeare*, uno de' loro poeti, in cui dicesi, e non a torto, che vi sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerable and toughts inimitable*. Del che il suo *Cesare* medesimo ne fa pienissima fede. E ben ella può credere che il nostro poeta ha fatto quell' uso di *Shakespeare* che *Virgilio* faceva

di *Ennio*. Egli ha espresso in francese le due scene ultime della tragedia inglese, le quali, toltone alcune mende, sono come quelle due di *Burro* e di *Narcisso* con *Nerone* nel *Britannico*, due specchi cioè di eloquenza nel persuadere altrui le cose le più contrarie tra loro sullo stesso argomento. Ma chi sa se anche da questo lato, voglio dire a cagion della imitazione di *Shakespeare*, questa tragedia non sia per piacere meno che non si vorrebbe? A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono rivali nella politica, nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.

Littora littoribus contraria, fluctibus undæ.

E si protrebbe dare il caso che la poesia inglese fosse accolta à Parigi allo stesso modo della filosofia, che è stata loro recata dal medesimo paese. Ma certo dovranno sapere i Francesi non picciolo grado a chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnasso di una sorgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che ad imitare gl' Inglesi s'è fatto il nostro poeta, come colui che ha transportato nel teatro di Francia la severità delle loro tragedie senza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga superato *Addissono*, il quale nel suo *Catone* ha mostrato a' suoi non tanto la regolarità del teatro francese, quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto a corrompere uno de' pochissimi drammi moderni, in cui lo stile sia veramente tragico, e in cui i Romani parlino latino, a dir così, e non spagnuolo.

Ma un romore senza dubbio grandissimo ella sentirà levarsi contro questa tragedia, perchè ella sia di tre atti solamente. *Aristotile*, egli è il vero, parlando nella poetica della lunghezza dell'azione teatrale, non si spiega così chiaramente sopra questa tal divisione in cinque atti, ma ognuno sa quei versi della poetica latina:

Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult & spectata reponi.

Il qual precetto dà *Orazio* per la comedia egualmente che per la tragedia. Ma se pur vi ha delle comedie di *Molière* di tre atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone, non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.

. . . . *Quid autem*
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque?

E forse che sarebbe per lo migliore se la maggior parte delle tragedie di oggidì si riducessero a tre atti solamente; darchè si vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori sono pur stati costretti ad appicarvi degli episodj, i quali allungano il componimento e ne sceman l'effeto, snervando come fanno l'azione principale. E il *Racine* medesimo per somiglianti ragioni compose gia l'*Ester* di tre atti e non più. Che se i Greci nelle loro tragedie, benchè semplicissime, furono religiosi osservatori della divisione in cinque atti, è da far considerazione, oltre che per lo più gli atti sono anzi brevi che no, che il coro vi occupa una grandissima parte del dramma.

Io non so se quivi io bene m'apponga; questo so certo che mi giova parlare di poesia con esso lei che ne potrebbe esser maestro, come ella n'è talora leggiadrissimo artefice. *Pollio & ipse facit nova carmina.* Sicchè ella ben saprà scorgere la bellezza di questa tragedia, molti versi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi risuonan dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad esaminare la costituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chicchesia se il *Voltaire*, siccome ha aperto tra' suoi una nuova carriera, così ancora ne sia giunto alla meta. Ma che non vien ella medesima a Cirey a communicarsi le dotte sue riflessioni? Ora massimamente che ne assicurano essere per la pace già segnata composte le cose di Europa. Niente allora qui mancherebbe al desiderio mio, ea niono potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimanessi in una provincia.

Cirey, 12 *ottobre* 1735.





PERSONNAGES.

JULES-CÉSAR, dictateur.

MARC-ANTOINE, consul.

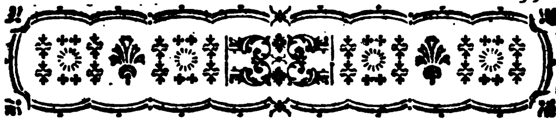
JUNIUS-BRUTUS, préteur.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, DOLABELLA, CASCA, sénateurs.

LES ROMAINS.

LICTEURS.

La Scène est à Rome, au Capitole.



LA MORT DE CÉSAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CÉSAR, tu vas régner ; voici le jour augufte
Où le peuple romain, pour toi toujours injufte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, fon appui, fon vengeur & fon roi.
Antoine, tu le fais, ne connaît point l'envie :
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie ;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains ;
Content d'être fous toi le fecond des humains ;
Plus fièr de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te fervir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs foupirs!

Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaisirs!
Roi de Rome & du monde, eſt-ce à toi de te plaindre?
Céſar peut-il gémir, ou Céſar peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine: il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu ſais que je te quitte, & le deſtin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, & vais venger ſur le Parthe inhumain
La honte de Craſſus & du peuple romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Boſphore;
Et mes braves ſoldats n'attendent pour ſignal,
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raiſon Céſar peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a ſoumis Alexandre:
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains
Valent bien les Perſans ſubjugués par ſes mains:
J'oſe au moins le penſer; & ton ami ſe flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet eſpoir m'anime & ne m'aveugle pas:
Le ſort peut ſe laſſer de marcher ſur mes pas,
La plus haute ſageſſe en eſt ſouvent trompée;
Il peut quitter Céſar, ayant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'eſt ſouvent qu'un pas.
J'ai ſervi, commandé, vaincu quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les deſtinées,
Et j'ai toujours connu qu'en chaque évènement
Le deſtin des États dépendait d'un moment.



MORT DE CESAR

Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai son orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
Qu'Antoine à mes enfans soit pour jamais lié:
Que Rome par mes mains défendue & conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi soit soumise:
Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
Mon sang & mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière;
Antoine, à mes enfans il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des sermens,
De la foi des humains sacrés & vains garans;
Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
Que les autels des dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déjà pour Antoine une assez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas sans moi;
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, & présage un malheur:
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus tems, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume:
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois;

Je l'ai nommé César, il eſt fils de mon choix.
Le deſtin, (dois-je dire, ou propice, ou ſévère?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père;
D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant? Quel ingrat peut-il être
Si peu digne du ſang dont les dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Écoute: tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques lois ce défenſeur auſtère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui, toujours contre moi les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,
A qui j'ai malgré lui ſauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fièrs ennemis....

ANTOINE.

Brutus! il ſe pourrait....

CÉSAR.

Ne m'en crois pas: tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la ſœur de Caton, la fière Servilie!

CÉSAR.

Par un hymen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ce ſecond hyménée,

De ſon nouvel époux trancha la deſtinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô Ciel! était-il réſervé?
Mais lis: tu ſauras tout par cet écrit funeſte.

ANTOINE *lit.*

« Céſar, je vais mourir. La colère céleſte
» Va finir à la fois ma vie & mon amour.
» Souviens-toi qu'à Brutus Céſar donna le jour.
» Adieu: puiſſe ce fils éprouver pour ſon père
» L'amitié qu'en mourant te conſervait ſa mère!

« *SERVILIE.* »

Quoi! faut-il que du ſort la tyrannique loi,
Céſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus: ſon ſuperbe courage
Flatte en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît; ſon cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fièr aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, & je l'excuſe même
De condamner en moi l'autorité ſuprême:
Soit qu'étant homme & père, un charme ſéducteur
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur;
Soit qu'étant né romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? ſi Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Céſar, il doit haïr un maître.
J'ai penſé comme lui dès mes plus jeunes ans;
J'ai déteſté Sylla, j'ai haï les tyrans.

J'euſſe été citoyen, ſi l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fièr, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais Céſar, j'aurais été Brutus.
Tout homme à ſon état doit plier ſon courage. (1)
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Crois-moi, le diadème à ſon front deſtiné,
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais ſa fermeté farouche:
La ſecte dont il eſt n'admet rien qui la touche.
Cette ſecte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, & ſeule eſt écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont ſur ces cœurs de bronze un abſolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux ſtoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre.
Que l'ingrat, qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANT.

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le tems amolit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CÉSAR.

Quoi! sa haîne!...

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je suis père.
J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis:
Je veux me faire-aimer de Rome & de mon fils;
Et, conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins:
Tu m'as prêté ton bras, pour dompter les humains;
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage,
Prépare par degrés cette vertu sauvage
Au secret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.



SCENE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CÉSAR, les sénateurs attendent audience;
A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé long-tems.... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.
Que je lis sur leur front de dépit & de haine!

SCENE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, &c. LICTEURS.

CÉSAR *assis.*

VENEZ, dignes soutiens de la grandeur romaine,
Compagnons de César. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi, mon cher Brutus!
Enfin voici le tems, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde;
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus. (2)
Il est tems d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein:

L'Euphrate attend Céſar, & je pars dès demain.
Brutus & Caſſius me ſuivront en Aſie;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les rois aſſujettis.
Je donne à Marcellus la Grèce & la Lycie,
A Décime le Pont, à Caſca la Syrie.
Ayant ainſi réglé le ſort des nations,
Et laiſſant Rome heureuſe & ſans diviſions,
Il ne reſte au Sénat, qu'à juger ſous quel titre
De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur,
Marius fut conſul, & Pompée empereur.
J'ai vaincu ce dernier; & c'eſt aſſez vous dire,
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire;
Un nom plus grand, plus ſaint, moins ſujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé ſe répand ſur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perſans oſe faire la guerre;
Qu'un roi ſeul peut les vaincre & leur donner la loi:
Céſar va l'entreprendre, & Céſar n'eſt pas roi.
Il n'eſt qu'un citoyen connu par ſes ſervices, (*a*)
Qui peut du peuple encore eſſuyer les caprices...
Romains, vous m'entendez, vous ſavez mon eſpoir:
Songez à mes bienfaits, ſongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céſar, il faut parler. Ces ſceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient, aux yeux du peuple & du Sénat jaloux,
Un outrage à l'État, plus qu'un bienfait pour nous
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,

Dans leur autorité fur le peuple ufurpée,
N'ont jamais prétendu difpofer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en rois.
Céfar, nous attendions de ta clémence augufte
Un don plus précieux, une faveur plus jufte,
Au-deffus des États donnés par ta bonté....

CÉSAR.

Qu'ofes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promife, & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité fuprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de fon fang, captive, défolée,
Rome dans cet efpoir renaiffait confolée.
Avant que d'être à toi, nous fommes fes enfans:
Je fonge à ton pouvoir; mais fonge à tes fermens.

BRUTUS.

Oui, que Céfar foit grand: mais que Rome foit libre.
Dieux! maitreffe de l'Inde, efclave au bord du Tibre!
Qu'importe que fon nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle eft aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Céfar a de nouveaux efclaves?
Les Perfans ne font pas nos plus fièrs ennemis;
Il en eft de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, auffi? (3)

ANTOINE *à César.*

Tu connais leur audace :
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grâce.

CÉSAR.

Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & lasser mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans sous Marius, esclaves de Pompée ;
Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-tems, s'est arrêté sur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le silence ;
Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
Pour oser me parler de Rome & de patrie.
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale :
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

BRUTUS.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en désavoue, & nul, en Thessalie,
N'abaissa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir :
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.
César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe ;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.

Ecoute... & vous, fortez. (*les Sénateurs fortent.*)

César. Brutus m'ofe offenfer !
Mais fais-tu de quels traits tu viens de me percer ?
Va, Céfar eft bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiffe là du Sénat l'indifcrète furie ;
Demeure : c'eft toi feul qui peux me défarmer ;
Demeure : c'eft toi feul que Céfar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon fang eft à toi, fi tu tiens ta promeffe ;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendreffe ;
Et je ne peux refter avec Antoine & toi,
Puifqu'il n'eft plus romain, & qu'il demande un roi.

SCENE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Eh bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature
Puiffe amollir une ame, & fi fière, & fi dure ?
Laiffe, laiffe à jamais dans fon obfcurité
Ce fecret malheureux qui pèfe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute ;
Mais qu'il ignore au moins quel fang il perfécute,
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis : je l'aime.

ANTOINE.

Ah ! ceſſe donc d'aimer l'éclat du diadême : (*b*)
Deſcends donc de ce rang où je te vois monté ;
La bonté convient mal à ton autorité :
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi ! Rome eſt ſous tes lois & Caſſius t'outrage !
Quoi Cimber ! quoi Cinna ! ces obſcurs ſénateurs ;
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent,

CESAR.

Ils ſont nés mes égaux, mes armes les vainquirent ;
Et, trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare ;
Sylla les eût punis.

CESAR.

Sylla fut un barbare,
Il n'a ſu qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Feſaient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices ;
Il en était l'effroi, j'en ſerai les délices.
Je ſais quel eſt le peuple, on le change en un jour :
Il prodigue aiſément ſa haîne & ſon amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
Ont ramené vers moi ſa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abyme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,

Lui plaire en l'accablant, l'asservir, le charmer;
Et punir mes rivaux en me fesant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint: c'est ainsi que l'on règne.

CESAR.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CESAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté:
Vois ce temple que Rome élève à la clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance:
Crains des cœurs ulcérés, nourris du désespoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même,
Ma main doit sur ton front mettre le diadème:
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer;
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CESAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combatre, vaincre, & ne sais point punir.
Allons, & n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

Ce ſuperbe refus, cette animoſité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de Céſar, & ſur-tout ſa puiſſance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaiſance;
A lui parler du moins vous pourriez conſentir.
Vous ne connaiſſez pas qui vous oſez haïr;
Et vous en frémiriez, ſi vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah! je frémis déjà, mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Penſez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus?
Allez ramper ſans moi ſous la main qui vous brave;
Je ſais tous vos deſſeins, vous brûlez d'être eſclave.
Vous voulez un monarque, & vous êtes romain!

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare.
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare;

Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu pour la faire-haïr.

SCENE II.

BRUTUS *seul.*

Quelle bassesse, ô Ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius;
Et toi, vengeur des lois, toi, mon sang, toi, Brutus!
Quels restes, justes Dieux! de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'apperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue?
Lisons: *Tu dors, Brutus, & Rome est dans les fers!*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre...
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore!
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel! (4)

César ! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus ! Je le ſuis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous ſerez ſans maître.
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux ;
On excite cette ame, & cette main trop lente ;
On demande du ſang... Rome ſera contente.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIME, SUITE.

CASSIUS.

Je t'embraſſe, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des lois.
De Céſar déſormais je n'attends plus de grâce ;
Il ſait mes ſentimens, il connaît mon audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins ;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois ; Rome eſt anéantie :
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui :
Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce ſceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux & de guerre,
Céſar jouit de tout, & dévore le fruit
Que ſix ſiècles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus ! es-tu né pour ſervir ſous un maître ?
La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu?.. mais quel bruit vient frapper mes eſprits?

BRUTUS.

Laiſſe là ce vil peuple & ſes indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu?... Mais quoi!... le bruit redouble.



SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIME.

CASSIUS.

Ah! Cimber, eſt-ce toi? parle, quel eſt ce trouble?

DECIME.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?

CIMBER.

La honte de l'Etat. (5)
Céſar était au temple, & cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au Capitole.
C'eſt là qu'il annonçait ſon ſuperbe deſſein
D'aller joindre la Perſe à l'empire romain;
On lui donnait les noms de foudre de la guerre;
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre;
Mais, parmi tant d'éclat, ſon orgueil imprudent

Voulait un autre titre, & n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris & ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un romain!
Il entre, la couronne & le sceptre à la main.
On se tait, on frémit: lui, sans que rien l'étonne;
Sur le front de César attache la couronne,
Et soudain devant lui se mettant à genoux:
« César, règne, dit-il, sur la terre & sur nous.»
Des Romains, à ces mots, les visage pâlissent:
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent:
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte, & pleurer de douleur.
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentimens long-tems étudiés,
Jette & sceptre & couronne, & les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrète joie.
Antoine est alarmé, César feint & rougit:
Plus il cèle son trouble, & plus on l'applaudit:
La modération sert de voile à son crime:
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout-bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas. (6)
Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du capitole avec un front sévère;
Il veut que dans une heure on s'assemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'Etat.
De ce Sénat sacré la moitié corrompue,

Ayant acheté Rome, à César l'a vendue:
Plus lâche que ce peuple, à qui, dans son malheur,
Le nom de roi, du moins, fait toujours quelque horreur;
César, déjà trop roi, veut encor la couronne:
Le peuple la refuse, & le Sénat la donne.
Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie:
Voici son dernier jour, & du moins Cassius
Ne doit point respirer, lorsque l'Etat n'est plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidèle;
Je ne peux la venger; mais j'expire avec elle.
Je vais où sont nos dieux...... Pompée & Scipion,
(*en regardant leurs statues.*)
Il est tems de vous suivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple:
C'est nous, braves amis, que l'univers contemple:
C'est à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conserve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
Sur César expirant il eût perdu la vie:
Mais il tourna sur soi ses innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Fesant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'est la seule faute où tomba ce grand-homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on faſſe en un tel déſeſpoir ?

BRUTUS *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eſt trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à Céſar il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DECIME.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur;
C'eſt-là ce qu'attendaient ma haîne & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractére.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands:
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber; toi, Cinna; vous, Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie;
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus & Caſſius
De quiconque eſt romain raniment les vertus.

DECIME.

Nés juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime;
C'eſt ſouffrir trop long-tems la main qui nous opprime;
Et, quand ſur un tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER.

Admettrons-nous quelque autre à ces honneurs ſuprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence, (7)
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence:
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'orateur qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur & ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le tyran doit ſe rendre:
Là, je le punirai; là, je le veux ſurprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,

Venge Caton, Pompée, & le peuple romain.
C'eſt hazarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Par-tout du capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable;
Mais qu'une telle mort eſt noble & déſirable!
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands!
De voir couler ſon ſang dans le ſang des tyrans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvu que Céſar meure!
Et que la liberté, qu'oppriment ſes forfaits,
Renaiſſe de ſa cendre, & revive à jamais!

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole:
C'eſt là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il ſemble encor douter;
Mais ſi l'idole tombe, il va la déteſter.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez ſur cette épée,
Par le ſang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes ſacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs deſtins;
Jugez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que Céſar ſous vos coups va terminer ſa vie.

CASSIUS.

Feſons plus, mes amis! jurons d'exterminer
Quiconque ainſi que lui prétendra gouverner:

Fût-ce nos propres fils, nos frères ou nos pères;
S'ils font tyrans, Brutus, ils font nos adverfaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils,
Que la vertu, les dieux, les lois & fon pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon fang avec le vôtre.
Tous, dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le falut de l'Etat nous a rendus parens.
Scellons notre union du fang de nos tyrans.

(il s'avance vers la ftatue de Pompée.)

Nous le jurons par vous, Héros, dont les images
A ce preffant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes facrés genoux,
De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous fe raffemble,
De vivre, de combattre, & de mourir enfemble.
Allons, préparons-nous : c'eft trop nous arrêter.



SCÈNE V.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

DEMEURE. C'eft ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CESAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & prends ma vie.

CESAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en romains, César; & leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CESAR.

Je souffre ton audace, & consens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé:
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appât pour tromper l'univers.

CESAR.

Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,

N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine ?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CESAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CESAR *lui présentant la lettre de Servilie.*

La nature & mon cœur.
Lis, ingrat, lis ! connais le sang que tu m'opposes ;
Vois qui tu peux haïr, & poursuis si tu l'oses.

BRUTUS.

Où suis-je ? Qu'ai-je lu ? me trompez-vous, mes yeux ?

CESAR.

Eh bien ! Brutus, mon fils !

BRUTUS.

Lui, mon père ! grands Dieux !

CESAR.

Oui, je le suis, ingrat. Quel silence farouche !
Que dis-je ? quels sanglots échappent de ta bouche ?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras !

La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O ſort épouvantable, & qui me déſeſpère!
O ſerment! ô patrie! ô Rome toujours chère!
Céſar!... Ah, malheureux! j'ai trop long-tems vécu.

CESAR.

Parle. Quoi, d'un remords ton cœur eſt combattu?
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence?
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'offenſe!
Tu crains de me chérir, de partager mon rang!
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang!
Ah! ce ſceptre du monde, & ce pouvoir ſuprême,
Ce Céſar que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de roi.

BRUTUS.

Ah! Dieux!

CESAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine!
Ces tranſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haîne?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler?

BRUTUS.

Céſar.....

CESAR.

Eh bien, mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CESAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CESAR.

Parle : en te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

CESAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien :
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain :
Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
Je n'écouterai plus une injuste clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent est las de pardonner;
J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
Vous tremblerez, ingrats! au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver, tes indignes amis:
Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
On sait ce que je puis, on verra ce que j'ose:
Je deviendrai barbare, & toi seul en es cause.

BRUTUS.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins.
Et, sauvons, s'il se peut, César & les Romains.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

ENFIN donc l'heure approche où Rome va renaître.
La maitresse du monde est aujourd'hui sans maître :
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée, & l'Asie,
Nous seuls l'éxecutons, nous vengeons la patrie ;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers :
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre ;
A servir le Sénat dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DECIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore ?
Lui, ce fièr ennemi du tyran qu'il abhorre ;
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous ;
Lui qui doit sur César porter les premiers coups ?

Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? César peut-il connaître...?
Mais le voici. Grands Dieux! qu'il paraît abattu!

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME, LES CONJURÉS.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran sait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.

Non; César ne sait point qu'on va trancher sa vie.
Il se confie à vous.

DECIME.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête:
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; & j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure:
L'honneur du premier coup à mes mains est remis;
Tout est prêt. Apprenez que Brutus est... son fils.

CIMB.

CIMBER.

Toi, son fils !

CASSIUS.

De César !

DECIME.

O Rome !

BRUTUS.

Servilie
Par un hymen secret à César fut unie ;
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran !

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né ;
Ton cœur est trop romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable ;
Soyez par mes sermens les maîtres de mon sort.
Est-il quelqu'un de vous, d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire ?
Je m'en remets à vous. Quoi ! vous baissez les yeux !
Toi, Cassius, aussi, tu te tais avec eux !
Aucun ne me soutient au bord de cet abyme !
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Cassius ! & prompt à t'étonner.....

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais : « Va, sers, sois tyran sous ton père ;
» Ecrase cet Etat que tu dois soutenir ;
» Rome aura désormais deux traîtres à punir... »
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Ecoute : tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si, le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si, lorsque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre & nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme & la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du Sénat, Rome est en sureté.

Mais, dis, sens-tu ce trouble, & ce secret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi?
En disant ce secret, ou faux, ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en-es tu moins romain?
Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux tú davantage?
Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,
Ait séduit Servilie & t'ait donné le jour?
Laisse là les erreurs & l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame est toute à lui.
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui;
Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.

Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée;
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'eſt ébranlé,
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment que vous m'avez vu faire;
Prêt à ſervir l'Etat, mais à tuer mon père;
Pleurant d'être ſon fils, honteux de ſes bienfaits;
Admirant ſes vertus, condamnant ſes forfaits;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand-homme;
Entraîné par Céſar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes eſprits déchirés,
Ont ſouhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, ſachez... que je l'eſtime:
Son grand cœur me ſéduit, au ſein même du crime;
Et ſi ſur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il eſt le ſeul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point; ce nom que je déteſte,
Ce nom ſeul de tyran l'emporte ſur le reſte.
Le Sénat, Rome & vous, vous avez tous ma foi:
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embraſſe avec horreur une vertu cruelle;
J'en friſſonne à vos yeux; mais je vous ſuis fidèle.
Céſar me va parler: que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, ſauver l'Etat & lui!
Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!

Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire:
Toujours indépendant, & toujours citoyen,
Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos dieux.



SCENE III.

BRUTUS *seul.*

VOICI donc le moment où César va m'entendre;
Voici ce capitole où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O Mânes de Caton, soutenez ma vertu!



SCÈNE IV.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

Eh bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
Que du monde soumis les hommages t'attendent,
L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horteur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, César, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu,
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à-la-fois la gloire & le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi:

Mais César citoyen ſerait un dieu pour moi ;
Je lui ſacrifîrais ma fortune & ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre ?
Jouir d'un droit plus ſaint que celui de la guerre
Être encor plus que roi, plus même que Céſar ?

CESAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char :
Romps nos fers, ſois romain, renonce au diadême.

CESAR.

Ah ! que propoſes-tu ?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Long-tems dans notre ſang Sylla s'était noyé ;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre, entouré de victimes,
En deſcendant du trône effaça tous ſes crimes.
Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner ; Céſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les grâces que tu donnes ?
C'eſt à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes :

Alors, plus qu'à ton rang nos cœurs te ſont ſoumis;
Alors tu ſais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi ! je te parle en vain ?

CESAR.

Rome demande un maître ;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puiſſans que des rois :
Nos mœurs changent, Brutus ; il faut changer nos lois.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire:
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers, eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chute, & contre la tempête
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête. (8)
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'Etat, ſont des noms ſuperflus:
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Dèces, des Emiles.
Caton t'a trop ſéduit, mon cher fils ! je prévoi
Que ta triſte vertu perdra l'Etat & toi.
Fais céder, ſi tu peux, ta raiſon détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée:
A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends moi ton cœur;
Prends d'autres ſentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien ? tu détournes les yeux ?

BRUTUS.

Je ne me connois plus. Tonnez ſur moi, grands Dieux !

César...

CESAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame eſt amolie?
Ah! mon fils....

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai romain
Qui n'aſpire en ſecret à te percer le ſein?
Que le ſalut de Rome & que le tien te touche!
Ton génie alarmé te parle par ma bouche;
Il me pouſſe, il me preſſe, il me jette à tes pieds.

(*il tombe à ſes genoux.*)

Céſar, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés;
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même;
Dirai-je? au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome ſeule à toi,
Ne me rebute pas!

CESAR.

Malheureux, laiſſe-moi.
Que me veux-tu?

BRUTUS.

Crois-moi, ne ſois point inſenſible.

CESAR.

L'univers peut changer; mon ame eſt inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe?

CESAR.

Oui, tout eſt réſolu.

Rome doit obéir, quand Céſar a voulu.

BRUTUS, *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar!

CESAR.

Eh quoi! d'où viennent tes alarmes!
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verſes des larmes!
Quoi! Brutus peut pleurer! Eſt-ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je!

CESAR.

O Rome! O rigueur héroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma république!

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, ROMAINS.

DOLABELLA.

Le Sénat par ton ordre au temple eſt arrivé:
On n'attend plus que toi, le trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſuffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains,
Le Sénat va fixer leurs eſprits incertains;
Mais, ſi Céſar croyait un citoyen qui l'aime, (9)
Nos préſages affreux, nos devins, nos dieux même,
Céſar différerait ce grand évènement.

CESAR.

Quoi ! lorſqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conſpire à t'avertir par un ſiniſtre augure.
Le ciel qui fait les rois, redoute ton trépas.

CESAR.

Va, Céſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas
Que le ciel de mon ſort à ce point s'inquiète ;
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années ;
Suivons, ſans reculer, nos hautes deſtinées.
Céſar n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.
Qui ſait s'ils n'auraient point conſpiré leur vengeance ?

CESAR.

Ils n'oſeraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CESAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient mépriſable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Céſar vive ;

Dans le Sénat au moins permets que je te ſuive.

CESAR.

Non ! pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté;
Qui change ſes deſſeins, découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe:
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CESAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort. (10)
Allons.



SCÈNE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

CHERS Citoyens, quel héros, quel courage
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage ?
Joignez vos vœux aux miens, peuples qui l'admirez;
Confirmez les honneurs qui lui ſont préparés.
Vivez pour le ſervir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô ciel ! quels cris ſe font entendre !

LES CONJURÉS, *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, Tyran !.. Courage, Caſſius!

DOLABELLA.

Ah ! courons le ſauver.





SCÈNE VII.

CASSIUS, *un poignard à la main*, DOLABELLA.

ROMAINS.

CASSIUS.

C'EN eſt fait, il n'eſt plus.

DOLABELLA.

Peuples, ſecondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.
Nation de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté! ma main briſe vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahiſſez, Romains, le ſang de ce grand-homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le ſalut de Rome: (11)
Il vous aſſervit tous, ſon ſang eſt répandu.
Eſt-il quelqu'un de vous de ſi peu de vertu,
D'un eſprit ſi rampant, d'un ſi faible courage,
Qu'il puiſſe regretter Céſar & l'eſclavage?
Quel eſt ce vil romain qui veut avoir un roi?
S'il en eſt un, qu'il parle, & qu'il ſe plaigne à moi.
Mais vous m'applaudiſſez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un tyran: périſſe ſa mémoire!

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſais que devant vous Antoine va paraître:
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon maître,
Qu'il a ſervi ſous lui, dès ſes plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.
Il vient juſtifier ſon maître & ſon empire;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire:
Sans doute il peut ici faire-entendre ſa voix:
Telle eſt la loi de Rome, & j'obéis aux lois.
Le peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
Céſar vous les ravit, je vous les aï rendus:
Je les veux affermir. Je rentre au capitole;
Brutus eſt au Sénat, il m'attend, & j'y vole,
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rappeler la juſtice & nos dieux exilés,
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux,
Ne vous trahiſſez pas, c'eſt tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, & ſur-tout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe!

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs ſont aſſurés.

SCENE VIII & dernière.

ANTOINE, ROMAINS, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAIS Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs, il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
Et lorsque de son front ôtant le diadême,
Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui;
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
Hélas! je ne viens point célébrer sa mémoire;
La voix du monde entier parle assez de sa gloire:
Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser, quand Rome avait un maître.
César fut un héros; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIÈME.

Oui, nous approuvons tous Caſſius & Brutus.

[ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire.
De votre dictateur ils ont percé le flanc;
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer les Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il fallait bien que Céſar fût coupable:
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous apeſanti le faix?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos alarmes,
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice, il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands Dieux! vous dont il fut l'image;
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner!

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.]

ANTOINE.

Hélas! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.
Sur tous ſes meurtriers il verſa ſes bienfaits;
Deux fois à Caſſius il conſerva la vie.

Brutus... où suis-je? ô Ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe; & mes sens interdits.....
Brutus son assassin!... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah! Dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.
Hélas! si vous saviez sa volonté dernière!

ROMAINS.

Quelle est-elle? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens; vous en allez jouir:
Au-delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimait; c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune & sa vie.
« O Romains, disait-il, Peuple-roi que je sers;
» Commandez à César, César à l'univers. »
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE.

Votre père n'est plus: un lâche assassinat

Vient de trancher ici les jours de ce grand-homme;
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher?
On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du théâtre s'ouvre; des licteurs apportent le corps de César, couvert d'une robe sanglante; Antoine descend de la tribune, & se jette à genoux auprès du corps.*)

ROMAINS.

O spectacle funeste!

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux:
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant fesait trembler la terre;
Qui devait enchaîner Babylone à son char:
Amis, en cet état connaissez-vous César?
Vous les voyez, Romains! vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé; là, sur le grand César
Cassius & Décime enfonçaient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César, le regardant d'un œil tranquille & doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
Il l'appelait son fils, & ce nom cher & tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre:
O mon fils! disait-il.

UN ROMAIN.

O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils sont proche.*

Dieux! son sang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains!
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins:
Ce sont-là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embrâsons les palais de ces fièrs conjurés:
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas.
Nous jurons par son sang de venger son trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laissons pas leur fureur inutile:
Précipitons ce peuple inconstant & facile:
Entraînons-le à la guerre, & sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

Fin du troisième & dernier Acte.



NOTES ET VARIANTES

SUR LA MORT DE CÉSAR.

(1) DANS Alzire, *Montèze* dit à sa fille :

> Tu dois à ton état plier ton caractère.

(2) Voyez les notes sur Zaïre.

(3) C'est le mot de *César*, lorsqu'il apperçut *Brutus* à la tête des conjurés ; M. de *Voltaire* l'a placé dans cette scène, & y a substitué, dans le récit de la mort de *César*, ce tableau touchant :

> César, le regardant d'un œil tranquille & doux
> Lui pardonnait encore en mourant par ses coups.
> O mon fils, disait-il !

(4) *Brutus* trouva en effet des billets dans lesquels on lui reprochait de n'être pas digne de son nom, & ces reproches achevèrent de le déterminer à la conjuration.

(5) Nous invitons les partisans du beau naturel de *Shakespéare* à comparer ce récit avec celui de la tragédie anglaise ; & nous prenons la liberté de leur demander si les plates bouffonneries de *Casca* leur paraissent bien propres à augmenter l'illusion de la scène & l'effet théâtral ?

(6) *Cornélie*, dans la Mort de Pompée, dit, en parlant de la douleur que *César* montrait du malheur de son ennemi :

> Une maligne joie en son cœur s'élevait,
> Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

(4) C'était ainsi que *Brutus* devait penser de *Cicéron*. Ce portrait d'ailleurs est conforme à l'histoire ; il y avait loin de *Catilina* à *César* ; il fallait alors un autre courage

& d'autres vertus. Ce vers, *Hardi dans le Sénat, faible dans le danger*, eſt très-vrai : non que *Cicéron* manquât de courage perſonnel ; mais ſon courage d'eſprit l'abandonnait, lorſqu'il n'était ni dans le Sénat ; ni dans la tribune aux harangues. Sa force était dans ſon éloquence, & il ſe livrait à toute ſa faibleſſe dans les conjonctures où l'éloquence devenait inutile.

(8) *Corneille*, dans la Mort de Pompée, emploie une image ſemblable : il dit que *Pompée* a eſpéré que l'Egypte,

Ayant ſauvé le ciel, pourra ſauver la terre ;
Et dans ſon déſeſpoir à la fin ſe mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

(9) Il y avait dans les premières éditions, un *vieux ſoldat qui t'aime* ; mais *Dolabella*, gendre de *Cicéron*, n'était point un vieux ſoldat ; c'était un jeune ſénateur très-aimable, très-intriguant & très-ambitieux. Comme *Clodius*, il s'était fait adopter par un plébéïen, afin de pouvoir être tribun. Lorſque *Céſar* fut tué, *Dolabella* avait été nommé conſul avant l'âge preſcrit par les lois ; mais *Antoine*, qui était jaloux de ſa faveur, déclara ſon élection nulle en qualité d'augure. Ils ſe réconcilièrent après la mort de *Céſar* ; & *Dolabella* ſe tua en Aſie, quelque temps après, pour ne pas tomber entre les mains de *Caſſius* ; il avait alors environ vingt-ſept ans.

(10) C'eſt un mot de *Céſar*. Une autre fois on diſputait devant lui ſur l'eſpèce de mort la moins fâcheuſe : *la plus courte & la moins prévue*, répondit-il.

(11) Il y a dans cette ſcène, dans celle de la conſpiration, dans le diſcours d'*Antoine*, quelques morceaux imités de *Shakeſpéare*. Voyez, dans le neuvième tome de cette édition, les trois premiers actes du JULES-CÉSAR anglais, traduits par M. de *Voltaire*.

(*a*) Dans toutes les anciennes éditions on lisait :

Il n'est qu'un citoyen *fameux* par ses services ;

connu est plus simple, & convient mieux à *César* parlant de lui-même.

(*b*) Dans les éditions précédentes il y avait :

Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadême.

Fin des notes & variantes de la Mort de César.



ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE,

Réprésentée, pour la première fois, le 27 Janvier 1736.

ÉPITRE

A MADAME LA MARQUISE DU CHASTELET.

MADAME,

QUEL faible hommage pour vous, qu'un de ces ouvrages de poësie qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public, & à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité !

Qu'est-ce, en effet, qu'un roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans ; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce sage précepteur du genre-humain, que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées ; enfin aux yeux d'une personne qui, née pour les agrémens, leur préfère la vérité ?

Mais, Madame, le plus grand génie, & surement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t-il, dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, & que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir, qui sait se fortifier avec *Locke* s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*, s'élever dans la lecture de *Cicéron* & de *Bossuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Tasse* !

Tel eſt votre génie, Madame : il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les perſonnes de votre ſexe & de votre rang à croire qu'on s'anoblit encore en perfectionnant ſa raiſon, & que l'eſprit donne des grâces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes penſaient déroger, & les femmes ſortir de leur état, en oſant s'inſtruire. Les uns ne ſe croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oiſiveté ; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* & *Deſpréaux* ont jeté ſur les femmes ſavantes, a ſemblé, dans un ſiècle poli, juſtifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière*, ce légiſlateur dans la morale & dans les bienſéances du monde, n'a pas aſſurément prétendu, en attaquant les femmes ſavantes, ſe moquer de la ſcience & de l'eſprit : il n'en a joué que l'abus & l'affectation ; ainſi que dans ſon Tartuffe il a diffamé l'hypocriſie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une Satyre contre les femmes, l'exact, le ſolide, le laborieux, l'élégant *Deſpréaux* avait conſulté les femmes de la cour les plus ſpirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ſes ouvrages ſi bien travaillés, des grâces & des fleurs qui leur euſſent encore donné un nouveau charme. En vain, dans ſa Satyre des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'aſtronomie ; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'eſprit philoſophique fait tant de progrès en

France depuis quarante ans, que, si *Boileau* vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en secret *Roberval* & *Sauveur*, serait obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Maupertuis*, des *Réaumur*, des *Mairan*, des *du Fay* & des *Clairault*; de tous ces véritables savans, qui n'ont pour objet qu'une science utile, qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au tems, j'ose le dire, où il faut qu'un poëte soit philosophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle, les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois *Montagne*, l'*Astrée* & les *Contes de la reine de Navarre*, était une savante. Les *des Houllières* & les *Dacier*, illustres dans différens genres, sont venues depuis. Mais votre sexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes*, & les *Dialogues sur la lumière* (*) qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il est vrai qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences, serait condamnable, même dans ses succès; mais, Madame, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouse de *George II*, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands

(*) *Il Newtonianismo per le Dame*, d'Algarotti.

métaphyficiens de l'Europe, *Clarke* & *Leibnitz*, & qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les foins de reine, de femme & de mère. *Chriftine*, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'efprit de fon aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle confidération au fang dont elle eft fortie?

Vous, Madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaifirs. Vous faites plus : vous cachez ce mérite étranger, au monde, avec autant de foin que vous l'avez acquis. Continuez, Madame, à chérir, à ofer cultiver les fciences, quoique cette lumière, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en fecret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle eft devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de fon mérite? L'efprit orné n'eft qu'une beauté de plus. C'eft un nouvel empire. On fouhaite aux arts la protection des fouverains : celle de la beauté n'eft-elle pas au-deffus?

Permettez-moi de dire encore, qu'une des raifons qui doivent faire eftimer les femmes qui font ufage de leur efprit, c'eft que le goût feul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaifir, & c'eft en quoi elles font bien louables.

Pour nous autres hommes, c'eſt ſouvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous conſumons notre vie dans la culture des arts. Nous en feſons les inſtrumens de notre fortune; c'eſt une eſpèce de profanation. Je ſuis fâché qu'*Horace* diſe de lui:

(*a*) L'indigence eſt le dieu qui m'inſpira des vers.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poiſon de la calomnie, l'aſſaſſinat de la ſatyre (ſi j'oſe m'exprimer ainſi), déshonorent parmi les hommes une profeſſion, qui par elle-même a quelque choſe de divin.

Pour moi, Madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me ſuis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai ſouvent répétées, de *Cicéron*, ce conſul romain qui fut le père de la patrie, de la liberté & de l'éloquence (*b*). « Les lettres forment la jeuneſſe, & font les charmes de l'âge avancé. La proſpérité en eſt plus brillante; l'adverſité en reçoit des conſolations; & dans nos maiſons, dans celles des autres, dans les voyages, dans la ſolitude, en tout tems, en tous lieux, elles font la douceur de notre vie. »

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais

(*a*) —*Paupertas impulit audax*
Ut verſus facerem.—

Horat. Epiſt. Lib. II, Epiſt. 2, verſ. 51.

(*b*) *Studia adoleſcentiam alunt, ſenectutem oblectant; ſecundas res ornant, adverſis perfugium ac ſolatium præbent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiſcum, peregrinantur, ruſticantur.*

à préſent, Madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il eſt poſſible, de paſſer auprès de vous le reſte de ma vie, dans le ſein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous ſacrifiez dans votre jeuneſſe les plaiſirs faux, mais enchanteurs du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce poëte philoſophe dont les beautés & les erreurs vous ſont ſi connues:

(c) Heureux qui, retiré dans le temple des ſages,
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les orages;
Qui contemple de loin les mortels inſenſés,
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut ſuivre,
Sans penſer, ſans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jours,
Pourſuivant la fortune & rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô faibleſſe! ô misère!

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, Madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'eſt que je l'ai compoſée dans votre maiſon & ſous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, en y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai eſſayé

(c) *Sed nil dulcius eſt, bene quàm munita tenere*
Edita doctrinâ ſapientûm templa ſerenâ;
Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ:
Certare ingenio, contendere nobilitate;
Noctes atque dies niti præſtante labore,
Ad ſummas emergere opes, rerumque potiri.
O miſeras hominum mentes! O pectora cæca!

de peindre (*d*) ce ſentimens généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal ; ces ſentimens tant recommandés par les ſages de l'antiquité, & épurés dans notre religion ; ces vraies lois de la nature, toujours ſi mal ſuivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage ; vous connaiſſez ceux qui le défigurent encore. Puiſſe le public, d'autant plus ſévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes !

Puiſſe au moins cet hommage, que je vous rends, Madame, périr moins vite que mes autres écrits ! Il ſerait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adreſſe.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

(*d*) Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur paſſa en effet vingt ans de ſa vie à cultiver, avec cette dame illuſtre, les belles-lettres & la philoſophie ; & tant qu'elle vécut, il refuſa conſtamment de venir auprès d'un ſouverain qui le demandait, comme on le voit par pluſieurs lettres inſérées dans cette collection.



DISCOURS

PRELIMINAIRE.

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention & d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, & infidèle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières, & garder ses vices; jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter: voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien & leur pardonner le mal. Tel est *Gusman* au moment de sa mort; tel *Alvarez* dans le cours de sa vie; tel j'ai peint *Henri IV*, même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant; on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensévelir.

Voilà pourquoi la *Henriade* s'est soutenue, malgré les efforts de quelques français jaloux, qui ne vou-

laient pas abſolument que la France eût un poëme épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs, qui ne laiſſent point empoiſonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur; voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'eſt à ce petit nombre d'hommes que j'adreſſe les réflexions ſuivantes; j'eſpére qu'ils les pardonneront à la néceſſité où je ſuis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute eſpèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. « Il faut apparemment, dît-il, que cet homme ſoit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces poſtes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. --Non, lui répondit-on: c'eſt un citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ſes compatriotes, & dont la figure n'eſt pas plus connue de quelques-uns de ſes ennemis, que du graveur qui a prétendu graver ſon portrait. C'eſt l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verſer des larmes, & de quelques ouvrages dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté, qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce ſont des hommes pour la plupart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné. » Cet étranger ſe ſentit quelque indignation pour les perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes contemporains & de ſes compatriotes ce que l'on peut eſpérer des étrangers & de la poſtérité Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la littérature ſoit infectée de ces haînes perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en ſe déchirant mutuellement? ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule; & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, *Varius*, *Pollion*, *Horace*, *Tibulle*, étaient amis; les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes que les eſprits ſupérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes ſur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe, s'aimaient pourtant & vivaient en frères; & nous, qui ſommes renfermés ſur un ſi petit théâtre, nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde, paſſeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un tems de diſette; nous avons peu, nous nous l'arrachons

Virgile & *Horace* ne se disputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *DE MORBIS ARTIFICUM* : *des maladies des Artistes*. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satyriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas long-tems, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami & son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude? Il répondit froidement : *Il faut que je vive.* (*a*)

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits, ne doit jamais répondre aux critiques; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable du *Boccalini*. « Un voyageur, dit-il, était importuné » dans son chemin du bruit des cigales; il s'arrêta » pour les tuer; il n'en vint pas à bout, & ne fit » que s'écarter de sa route : il n'avait qu'à continuer » paisiblement son voyage; les cigales seraient » mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours. »

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier : *se ipsum deserere*

(*a*) Ce fut l'abbé *Guiot des Fontaines* qui fit cette réponse à M. le comte d'*Argenson*, depuis secrétaire d'Etat de la guerre; à quoi le comte d'*Argenson* répliqua : *Je n'en vois pas la nécessité.*

turpissimum est. On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos personnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité, dans vingt libelles, d'homme sans religion; une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que, dans Œdipe, *Jocaste* dit ces vers:

« Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense;
» Notre crédulité fait toute leur science.

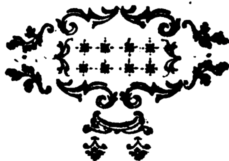
Ceux qui m'ont fait ce reproche, sont aussi raisonnables pour le moins, que ceux qui ont imprimé que la *Henriade* dans plusieurs endroits *sentait bien son sémi-pélagien*. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irreligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands-hommes, qui depuis *Socrate* jusqu'à *Descartes* ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question: Je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satyrique, & il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de Rhadamiste & d'Electre, qui par ces deux ouvrages m'inspira le premier le desir d'entrer quelque tems dans la même carrière: ses succès ne m'ont jamais

coûté d'autres larmes, que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ces pièces; il sait qu'il n'a fait-naître en moi que de l'émulation & de l'amitié. (1)

J'ose dire avec confiance, que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits: sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poëte, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile, (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentimens: quiconque a vécu avec moi, sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même, une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour-propre; confondre la calomnie est un devoir.





PERSONNAGES.

D. GUSMAN, gouverneur du Pérou.

D. ALVAREZ, père de *Gusman*, ancien gouverneur.

ZAMORE, ſouverain d'une partie du Potoze.

MONTÈZE, ſouverain d'une autre partie.

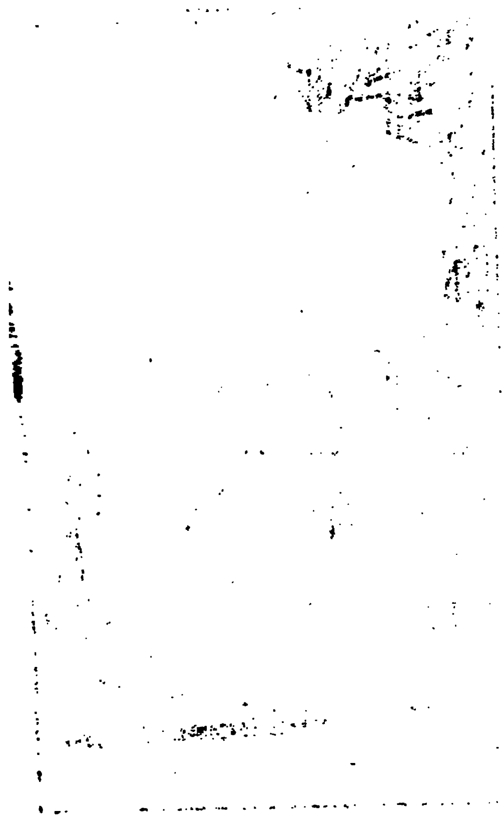
ALZIRE, fille de *Montèze*.

EMIRE, } ſuivantes d'*Alzire*.
CEPHALE, }

OFFICIERS ESPAGNOLS.

AMÉRICAINS.

La Scène eſt dans la ville de Los-Reyes, autrement Lima.



L'appareil, inoui pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient ſur les eaux:
Des mers de Magellan juſqu'aux aſtres de l'ourſe;
Les vainqueurs caſtillans ont dirigé ma courſe:
Heureux ſi j'avais pu, pour fruit des mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros! (a)
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obſcurci leur gloire? (*)
Et j'ai pleuré long-tems ſur ces triſtes vainqueurs,
Que le ciel fit ſi grands, ſans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux ſans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir ſous d'équitables lois
L'empire du Potoze & la ville des rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce ſauvage hémiſphère;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu ſous mon père:
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

ALVAREZ.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Conſumé de travaux, appeſanti par l'âge,
Je ſuis las du pouvoir; c'eſt aſſez ſi ma voix
Parle encore au conſeil, & règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop ſu connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je conſacre à mon Dieu, négligé trop long-tems,

(*) On ſait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Mexique, & *Pizarre* au Pérou.

De ma caducité les reſtes languiſſans.
Je ne veux qu'une grâce, elle me ſera chère :
Je l'attends comme ami : je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces eſclaves obſcurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs:
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la juſtice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez:
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
D'une ville naiſſante, encor mal aſſurée;
Au peuple américain nous défendons l'entrée;
Empêchons, croyez moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ſes yeux;
Que mépriſant nos lois, & prompt à les enfreindre,
Il oſe contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance ainſi que du pouvoir.
L'Américain farouche eſt un monſtre ſauvage,
Qui mord en frémiſſant le frein de l'eſclavage;
Soumis au châtiment, fièr dans l'impunité,
De la main qui le flatte il ſe croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence;
Et la ſévérité produit l'obéiſſance.
Je ſais qu'aux Caſtillans il ſuffit de l'honneur,
Qu'à ſervir ſans murmure ils mettent leur grandeur:
Mais le reſte du monde, eſclave de la crainte,
A beſoin qu'on l'opprime, & ſert avèc contrainte.
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,

S'ils ne font teints de fang, n'obtiennent point de
voeux. (*)

ALVAREZ.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous, chrétien, vous choifi pour régner déformais
Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de
paix?
Vos yeux ne font-ils pas affouvis des ravages
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer fous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, quand de nous il fit choix,
Pour annoncer fon nom, pour faire-aimer fes lois;
Et nous, de ce climat deftructeurs implacables,
Nous, & d'or & de fang toujours infatiables,
Déferteurs de fes lois qu'il fallait enfeigner,
Nous égorgeons ce peuple, au lieu de le gagner.
Par nous tout eft en fang, par nous tout eft en pou-
dre;
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, infpire la terreur;
Les Efpagnols font craints, mais ils font en horreur:
Fléaux du nouveau monde, injuftes, vains, avares,
Nous feuls en ces climats nous fommes les barbares.
L'Américain farouche en fa fimplicité,

(*) On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais n'y a prefque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible fuperftition.

Nous égale en courage, & nous paſſe en bonté.
élas ! ſi comme vous il était ſanguinaire,
l n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
ez-vous oublié qu'ils m'ont ſauvé le jour ?
ez-vous oublié, que près de ce ſéjour
me vis entouré par ce peuple en furie,
ndu cruel enfin par notre barbarie ?
ous les miens, à mes yeux, terminèrent leur ſort.
'étais ſeul, ſans ſecours, & j'attendais la mort :
ais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes.
jeune américain, les yeux baignés de larmes,
lieu de me frapper, embraſſa mes genoux.
« lvarez, me dît-il, Alvarez, eſt-ce vous ?
vez, votre vertu nous eſt trop néceſſaire :
vez, aux malheureux ſervez long-tems de père :
u'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
u moins par cet exemple apprenne à pardonner.
llez, la grandeur d'ame eſt ici le partage
u peuple infortuné qu'ils ont nommé ſauvage. »
bien, vous gémiſſez... je ſens qu'à ce récit
tre cœur, malgré vous, s'émeut & s'adoucit.
umanité vous parle, ainſi que votre père.
h ! ſi la cruauté vous était toujours chère,
e quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
u vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
la fille des rois de ces triſtes contrées,
Qu'à vos ſanglantes mains la fortune a livrées ?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le ſang répandu de ſes concitoyens ?
Ou bien attendez-vous que ſes cris & ſes larmes

De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

GUSMAN.

Et bien, vous l'ordonnez, je brise leurs liens :
J'y consens : mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens.
Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie,
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie.
A la religion gagnons-les à ce prix :
Commandons aux cœurs même, & forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Ecoutez-moi, mon fils : plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
Que le ciel & l'Espagne y soient sans ennemis ;
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne ;
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avez voulu ;
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu ;
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don, de tout persuader ;
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire, contre moi par mes feux enhardie,

Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère,
Et rampant ſous ſes lois, eſclave d'un coup-d'œil,
Par des ſoumiſſions careſſer ſon orgueil.
Je ne veux point ſur moi lui donner tant d'empire.
Vous ſeul, vous pouvez tout ſur le père d'Alzire;
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à la fille, & force enfin ſon choix.
Daignez.... Mais c'en eſt trop: je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaiſſe à la prière.

ALVAREZ.

C'en eſt fait. J'ai parlé, mon fils, & ſans rougir.
Montèze a vu ſa fille, il l'aura ſu fléchir.
De ſa famille auguſte, en ces lieux priſonnière,
Le ciel a par mes ſoins conſolé la misère.
Pour le vrai Dieu, Montèze a quitté ſes faux-dieux.
Lui-même de ſa fille a deſſillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire eſt le modèle;
Les peuples incertains fixent les yeux ſur elle;
Son cœur aux Caſtillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jetter ſes racines profondes:
Votre hymen eſt le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui déteſtent nos lois,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont, d'un eſprit moins fièr & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baiſſer un front docile;

Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,
Tous les cœurs déſormais eſpagnols & chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où ſa fille avec lui va ſe rendre.

SCÈNE II.

ALVAREZ, MONTEZE.

ALVAREZ.

EH bien, votre ſageſſe & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

MONTEZE.

Père des malheureux, pardonne ſi ma fille,
Dont Guſman détruiſit l'empire & la famille,
Semble éprouver encore un reſte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers ſon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie,
Ont révolté ma fille en ces climats nourrie.
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix:
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.
C'eſt par toi que le ciel à nous s'eſt fait connaître;
Notre eſprit éclairé te doit ſon nouvel être.
Sous le fer caſtillan ce monde eſt abattu;
Il cède à la puiſſance, & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïſſable:
Nous déteſtions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nous l'aimons dans toi ſeul, il s'eſt peint dans ton cœur.

Voilà ce qui te donne, & Montèze, & ma fille;
Inſtruits par tes vertus, nous ſommes ta famille.
Sers-lui long-tems de père, ainſi qu'à nos Etats.
Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire eſt ſa conquête;
Va dans ton temple auguſte en ordonner ſa fête:
Va: je crois voir des cieux les peuples éternels
Deſcendre de leur ſphère, & ſe joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnaître,
Dans le fièr don Guſman, ſon époux & ſon maître.

ALVAREZ.

Ah! puiſque enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je deſcends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenſes contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées:
Dieu des chrétiens, préſide à ces vœux ſolennels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels;
Deſcends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais preſſer cet heureux hyménée:
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCÈNE III.

MONTEZE *ſeul.*

DIEU, deſtructeur des dieux que j'avais trop ſervis,
Protège de mes ans la fin dure & funeſte!
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reſte;
Daigne veiller ſur elle, & conduire ſon cœur!

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

Ma fille, il en eſt tems, conſens à ton bonheur;
Ou plutôt, ſi ta foi, ſi ton cœur me ſeconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde :
Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres deſtructeurs :
Remonte au rang des rois, du ſein de la misère;
Tu dois à ton état plier ton caractère:
Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, ſuis-moi,
Et renais eſpagnole, en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon ſang eſt à vous; mais, ſi je vous ſuis chère,
Voyez mon déſeſpoir, & liſez dans mon cœur.

MONTEZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuſe douleur :
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliſſe.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux ſacrifice.
Mais quel tems, juſtes Cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fièr Guſman le fer oſa détruire
Des enfans du Soleil le redoutable empire.
Que ce jour eſt marqué par des ſignes affreux!

MONT.

MONTEZE.

Nous ſeuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples groſſiers ont tranſmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas ! le vengeur de l'Etat,
Zamore, mon eſpoir, périt dans le combat;
Zamore, mon amant, choiſi pour votre gendre.

MONTEZE.

J'ai donné, comme toi, des larmes à ſa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi:
Porte, porte aux autels un cœur maître de ſoi:
D'un amour inſenſé pour des cendres éteintes,
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens;
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite:
Entends ſa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite?
Je ſais ce qu'eſt un père & quel eſt ſon pouvoir:
M'immoler quand il parle eſt mon premier devoir,
Et mon obéiſſance a paſſé les limites
Qu'à ce devoir ſacré la nature a preſcrites.
Mes yeux n'ont juſqu'ici rien vu que par vos yeux;
Mon cœur changé par vous abandonna ſes dieux:
Je ne regrette point leurs grandeurs terraſſées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaiſſées.
Mais vous, qui m'aſſuriez dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux pieds de ſes autels;
Que ſa loi, ſa morale, & conſolante & pure,

De mes sens désolés guérirait la blessure :
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur :
Il y porte une image à jamais renaissante ;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même ;
Unissez votre fille au fièr tyran qui l'aime ;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis :
Mais tremblez, en formant ces nœuds mal-assortis ;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me commandez d'aller, en sa présence,
Promettre à cet époux qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTEZE.

Ah ! que dis-tu, ma fille ? épargne ma vieillesse ;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse !
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?
Jouis de mes travaux ; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée ;
Ce monde gémissant te presse d'y courir :
Il n'espère qu'en toi, voudrais-tu le trahir ?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle ſcience, hélas!

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'AI ſujet de me plaindre
Que l'on oppoſe encore à mes empreſſemens
L'offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils ſont en liberté; mais j'aurais à rougir,
Si ce faible ſervice eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir ſuprême
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même;
Et je ne penſais pas, dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colère céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte!
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond;
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front:
Tel eſt mon caractère; & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor démenti le langage.
Qui peut ſe déguiſer, pourrait trahir ſa foi:
C'eſt un art de l'Europe, il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchiſe, & je ſais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous eſt cher encore.
Ce cacique (*) obſtiné, vaincu dans les combats,
S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant, je l'ai dompté; mort, doit-il être à craindre?
Ceſſez de m'offenſer, & ceſſez de le plaindre;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, & moins de jalouſie,
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie:
Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir;
De ce monde opprimé Zamore était l'eſpoir:
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima: ſon trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance, & connaiſſez mon cœur;
Et, quittant avec moi cette fierté cruelle,
Meritez, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidèle. (*b*)

(*) Le mot propre eſt *Inca*; mais les Eſpagnols, accoutumés dans l'Amérique ſeptentrionale au titre de *Cacique*, le donnèrent d'abord à tous les ſouverains du nouveau monde.



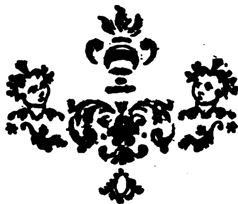


SCENE VI.

GUSMAN *seul.*

Son orgueil, je l'avoue, & sa sincérité,
Etonne mon courage, & plaît à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La grossière nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage & fait pour ces climats.
Le devoir fléchira son courage rebelle;
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
Que l'hymen en triomphe; & qu'on ne dise plus
Qu'un vainqueur, & qu'un maître essuya des refus.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCÈNE PREMIERE.

ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

AMIS de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, & croît dans l'infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire & la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans trouver, sans punir cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissans! Dieux vains de nos vastes contrées!
A des Dieux ennemis vous les avez livrées;
Et six cents espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays & mon trône, & vos temples & vous.
Vous n'avez plus d'autels, & je n'ai plus d'empire;
Nous avons tout perdu : je suis privé d'Alzire!
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les sables mouvans, dans le fond des forêts.
De la zône brûlante, & du milieu du monde,
L'astre du jour (*) a vu ma course vagabonde,

(*) L'astronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes & les solstices.

Jusqu'aux lieux où, cessant d'éclairer nos climats,
Il ramène l'année & revient sur ses pas.
Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance
A mes vastes desseins ont rendu l'espérance;
Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laissés dans ces forêts errans,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit: une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire?
Si Montèze est esclave, & voit encor le jour?
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
Chers & tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

UN AMERICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, & de ces aſſaſſins,
Qui de ſang enivrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur ;
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.



SCENE II.

ALVAREZ, ZAMORE, AMERICAINS.

ALVAREZ.

SOYEZ libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner ?
Tu parais eſpagnol, & tu ſais pardonner !
Es-tu roi ? Cette ville eſt-elle en ta puiſſance ?

ALVAREZ.

Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux?

ALVAREZ.

Celui de secourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh, qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

ALVAREZ.

Dieu, ma réligion, & la reconnaissance.

ZAMORE.

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,
Monstres désaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaste solitude a changé ma patrie,
Dont l'infâme avarice est la suprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même dieu que toi?

ALVAREZ.

Ils ont le même dieu, mon fils; mais ils l'outragent;
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Eclairé dans sa marche, & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment partagea vos misères,
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux, si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,
C'eſt lui, n'en doutons point, c'eſt Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas ?

ALVAREZ.

Que me dit-il ? Approche. O Ciel ! ô Providence !
C'eſt lui, voilà l'objet de ma reconnaiſſance.
Mes yeux, mes triſtes yeux affaiblis par les ans,
Hélas ! avez-vous pu le chercher ſi long-tems ?
(*il l'embraſſe.*)
Mon bienfaiteur ! mon fils ! parle, que dois-je faire ?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y ſers de père.
La mort a reſpecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquiter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah ! ſi jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui déſolé,
Au-devant de leur joug ſans peine aurait volé.
Mais, autant que ton ame eſt bienfaiſante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature :
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'oſe attendre, & tout ce que je veux,
C'eſt de ſavoir au moins ſi leur main ſanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère ;
Si le père d'Alzire...... Hélas ! tu vois les pleurs
Qu'un ſouvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVAREZ.

Ne cache point tes pleurs, ceſſe de t'en défendre :

C'eſt de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendris jamais!
Apprends que ton ami, plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVAREZ.

Oui; crois-moi, puiſſe-t-il aujourd'hui
T'engager à penſer, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Montèze, dis-tu.....

ALVAREZ.

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit, de ces heureux liens,
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inoui que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.



SCENE III.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

Des cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare;
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare.
Alvarez eſt un dieu qui, parmi ces pervers,

Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils; ce fils sera mon frère:
Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père.
O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCÈNE IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMÉRICAINS.

ZAMORE.

CHER Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te *défendre*;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici? parle, quel est son sort?
Achève de me rendre ou la vie, ou la mort.

MONTEZE.

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis: puisse le ciel te rendre un sort tranquile!

Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile !
Zamore, ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille, & mes dieux.

MONTEZE.

Que dis-tu ?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable,
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit, jusqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans ; (*)
Gusman était son nom. Le destin qui m'opprime,
Ne m'apprit rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage & du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on arracha ta fille ;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille :
On démolit ce temple, & ces autels chéris,
Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils :
On me traîna vers lui : dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, & que je foule aux pieds ?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir ces injures.
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haîne avec nous affermis :

(*) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cusco, était fils du Soleil.

Ils sont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTEZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
Ces soldats presque nus & mal disciplinés,
Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
Sur des monstres guerriers, pour eux obéissans?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
Ah, Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés & couverts,
Ces rapides coursiers, qui sous eux font la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre.
Je les vois d'un œil fixe, & leur ose insulter;
Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjugue qui la craint, & cède à qui la brave.
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains; les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares:
Mais, pour venger enfin nos peuples abattus,

Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTEZE.

Le ciel est contre toi : calme un frivole zèle.
Les tems sont trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas!
Les tems sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas?
Si ta fille est fidelle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTEZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne suis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE.

Je ne suis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire,
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, & des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin l'art d'être heureux, de penser & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, & tu peux les louer!

MONTEZE.

Elle n'eſt point eſclave.

ZAMORE.

Ah, Montèze ! ah, mon père !
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère !
Songe qu'elle eſt à moi par des nœuds éternels :
Oui, tu me l'as promiſe aux pieds des immortels ;
Ils ont reçu ſa foi, ſon cœur n'eſt point parjure.

MONTEZE.

N'atteſte point ces dieux, enfans de l'impoſture,
Ces fantômes affreux, que je ne connois plus ;
Sous le Dieu que j'adore ils ſont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion ? quoi, la loi de nos pères ?

MONTEZE.

J'ai connu ſon néant, j'ai quitté ſes chimères.
Puiſſe le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifeſter ſon être à ton cœur éclairé !
Puiſſes-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore !
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore !

ZAMORE.

Quelles vertus ! cruel ! les tyrans de ces lieux
T'ont fait eſclave en tout, t'ont arraché tes dieux ?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promeſſe ?
Alzire a-t-elle encore imité ta faibleſſe ?
Garde-toi...

MONTEZE.

Va, mon cœur ne ſe reproche rien :
Je dois bénir mon ſort, & pleurer ſur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte ;
Prends pitié de ce cœur, enivré tour-à-tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire ;
Viens, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir ;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir ;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie....

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE, GARDES.

UN GARDE *à Montèze.*

Seigneur, on vous attend pour la cérémonie.

MONTEZE.

Je vous suis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze....

MONTEZE.

Adieu; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te suivrai.

MONTEZE.

Pardonne à mes soins paternels.

(aux Gardes.)

Gardes, empêchez-les de me ſuivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les myſtères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois;
Mais Guſman vous l'ordonne, & parle par ma voix.

SCÈNE VI.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE.

Qu'AI-je entendu? Guſman! ô trahiſon! ô rage!
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!
Il ſervirait Guſman! l'ai-je bien entendu?
Dans l'univers entier n'eſt-il plus de vertu?
Alzire, Alzire auſſi ſera-t-elle coupable?
Aura-t-elle ſucé ce poiſon déteſtable,
Apporté parmi nous par ces perſécuteurs,
Qui pourſuivent nos jours & corrompent nos mœurs?
Guſman eſt donc ici? que réſoudre & que faire?

UN AMERICAIN.

J'oſe ici te donner un conſeil ſalutaire.
Celui qui t'a ſauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec ſon fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduiſe:
Sortons, allons tenter notre illuſtre entrepriſe;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et ſur-tout n'épargnons qu'Alvarez & ſon fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère ſtructure,

Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature,
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
Ces tonnerres d'airain, grondans sur les remparts;
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! nos citoyens, enchaînés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asile odieux;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil & de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont s'élever sur leurs persécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis dans ces fossés sanglans,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons, & revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-tems fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins & sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains! qu'il meure, & c'est assez!

Qu'il meure... Mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit ;
Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens remplissent ce séjour ?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare.
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

ALZIRE, *seul.*

Manes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, & Gusman règne à jamais sur moi!
L'océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos voeux,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les cieux!
O! toi, qui me poursuis, Ombre chère & sanglante,
A mes sens désolés Ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords
Peuvent percer la tombe, & passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle & tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir!
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère;
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus. (2)
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

Eh bien, veut-on toujours ravir à ma préfence
Les habitans des lieux fi chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plutôt de Gufman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour fera le jour de la deftruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés fous la terre:
On affemblait déjà le fanglant tribunal;
Montèze eft appelé dans ce confeil fatal;
C'eft tout ce que j'ai fu.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée !
Quoi ! prefque entre mes bras, & du pied de l'autel,
Gufman contre les miens lève fon bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le ferment du malheur de ma vie !
Serment qui pour jamais m'avez affujettie !
Hymen, cruel hymen ! fous quel aftre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds !



SCENE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MADAME, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jetter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter !
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie :
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi ! faut-il qu'un seul demande à me parler ?

CEPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier, dont la main tutélaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

EMIRE.

Il vous cherchait, Madame, & Monteze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

CEPHANE.

On lisait sur son front le trouble & les douleurs.
Il vous nommait, Madame, & répandait des pleurs;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire ! & quel indigne rang !
Ce héros malheureux peut être de mon sang;
De ma famille au moins il a vu la puissance;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait si de sa perte il ne fut pas témoin ?
Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin !
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure:
Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas ! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'EST-ELLE enfin rendue ? Est-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.

(*elle tombe entre les bras de sa confidente.*)

Zamore...... Je succombe ; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !

Est-ce

Eſt-ce une illuſion !

ZAMORE.

Non, je revis pour toi ;
Je réclame à tes pieds tes ſermens & ta foi.
O moitié de moi-même ! idole de mon ame !
Toi qu'un amour ſi tendre aſſurait à ma flamme,
Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours ! ô doux momens d'horreur empoiſonnés !
Cher & fatal objet de douleur & de joie !
Ah ! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie ?
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois !

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux mon trône & tes appas.
Sais-tu que ce Guſman, ce deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage ?
Sais-tu que ton amant, à ton lit deſtiné,
Chère Alzire, aux bourreaux ſe vit abandonné ?
Tu frémis : tu reſſens le courroux qui m'enflamme ;
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un dieu, ſans doute, un dieu qui préſide à l'amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide ;

Tu n'es point devenue espagnole & perfide.
On dit que ce Gusman respire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe!

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes voeux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe! je suis indigne, & du jour, & de toi.

ZAMORE.

Ah, Montèze! ah, cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien, vois donc l'abyme où le sort nous engage.
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gusman.....

ZAMORE.

Grand Dieu!

ALZIRE.

Ton assassin

Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie:
Au nom de tous les trois arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai, trois ans, donnés à ton trépas;
Que de chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donné;
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux qui t'ont mal défendu:
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse,
Il n'en est point pour moi lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable:

Puis-je encor me flatter de regner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faibleſſe, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Guſman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont ſu que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me ſerais ravie auſſitôt que rendue!
Ah! ſi l'amour encor te parlait aujourd'hui!....

ALZIRE.

O Ciel! c'eſt Guſman même, & ſon père avec lui.



SCÈNE V.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, SUITE.

ALVAREZ *à ſon fils.*

Tu vois mon bienfaiteur, il eſt auprès d'Alzire.
(*à Zamore.*)
O toi! jeune héros, toi par qui je reſpire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguſte jour;

Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je ? lui, Gusman ! lui, ton fils, ce barbare !

ALZIRE.

Ciel ! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement....

ZAMORE.

Quoi ! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils ?

GUSMAN *à Zamore.*

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sais-tu bien qui je suis ?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi !

ALVAREZ.

Zamore !

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ?
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.

Achève, & de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, & préviens mon trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre (*);
Et j'aurais les mortels & les dieux pour amis,
En révérant le père, & punissant le fils.

ALVAREZ *à Gusman.*

De ce discours, ô Ciel! que je me vois confondre!
Vous sentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre?

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, & daigner m'avilir
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

(*à Alzire.*)

Madame, votre cœur doit vous instruire assez
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

(*) *Père* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même: & le mot *encore* rime très-bien avec *abhorre*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un, & qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille; un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule & déraisonnable.

ALZIRE.

(*à Gusman.*) (*à Alvarez.*)
Cruel ! Et vous, Seigneur ! mon protecteur, son père :
(*à Zamore.*)
Toi, jadis mon espoir en un tems plus prospère !
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur & de pitié.
(*en montrant Zamore.*)
Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,
Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'empire où régnaient mes ancêtres,
Tout changea sur la terre, & je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours :
C'est ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'atteste ;
Ses autels sont témoins de mon hymen funeste ;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle ;
Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi ;
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,
Je ne suis point à toi, cruel ! après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui ?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,

Perfide envers Zamore, à Gufman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la néceffité de vous trahir tous deux ?
Gufman, du fang des miens ta main dejà rougie
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.
Punis une coupable, & fois jufte une fois.

GUSMAN.

Ainfi vous abufez d'un refte d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppofe à votre offenfe :
Mais vous le demandez, & je vais vous punir ;
Votre fupplice eft prêt, mon rival va périr.
Holà, Soldats.

ALZIRE.

Cruel !

ALVAREZ.

Mon fils, qu'allez-vous faire !
Refpectez fes bienfaits, refpectez fa misère.
Quel eft l'état horrible, ô Ciel, où *je me* vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre *je* la dois !
Ah ! mes fils ! de ce nom reffentez la tendreffe,
D'un père infortuné regardez la vieilleffe ;
Et du moins....





SCÈNE VI.

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE,
D. ALONZE, *Officier Espagnol.*

ALONZE.

Paraissez, Seigneur, & commandez.
D'armes & d'ennemis ces champs ſont inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Eſt le cri menaçant qui les raſſemble encore.
Ce nom, ſacré pour eux, ſe mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugiſſent;
De leurs cris redoublés les échos retentiſſent;
En bataillons ſerrés ils meſurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaiſſaient pas;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc ſe montrer.
Dans la poudre à l'inſtant vous les verrez rentrer.
Héros de la Caſtille, enfans de la victoire,
Ce monde eſt fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire:
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous ſervir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir!

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu, tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense ?
(*aux Espagnols qui l'entourent.*)
Êtes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer ?
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVAREZ.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, & je l'appris de vous ;
J'y vole, adieu.



SCENE VII.

ALVAREZ, ALZIRE.

ALZIRE, *se jettant à genoux.*

SEIGNEUR, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.

Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie ;
Hélas ! peut-on deux fois se donner dans sa vie ?
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore est vertueux ; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVAREZ.

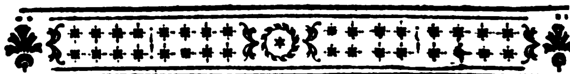
Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi : je serai ton appui ;
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi ; sois mon sang, sois ma fille :
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis ;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils ;
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas ! que n'êtes-vous le père de Zamore !

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.



SCÈNE PREMIÈRE.

ALVAREZ, GUSMAN.

ALVAREZ.

MERITEZ donc, mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage,
Et de tous les vengeurs de ce triſte univers,
Une moitié n'eſt plus, & l'autre eſt dans vos fers.
Ah! n'enſanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à vôtre gloire.
Je vais, ſur les vaincus étendant mes ſecours,
Conſoler leur misère & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un père vous implore;
Soyez homme & chrétien, pardonnez à *Zamore*.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs?

GUSMAN.

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie;
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie:
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner? le barbare eſt aimé.

ALVAREZ.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ! lui, mon père !
Ah ! qu'on me plaigne ainsi, la mort me sera chère.

ALVAREZ.

Quoi, vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamnériez jusqu'à ma jalousie ?
Quoi ! ce juste transport dont mon ame est saisie ;
Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur !
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée !

ALVAREZ.

Mêlez moins d'amertume à votre destinée ;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse ;
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté ?
Que sous un front serein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais ſachez le régler: tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un ſecond entretien.

GUSMAN.

Et! que pourrait un fils refuſer à ſon père?
Je veux bien pour un tems ſuſpendre ma colère;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du tems. (*il ſort.*)

GUSMAN *ſeul.*

Quoi! n'être point vengé?
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le deſtin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés...
Que vois-je? Alzire! ô Ciel!...

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'EST moi, c'eſt ton épouſe;
C'eſt ce fatal objet de ta fureur jalouſe,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.

Je n'ai rien déguifé. Soit grandeur, foit faibleffe,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendreffe;
Et ma fincérité, trop funefte vertu,
Si mon amant périt, eft ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner: ton époufe a l'audace
De s'adreffer à toi pour demander fa grâce.
J'ai cru que Don Gufman, tout fièr, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il eft, doit être généreux.
J'ai penfé qu'un guerrier, jaloux de fa puiffance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offenfe:
Une telle vertu féduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort fi beau tu vas changer la mienne;
Tu t'affures ma foi, mon refpect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en eft qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne.... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une efpagnole eût promis davantage;
Elle eût pu prodiguer les charmes de fes pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur fimple, & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir, redouble ton injure:
Mais enfin c'eft à toi d'effayer déformais.
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien, fi les vertus peuvent tant fur votre ame,
Pour en fuivre les lois, connaiffez-les, Madame.
Etudiez nos mœurs avant de les blâmer:
Ces mœurs font vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier eft d'étouffer l'idée

Dont votre ame à mes yeux eſt encor poſſédée;
De vous reſpecter plus, & de n'oſer jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la première, & d'attendre en ſilence
Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, eſt aſſez généreux.
Plus que vous ne penſez je porte un cœur ſenſible,
Et ce n'eſt pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux; Zamore va périr;
J'aſſaſſinais Zamore en demandant ſa vie.
Ah! je l'avais prévu. M'aurais-tu mieux ſervie?
Pourras-tu le ſauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du ſoldat qui le garde as-tu tenté la foi?

EMIRE.

L'or, qui les ſéduit tous, vient d'éblouir ſa vue.
Sa foi, n'en doutez point, ſa main vous eſt vendue.

ALZIRE.

Ainſi, grâces aux cieux, ces métaux déteſtés

Ne servent pas toujours à nos calamités.
Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore !

EMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore ?
Alvarez aurait-il assez-peu de crédit ?
Et le conseil enfin . . . .

ALVAREZ.

Je crains tout : il suffit.
Tu vois de ces tyrans la fureur despotique :
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique ;
Qu'ils en sont nés les rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fût, n'est qu'un séditieux.
Conseil de meurtriers ! Gusman ! peuple barbare !
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir !

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte :
Qu'on ouvre la prison, que l'Innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit :
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, & cette honte extrême....

ALZIRE.

Va, la honte ferait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'eſt qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu:
C'eſt l'amour de la gloire, & non de la juſtice;
La crainte du reproche, & non celle du vice.
Je fus inſtruite, Emire, en ce groſſier climat,
A ſuivre la vertu ſans en chercher l'éclat.
L'honneur eſt dans mon cœur, & c'eſt lui qui m'ordonne
De ſauver un héros que le ciel abandonne.



SCÈNE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, UN SOLDAT.

ALZIRE.

Tout eſt perdu pour toi; tes tyrans ſont vainqueurs:
Ton ſupplice eſt tout prêt: ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems; prends ce *ſoldat* pour guide.
Trompons des meurtriers l'eſpérance homicide;
Tu vois mon déſeſpoir, & mon ſaiſiſſement;
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde;
Prends pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un barbare, épouſe d'un chrétien;

Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien, j'obéirai: mais oses-tu me suivre?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême. (3)

ALZIRE.

Ah! qu'était-il sans toi! qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume;
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie;
J'ai mon amant ensemble & ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue?
Quoi! ces affreux sermens qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple chrétien que tu dois détester,
Ce dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis; il suffit: il n'importe à quel dieu. (c)

ZAMORE.

Ta promesse est un crime; elle est ma perte; adieu;
Périssent tes sermens, & ton dieu que j'abhorre!

ALZIRE.

Arrête : quels adieux ! arrête, cher Zamore !

ZAMORE.

Gusman eſt ton époux !

ALZIRE.

Plains-moi, ſans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je ſonge à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu ſi légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais ; & c'eſt un nouveau crime.
Laiſſe-moi mourir ſeule : ôte-toi de ces lieux.
Quel déſeſpoir horrible étincelle en tes yeux ?
Zamore.....

ZAMORE.

C'en eſt fait.

ALZIRE.

Où vas-tu ?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne uſage.

ALZIRE.

Tu n'en ſaurais douter, je péris ſi tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laiſſe-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preſſe:
Soldat, guide mes pas.



SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

Je ſuccombe, il me laiſſe:
Il part, que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!
Guſman! Quoi, c'eſt donc lui que j'ai quitté pour toi!
Emire, ſuis ſes pas, vole, & reviens m'inſtruire
S'il eſt en ſureté, s'il faut que je reſpire.
Va voir ſi ce ſoldat nous ſert ou nous trahit.

(*Emire ſort.*)

Un noir preſſentiment m'afflige & me ſaiſit:
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi! Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur & terrible!
Je connais peu tes lois; ta main du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaiſſi ſur mes yeux;
Mais ſi je ſuis à toi, ſi mon amour t'offenſe,
Sur ce cœur malheureux épuiſe ta vengeance.
Grand Dieu! conduis Zamore au milieu des déſerts;
Ne ſerais-tu le dieu que d'un autre univers?
Les ſeuls Européans ſont-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, & de l'autre le père?

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains;
Sont tous également l'ouvrage de tes mains...
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!
J'entends nommer Zamore : ô Ciel ! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient ; ah ! Zamore est perdu.



SCENE IV.

ALZIRE, EMIRE

ALZIRE.

CHERE Emire, est-ce toi ? qu'a-t-on fait ? qu'as-tu vu ?
Tire-moi, par pitié, de mon trouble terrible.

EMIRE.

Ah ! n'espérez plus rien : sa perte est infaillible.
Des armes du soldat qui conduisait ses pas,
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant le soldat prend la fuite ;
Votre amant au palais court & se précipite ;
Je le suis, en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du silence.
Au palais de Gusman, je le vois qui s'avance ;
Je l'appelais en vain de la voix & des yeux ;
Il m'échappe, & soudain j'entends des cris affreux :
J'entends dire : *Qu'il meure* ! On court, on vole aux armes.
Retirez-vous, Madame, & fuyez tant d'alarmes :
Rentrez,

ALZIRE.

Ah! chère Emire, allons le secourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame? ô Ciel!

ALZIRE.

Je puis mourir.



SCÈNE VIII.

ALZIRE, EMIRE, D. ALONZE, GARDES.

ALONZE.

A mes ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, & que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

ALONZE.

En ce moment affreux
Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
Daignez me suivre.

ALZIRE.

O sort! ô vengeance trop forte!
Cruels! quoi, ce n'est point la mort que l'on m'apporte?
Quoi, Zamore n'est plus! & je n'ai que des fers!
Tu gémis, & tes yeux de larmes sont couverts!
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haîne?
Viens, si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE.

PRÉPAREZ-vous pour moi vos ſupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laiſſez-vous, dans l'horreur de cette inquiétude,
De mes deſtins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes pâliſſent:
Tout s'émeut à ce nom, ces monſtres en frémiſſent.

SCÈNE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH! mon père!

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grâce de Zamore;
Alvarez avec moi daignait parler encore:

Un ſoldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux ;
C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce déguiſement la vue était trompée ;
A peine entre ſes mains j'apperçois une épée :
Entrer ; voler vers nous, s'élancer ſur Guſman,
L'attaquer, le frapper, n'eſt pour lui qu'un moment.
Le ſang de ton époux rejaillit ſur ton père :
Zamore, au même inſtant dépouillant ſa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarez, & tranquille & ſoumis ;
Lui préſentant ce fer teint du ſang de ſon fils :
« J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure ;
» Fais ton devoir, dit-il, & venge la nature. »
Alors il ſe proſterne, attendant le trépas.
Le père tout-ſanglant ſe jette entre mes bras ;
Tout ſe réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle ſa vie ;
On arrête ſon ſang, on preſſe le ſecours
De cet art inventé pour conſerver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton ſupplice.
Du meurtre de ſon maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez ! ...

MONTÈZE.

Non ; mon cœur ne t'en ſoupçonne pas ;
Non, le tien n'eſt pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur, il ne l'eſt point d'un crime :
Tes yeux s'étaient fermés ſur le bord de l'abîme,
Je le ſouhaite ainſi, je le crois ; cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner ; tu vas perdre la vie

Dans l'horreur du supplice, & dans l'ignominie;
Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conseil & ta grâce & ma mort.

ALZIRE.

Ma grâce! à mes tyrans? les prier! vous, mon
père?
Osez vivre & m'aimer, c'est ma seule prière.
Je plains Gusman, son sort a trop de cruauté:
Et je le plains sur-tout de l'avoir mérité.
Pour Zamore, il n'a fait que venger son outrage;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTEZE.

O Ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence!
(*il sort.*)

SCÈNE III.

ALZIRE *seule.*

O Ciel! anéantis ma fatale existence.
Quoi, ce Dieu que je sers me laisse sans secours!
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours!
Ah! j'ai quitté des dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon seul asile.
Eh! quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous?
Quoi! du calice amer d'un malheur si durable,
Faut-il boire à longs traits la lie insupportable?

Ce corps vil & mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut ne le quitte à ſon gré ?
Ce peuple de vainqueurs, armé de ſon tonnerre,
A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre ?
D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
Et moi, je ne pourrai diſpoſer de mon ſang ?
Je ne pourrai ſur moi permettre à mon courage
Ce que ſur l'univers il permet à ſa rage ?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares !



SCÈNE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, GARDES.

ZAMORE.

C'EST ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de ſa fauſſe juſtice,
Un tribunal de ſang te condamne au ſupplice.
Guſman reſpire encor ; mon bras déſeſpéré
N'a porté dans ſon ſein qu'un coup mal-aſſuré :
Il vit pour achever le malheur de Zamore ;
Il mourra tout couvert de ce ſang que j'adore ;
Nous périrons enſemble à ſes yeux expirans ;
Il va goûter encor le plaiſir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de ſa bouche
L'abominable arrêt de ce conſeil farouche.
C'eſt moi qui t'ai perdue ; & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus ; je mourrai près de toi.

Tu m'aimes, c'eſt aſſez; bénis ma deſtinée;
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts;
Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remords.
Libre par mon ſupplice, à moi-même rendue,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt due.
L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
Eſt l'autel où mon cœur te rend ſes premiers feux.
C'eſt là que j'expîrai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeſte ſort;
C'eſt d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici; les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois; ô Ciel! a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici!



SCÈNE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, GARDES.

ZAMORE.

J'ATTENDS la mort de toi, le ciel le veut ainſi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre:
Parle ſans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais-livrer ſans crainte aux ſupplices tout-prêts

L'aſſaſſin de ton fils, & l'ami d'Alarez.
Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie ?
Les eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur :
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur ?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juſte !
Dans le ſang innocent ta main va ſe baigner !

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais ſans me ſoupçonner.
Epouſe de Guſman, ce nom ſeul doit t'apprendre
Que, loin de le trahir, je l'aurais ſu défendre.
J'ai reſpecté ton fils ; & ce cœur gémiſſant
Lui conſerva ſa foi, même en le haïſſant.
Que je ſois de ton peuple applaudie ou blâmée ;
Ta ſeule opinion ſera ma renommée ;
Eſtimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reſte, & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure ;
C'eſt tout ce que j'attends, & c'eſt toi que je pleure.

ALVAREZ.

Quel mélange, grand Dieu, de tendreſſe & d'horreur !
L'aſſaſſin de mon fils eſt mon libérateur.
Zamore !... oui, je te dois des jours que je déteſte ;
Tu m'as vendu bien cher un préſent ſi funeſte...
Je ſuis père, mais homme, & malgré ta fureur,
Malgré la voix du ſang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits eſt encore entendue.

Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père eſt bien loin de joindre à ſes ſouffrances
Cet horrible plaiſir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à-la-fois, par des coups inouis,
Et mon libérateur, & ma fille, & mon fils.
Le conſeil vous condamne: il a, dans ſa colère,
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refuſé ce miniſtère affreux...
Et je viens le remplir, pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire!
Ah! parle, que faut-il?

ALVAREZ.

Croire un Dieu qui m'inſpire.
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le tien;
Ici la loi pardonne à qui ſe rend chrétien.
Cette loi, que n'aguère un ſaint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y ſemble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſaura t'environner.
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colère;
Ton ſang, ſacré pour eux, eſt le ſang de leur frère:
Les traits de la vengeance, en leurs mains ſuſpendus,
Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus.
Je réponds de ſa vie, ainſi que de la tienne;
Zamore, c'eſt de toi qu'il faut que je l'obtienne.

Ne ſois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel ! pour me payer du ſang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle ; accorde-moi ce prix
De ſes jours & des tiens, & du ſang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire, juſques-là chéririons-nous la vie ?
La rachèterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Guſman ?
(*à Alvarez.*)
Et toi, plus que ton fils ſeras-tu mon tyran ?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître !
Ah ! lorſque de tes jours je me ſuis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurois-tu quitté le Dieu de ton pays ?

ALVAREZ.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, ſeul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il eſt, digne d'être chrétien.

ZAMORE.

Dieux ! quel genre inoui de trouble & de ſupplice !
Entre quels attentats faut-il que je choiſiſſe ?
(*à Alzire.*)
Il s'agit de tes jours ; il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oſes aimer, oſe juger entre eux,
Je m'en remets à toi ; mon cœur ſe flatte encore

Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu ſais trop qu'un père infortuné
Diſpoſa de ce cœur, que je t'avais donné;
Je reconnus ſon Dieu. Tu peux de ma jeuneſſe
Accuſer, ſi tu veux, l'erreur ou la faibleſſe;
Mais des lois des chrétiens mon eſprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en ſecret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans ſon cœur,
C'eſt le crime d'un lâche, & non pas une erreur:
C'eſt trahir à-la-fois, ſous un maſque hypocrite,
Et le dieu qu'on préfère, & le dieu que l'on quitte:
C'eſt mentir au ciel même, à l'univers, à ſoi.
Mourons, mais en mourant, ſois digne encor de moi.
Et ſi Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponſe; il vaut mieux expirer,
Et mourir avec toi, que ſe déshonorer.

ALVAREZ.

Cruels, ainſi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte!
Ecoutez, le tems preſſe, & ces lugubres cris....



SCÈNE VI.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE' AMÉRICAINS, ESPAGNOLS.

ALONZE.

ON amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse & de son meurtrier.

SCENE VII & dernière.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, AMÉ ICAINS, SOLDATS.

ZAMORE.

CRUELS, sauvez Alzire, & pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse!

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il eſt d'autres vertus que je veux t'enſeigner;
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.
(*à Alvarez.*)
Le ciel qui veut ma mort, & qui l'a ſuſpendue;
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous.... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me ſuis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait, juſqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il eſt juſte, & ma vie
Ne peut payer le ſang dont ma main s'eſt rougie.
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé:
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux; ſeul j'y *commande* encore;
Seul je puis faire grâce, & la fais à Zamore.
Vis, ſuperbe ennemi, ſois libre, & te ſouvien
Quel fut, & le devoir, & la mort d'un chrétien.
(*à Montèze qui ſe jette à ſes pieds.*)
Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a ſurpaſſé mes crimes.
Inſtruiſez l'Amérique; apprenez à ſes rois
Que les chrétiens ſont nés pour leur donner des lois.

(*à Zamore.*)

Des dieux que nous servons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner. (4)

ALVAREZ.

Ah, mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hyménée;
Que ma mourante main la remette en tes bras:
Vivez sans me haïr, gouvernez vos états,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(*à Alvarez.*)

Daignez servir de père à ces époux heureux:
Que du ciel, par vos soins, le jour luise sur eux!
Aux clartés des chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils, & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré; confondu.
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu!

Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême ;
Je commence à le croire, eſt la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la conſtance, la foi ;
Mais tant de grandeur-d'ame eſt au-deſſus de moi ;
Tant de vertu m'accable, & ſon charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

(il ſe jette à ſes pieds.)

ALZIRE.

Seigneur, en rougiſſant, je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle eſt dévorée.
Je me ſens trop coupable, & mes triſtes erreurs....

GUSMAN.

Tout vous eſt pardonné, puiſque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père !
Vivez long-temps heureux ; qu'Alzire vous ſoit chère.
Zamore, ſois chrétien ; je ſuis content ; je meurs...

ALVAREZ *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu, marqué dans nos malheurs,
Mon cœur déſeſpéré ſe ſoumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe & qui pardonne.

Fin du cinquième & dernier Acte.



VARIANTES
D'ALZIRE.

(*a*) EDITION de 1738 :

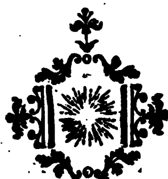
En chrétiens vertueux changè tous ces héros.

(*b*) *Ibid.*

Méritez, s'il ſe peut, *une amour* ſi fidelle.

(*c*) *Ibid.*

J'ai promis, il ſuffit ; que t'importe à quel Dieu ?



NOTES.

(1) Après ces mots on lisait dans l'édition de 1738:

« L'auteur ingénieux & digne de beaucoup de considéra» tion, qui vient de travailler sur un sujet à peu-près sem» blable à ma tragédie, & qui s'est exercé à peindre ce » contraste des mœurs de l'Europe & de celles du nouveau » monde, matière si favorable à la poésie, enrichira peut» être le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je serai » le dernier à lui applaudir, & si un indigne amour-pro» pre ferme mes yeux aux beautés d'un ouvrage. »

Cet auteur est M. *le Franc de Pompignan*. Voyez, dans la partie littéraire des ouvrages en prose, les pièces relatives aux querelles de M. de *Voltaire* & de M. *le Franc*.

(2) Ce mouvement est une imitation heureuse de ce vers du quatrième livre des Géorgiques de *Virgile*:

Invalidasque tibi tendens, heu non tua, palmas.

(3) Ce vers manque dans l'édition du Fort-de-Kell, 1785.

(4) C'est le mot du duc de *Guise*, non à *Poltrot qui l'assassina*, mais à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siège de Rouen. Ce mot n'était qu'un trait d'hypocrisie, dans un homme qui, sous prétexte de défendre la religion, avait immolé à son ambition tant de victimes innocentes.

Fin du Tome second.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome second.

FAUTES A CORRIGER.

Page 84, ligne 18, *ajoutez* Si *au commencement du vers.*
Pag. 178, lig. 8, Mes, *lisez* Mais.
Page 193, *ligne* 10 *du bas*, crie au fond du cœur, *lisez* au fond de mon cœur.
Pag. 342, *ajoutez* au haut de la page : CESAR.

